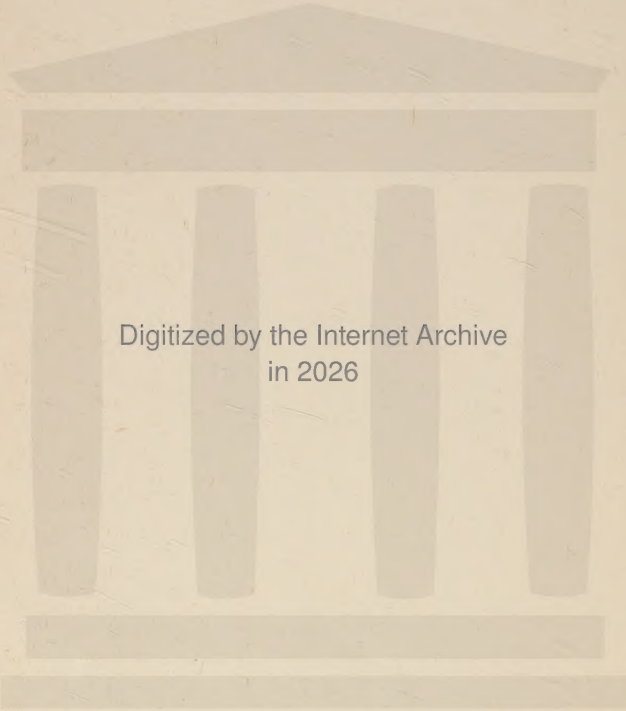


ŒUVRES COMPLÈTES
DE
RACINE

LA THÉBAÏDE
ALEXANDRE
ANDROMAQUE





Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA THÉBAÏDE
ALEXANDRE
ANDROMAQUE

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffe d'Auvergne, au filigrane



numérotés de 1 à 200; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffe d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A. à P.

*Le dépôt général de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS est confié à la
SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES,
95, Boulevard Raspail, Paris VI^e,
qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

JEAN RACINE

THÉÂTRE

de 1664 à 1667

LA THÉBAÏDE
ALEXANDRE
ANDROMAQUE

Texte établi et présenté par
GONZAGUE TRUC



ÉDITIONS FERNAND ROCHES

150, Boulevard Saint-Germain, 150

PARIS

1929

*Conformément aux principes de la Collection
LES TEXTES FRANÇAIS, ce volume a été soumis
à l'approbation du Comité de Publication, qui a
chargé MM. Gustave Michaut et Jean Morel
d'en faire la révision en collaboration avec
M. Gonzague Truc.*

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1929.

INTRODUCTION.

NOTE BIOGRAPHIQUE¹.

RACINE, né à la Ferté-Milon, y a été baptisé le 22 décembre 1639, non point, comme on l'a cru, à l'ancienne église Saint-Vaast, mais à Notre-Dame, « Saint-Vaast Notre-Dame », comme on disait en souvenir de la paroisse dont le nouvel édifice faisait partie d'abord. L'acte a été signé par le prier curé Nicolas Colletet. Le parrain était le grand-père maternel Pierre Sconin, la marraine, l'aïeule maternelle, Marie des Moulins. On suppose que la naissance a eu lieu dans l'immeuble de la rue Saint-Vaast portant le N^o 3. « Ce que l'on sait avec certitude », d'après Mesnard, c'est que cette maison appartenait à Pierre Sconin qui y mourut »².

1. L'édition du théâtre de Racine comporte des Notes et Appendices complexes. Nous les avons rejetés à la fin du volume en les groupant par pièces. Chaque pièce a donné lieu à une Notice, à des Notes et à des Variantes. Ces dernières ne reproduisent que les additions ou les changements les plus caractéristiques. Notices, Notes et Variantes sont elles-mêmes suivies de documents annexes, notamment de Préfaces qui figuraient dans les éditions antérieures à celle de 1697, mais non dans celle-ci.

Tout à la fin du volume, nous avons placé d'abord une Chronologie, puis une Bibliographie et enfin une suite de Lettres relatives à la biographie de Racine, qui complètent notre Introduction.

2. MESNARD, I, p. 10. Nous citons Mesnard d'après la nouvelle édition de 1865.

On trouve des Racine, dont un notaire de la Ferté Milon, dès le XVI^e siècle¹. Le grand-père du poète hérita d'une part des charges du bisaïeul, lesquelles avaient valu l'anoblissement à la famille, et il fut contrôleur du grenier à sel de sa ville. Il eut de Marie des Moulins, nièce à la fois d'une cellerière de Port-Royal et d'une dame Vitart qui en 1638 recueillait les solitaires fuyant la persécution, huit enfants, dont Jean Racine, père. Ce Jean Racine, cadet aux gardes, aurait eu aussi la charge devenue familiale. Il est qualifié de procureur ou de greffier dans les actes. Il épousa Jeanne Sconin, d'une lignée remarquable, dont le père, titulaire d'une charge dans les eaux et forêts et la gabelle, est l'auteur d'une Vie de Saint-Vulpis. Ces Sconin apparaissent avec plus de relief que les Racine. On sait que Masson Forestier² leur rattache de préférence Racine pour mieux expliquer le dangereux caractère qu'il attribue à son héros.

Racine vécut en orphelin. Sa mère mourut en 1641 en mettant au monde une fille, Marie, son père en 1643, trois mois après un second mariage. Sa sœur fut confiée aux Sconin, lui reçut les soins de sa grand'mère, Marie des Moulins, avant d'entrer au collège de Beauvais, à Beauvais, sans doute vers 1650. Il devait y rester jusqu'en 1655.

Il passa de Beauvais, filiale de Port-Royal, à Port-Royal même où il retrouvait sa grand'mère Marie, sa tante Agnès de Sainte Thècle, sa grand'tante Vitart. Il reçut les leçons de Nicole, de Lancelot, d'Antoine Le Maître et surtout de M. Hamon. L'empreinte, qui sembla passer si vite, fut ineffaçable. Il sortit de là parfaitement instruit, « nourri », mais

1. E. Jovy, La Ferté-Milon de 1790 à 1801. (pp. 10, 11 et n.)

2. Cf. notre Note bibliographique.

ardent et prêt à la vie où il entrait après avoir fait de 1658 à 1659, sa logique au collège d'Harcourt, à vingt ans.

Il est, à ce moment, sous la tutelle large et bienveillante de Nicolas Vitart, intendant du duc de Luynes. Il le suit, logeant avec lui ou proche de l'hôtel ducal. Il s'exile même volontiers dans les châteaux de Vaumûrier ou de Chevreuse et c'est ce dernier lieu qu'il appelle Babylone. Il y trouve un souvenir trop vif de Port-Royal.

Il a pour ami le galant et trépidant abbé Levasseur. Il ne l'imite pourtant qu'avec prudence et mesure. Il lit, il travaille, il goûte aussi, dit-il, « tous les plaisirs de la vie solitaire ». Il compose et, sans le crier, prend souci d'une carrière littéraire. Il écrit une ode à propos du mariage du roi : La Nympe de la Seine. Vitart porte le morceau à Chapelain et à Perrault qui approuvent et corrigent. Il achève ou commence deux pièces, Amasie et Les Amours d'Ovide, dont les titres seuls nous sont parvenus et dont une au moins, la première, faillit être jouée. On apprend à Port-Royal tout cela et on s'en émeut comme il convient.

Jean Racine, lui, ne s'émeut guère. La famille, cependant, trouve une diversion. Elle l'envoie à Uzès auprès de son oncle Antoine Sconin, vicaire général. Il s'agissait d'obtenir quelque bénéfice ecclésiastique et nous ne sommes pas sûrs que Jean Racine n'ait point été tonsuré. Il ne fit pas sans fruit tant de démarches puisque nous le voyons en 1667 prieur de l'Épinay, au diocèse d'Angers. Dès 1663, non sans une secrète satisfaction sans doute, il était de retour à Paris, après deux ans d'un séjour profitable où il avait su méditer, s'instruire et regarder.

Suivant la voie sans gloire sinon sans profit de la littérature officielle, il avait donné, outre La Nympe, une Ode sur

la convalescence du Roi et une autre La Renommée aux Muses. Même en pleine possession de son talent, en 1685, par l'Idylle sur la Paix, il ne sauvera pas le genre. Mais il s'était classé au premier rang des « espoirs » avec La Thébàïde et Alexandre.

On sait ce que fut ensuite Andromaque. L'existence de Racine, à la considérer du dehors, malgré quelques excès dont on parle, ne sort ni du bon goût ni du bon usage. Au fond elle doit être effrénée. A la carrière de l'homme de lettres pleine de difficultés, malgré le triomphe, semée de haines, de perfidies, se joint une vie sentimentale que l'œuvre même du poète ne nous permet pas d'imaginer sans effroi. Il fréquente alors, jusque dans les cabarets, gens de lettres et courtisans : Chapelle, le duc de Vivonne, le chevalier de Nantouillet, et les plaisirs de ces jeunes hommes ne sont pas toujours innocents. Il se brouille avec Port-Royal à propos des Visionnaires. Il est féroce à l'égard d'adversaires respectables qui ne pèchent que par excès d'affection ou de zèle et il nous faudra mettre au point cette histoire. S'il noue avec Boileau une amitié, charme de sa vieillesse, il perd Molière pour lui avoir enlevé Mlle Duparc. Les comédiennes, dès ses débuts, lui avaient été favorables. Les succès d'homme accompagnèrent ses succès d'auteur. Il était trop vif et trop passionné pour qu'ils ne lui coûtassent pas cher.

Sa vie désormais, sa vie profane, se marque par ses chefs-d'œuvre : Les Plaideurs (1668), Britannicus (1669), Bérénice (1670), Bajazet (1672), Mithridate (1673), Iphigénie (1674), Phèdre (1677). Nous avons trop éprouvé, sur cette période 1667-1677 qui nous intéresse le plus, l'absence de tout document direct. Derrière les drames joués nous sentons des drames vécus et l'écho des querelles témoigne de l'effet des blessures.

La dissipation de Racine ne semble pas l'avoir atteint dans ses ressources. Il administrait avec soin une fortune moyenne; dès 1663 il recevait, au titre de « poète français », huit cents livres ; ses droits d'auteur furent tout ce qu'ils pouvaient être dès ce temps. Si on glosa sur ses amours et si on en fit un scandale facile, il dut garder pour lui le meilleur et le pire de ce qu'il ressentit.

Sa liaison avec la Champmeslé dura près de sept ans. Elle fut publique et l'on alla jusqu'à parler d'un enfant naturel. Dans quelle mesure fut-il épris ? il est difficile de le dire. Il s'accommoda bien facilement de la condition sociale de sa maîtresse et n'en sembla guère jaloux. Sans doute a-t-il aimé avec une autre ferveur Mlle Duparc dont il suivait le convoi, avant de se consoler avec cette autre, « à demi trépassé ».

Au lendemain même de sa conversion une circonstance tragique lui rappela cette ancienne tragédie. Le 17 février 1680, dans un de ses interrogatoires, la Voisin déclara « qu'elle avait connu la demoiselle du Parc, comédienne, que sa belle-mère, nommée de Gorle, lui avait dit que c'était Racine qui l'avait empoisonnée ». On ne plaisantait pas là-dessus. Mme de Sévigné nous conte comment M. de Luxembourg, allant se plaindre d'être accusé, fut froidement invité par le roi à se rendre à la Bastille où on le mit aussitôt au secret. M. Funck-Brentano parle d'une lettre de cachet concernant le poète et tenue en suspens grâce à la complaisance de Bazin de Bezons, commissaire à la Chambre ardente et collègue de Racine à l'Académie. Il n'y eut rien d'autre et ce qu'on a imaginé de plus paraît bien romanesque¹.

1. FUNCK-BRENTANO, *Le Drame des Poisons*.

Après *Phèdre* (1677) *Racine* se retire du théâtre. Nous reviendrons sur ce que nous avons dit ailleurs des intentions, voici les faits : l'amant a été ou va être remplacé auprès de sa maîtresse par le comte de Clermont-Tonnerre ; l'opposition un moment triomphante fait échec au poète dramatique en permettant à l'indigne pièce de Pradon¹ de balancer un chef-d'œuvre ; le transfuge de Port-Royal, et ceci pourrait bien avoir décidé de tout, ouvre l'oreille aux suggestions qui lui viennent du saint lieu. Arnault avait approuvé déjà une œuvre significative. Toujours est-il qu'une carrière difficile mais merveilleuse est arrêtée, assez brusquement, en plein essor.

Entrant dans la vie sérieuse, *Racine* y est accueilli par les dignités convenables. Il était de l'Académie depuis 1673. Il y avait été reçu le 12 juillet de cette année, le même jour que l'abbé Gallois et Fléchier. La harangue de ce dernier avait eu plus de succès que la sienne. Il se maria le 1^{er} juin 1677, à Saint-Séverin, avec Catherine de Romanet, originaire de Montdidier. Le mariage, un mariage de convenances, fut arrangé sans doute par des parents, les Le Mazier, oncle et tante de l'épousée. Mme *Racine* fut une excellente et digne femme, pleine d'un bon sens méticuleux, sans aucun rapport avec le bel esprit². Son mari trouvait en elle tout ce que désormais il attendait de la vie civile. Qualifié dans l'acte de « conseiller du Roi et trésorier de France en la Généralité de Moulins », anobli encore par ces fonctions, il fut nommé au mois d'octobre suivant, conjointement avec Boileau, histo-

1. *Phèdre* et *Hippolyte*.

2. Cf. son *Testament* dans les *Lettres inédites* de Jean et Louis *Racine*, Paris, 1862, recueillies par l'Abbé DE LA ROQUE, p. 83 et suiv. et notre *Cas Racine*, p. 162.

riographe du roi. Nous apprendrons que ce ne fut point une sinécure, la charge comportant et séjours à la cour et, parfois, voyages au front. Racine ne demandait qu'à s'absorber en d'autres occupations que celles qu'il avait eues jusque-là.

On a vanté sa position, très enviable, auprès du maître et les honneurs qu'il en recevait. On sait aussi le goût que Mme de Maintenon montrait pour lui et on a dit que c'était d'elle qu'il aurait tenu la faveur de cette charge. Racine, à la cour et malgré lui, reste à la mode. Mme de Montespan lui demande un opéra, et l'abbesse de Fontevrault une traduction du Banquet de Platon qu'il commence¹. Nous verrons, nous savons déjà quels événements susciterent Esther et Athalie en 1689 et 1691.

Mais soit progrès, soit longue patience, il dirigeait ses jours dans le sens du recueillement et de la solitude. Il allait à la cour parce que sa condition le voulait et il était des Marly parce qu'il fallait être des Marly. Il se retrouvait avec joie chez lui et il eût choisi d'y demeurer. Rien d'ailleurs,

1. Il ne me paraît pas certain que la composition de quelques vers des cet opéra, sur la chute de Phaëton, commandé par Mesdames de Montespan et de Thianges, doive se placer après 1677 (Cf. MESNARD, I, p. 107 : le membre de phrase « à notre premier emploi » dans le sens de l'emploi d'historiographe n'est point si explicite.) Du moins ce dut être dans les premières années qui suivirent. M. FRANÇOIS MAURIAC (La Vie de Jean Racine, p. 154) me semble pessimiste quand il attribue ces menues besognes (y compris un madrigal, peut-être une épître dans les « œuvres diverses d'un auteur de sept ans » et la traduction partielle du Banquet pour l'abbesse de Pontevrault) au besoin qu'avait Racine de se ménager des appuis dans le terrible danger qui le menaçait vers 1680. La date du plan d'Iphigénie en Tauride (MESNARD, IV, pp. 3 et 4) est également incertaine. Quant au fameux manuscrit brûlé ce fut non point une œuvre inédite, on en a donné jusqu'au titre, Alceste, mais plutôt un exemplaire corrigé de ses œuvres dont Louis Racine parle en termes assez vagues, selon sa coutume. MESNARD, I, p. 293 et n. 3 ; Éd. Le Normant des Œuvres de Louis Racine, 1808, II, p. 227.)

dans l'allure, d'une austérité farouche. S'il s'interdit le théâtre, il ne se flatte point de cette réserve. Il parle de ses pièces et les distribue avec naturel. Il s'entretient avec Boileau de prosodie, ne reste pas indifférent aux nouvelles littéraires et doit se surveiller pour contenir une malice toujours prête à percer malgré lui. Mais tout ceci paraît surtout du dehors. Les lectures, le contact quotidien des Livres Saints, la régularité des mœurs, la dévotion dénoncent une vie quasi pénitente.

Sa femme lui avait donné deux fils et cinq filles: Jean-Baptiste, Marie-Catherine, Anne, Elisabeth, Jeanne-Nicole-Françoise, Madeleine, Louis (le petit Lionval). Ces enfants reçurent une éducation aimante et vigilante qui porta ses fruits. Quatre des filles se firent religieuses ou restèrent filles et leur père pleurait à la profession des premières. Jean-Baptiste, figure passionnante et un peu sombre que nous avons pu à peine entrevoir, semble avoir hérité le caractère que Racine eut tant de peine à dompter. Quant à Louis, il eut le tort d'écrire, mais fut si bon!

Ces bourgeois parfaits demeurèrent dans l'Ile Saint-Louis, puis rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, rue des Maçons-Sorbonne, enfin rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti. C'est dans cette demeure, actuellement disparue, que se mariait, en janvier 1699, Marie-Catherine, épousant M. de Moramber, et que, le mardi 21 avril suivant, de trois à quatre heures du matin, mourut Racine, après une agonie courageuse, sans doute d'un abcès au foie.

Nous reproduisons en Appendice le récit infiniment précieux que nous avons de ces derniers moments. On a dit que Racine avait surtout succombé à une disgrâce et qu'il n'aurait pu supporter de perdre la véritable affection du roi. On parle à ce propos d'un « mémoire sur les misères du peuple », et

ce mémoire, malgré le témoignage peu critique de Louis Racine, nous semble pure légende. La lettre justificatrice du 4 mars 1698 à Mme de Maintenon n'en parle pas. Il s'agit là d'une demande de dégrèvement présentée peut-être de façon anormale. Mais Racine ajoute ces paroles significatives : « Voilà Madame, comme je me suis tout naturellement conduit dans cette affaire. Mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible sur les bras et qu'on m'a fait passer pour janséniste dans l'esprit du Roi... » Voilà qui véritablement était grave. Louis XIV demeurerait irréductible sur ce point. Racine, depuis qu'il commença de se rapprocher de Port-Royal au moment de Phèdre, ne dissimula point ses sympathies, ne ménagea pas ses services et l'extraordinaire fut que le roi passât là-dessus, car la veille de sa mort le poète allait encore à Marly¹.

1. Nous signalerons pourtant sur un point assez considérable une difficulté soulevée par M. E. Jovy (De Royer-Collard à Racine, pp. 34, 35 et n. 2). Dans sa lettre du 30 janvier 1699, la dernière sans doute qu'il ait écrite, Racine dit ceci : « Je ne crois point aller à Versailles avant le voyage de Marly, c'est-à-dire dans toute la semaine qui vient... ». « Remarquons », ajoute M. Jovy, « remarquons que cette phrase a fait faire un lourd contre-sens à M. Paul Mesnard qui, dans sa Notice biographique sur Jean Racine (T. I, p. 155), cherche à réfuter cette idée que Racine était tombé en disgrâce : « Ce qui a frappé bien des personnes, « écrit cet éditeur, et leur a paru démentir la tradition très répandue, « c'est le fait, bien constaté par cette même correspondance, que Racine « jusqu'à la fin a pu être de tous les voyages de Marly et de Fontainebleau. Au mois d'Août 1698 il devait suivre la cour à ce camp de Compiègne devenu si célèbre ; et ce fut volontairement qu'il se priva d'un honneur qui ne lui était pas refusé. Il y a même une lettre écrite par lui presque à la veille de sa mort, le 30 janvier 1699, dans laquelle nous apprenons qu'il se préparait alors à aller à Marly où la cour, qui partit le 4 février suivant, ne demeura que trois jours. Racine veut évidemment dire à son fils qu'il n'ira point le voir à Versailles avant que se soit effectué le voyage de la cour à Marly. » Il n'en reste pas moins que M. Jovy a raison d'indiquer que l'accusation de jansénisme eût dû provoquer la disgrâce de Racine. Cette disgrâce fut-elle effective ? Nous en doutons encore et nous présumons que l'indulgence de Louis XIV, autant que le tact du poète, surent l'empêcher.

A sa demande son corps fut inhumé à Port-Royal non pas, faute de place, au-dessous de la fosse de M. Hamon, comme il l'avait demandé, mais au-dessus. Dodart mit en latin l'építaphe composée par Boileau et la pierre fut scellée dans la muraille. Douze ans après tout était détruit et les corps dispersés. Celui de Racine fut transporté à Saint-Étienne-du-Mont le 2 décembre 1711. Le nom était gratté sur la pierre qui, elle, demeurait au milieu des décombres. Elle fut retrouvée en 1808 dans l'église de Magny-Jessart par E. Masson, huissier impérial, qui l'identifia. On la transférait le 21 avril 1818 à sa place actuelle à Saint-Étienne.

Le Roi fit donner une pension de mille livres au fils aîné et à la veuve. Mme Racine mourut à quatre-vingt-cinq ans le 15 novembre 1732. « Je souhaite », écrivait-elle dans son testament, « je souhaite être enterrée sans aucune tenture, avec le petit chœur et la petite sonnerie et douze enfants gris avec des flambeaux, la messe dite sur mon corps, et après être mise avec votre père que j'ai fait inhumer derrière le chœur de Saint-Étienne, sous la tombe de M. Debois Roger et de M. Thomas Dufossé, à côté gauche de la tombe de M. Pascal, en regardant l'autel de la Vierge... » Nous avons essayé de fixer ailleurs les quelques traits qui nous restent de cette vénérable famille¹. Il n'est pas dit que tous les documents concernant la biographie de Racine aient été détruits. Nous souhaitons ardemment que les privilégiés qui en détiennent n'en frustrerent pas davantage la curiosité légitime d'un public respectueux.

1. Cf. Le Cas Racine, ch. VI.

L'HISTOIRE ET LES HISTORIENS DE RACINE.

Nous nous abstenons, dans la présente édition, de tout commentaire esthétique ou philologique et nous nous contentons de rapporter ce qui demeure strictement indispensable à l'intelligence de l'œuvre. Nous devons cependant aussi noter les difficultés que cette œuvre soulève et, à cet égard, d'abord et une fois pour toutes, renvoyer à nos propres ouvrages puisqu'ils figurent les derniers travaux d'ensemble sur la question¹.

Nous indiquions dans Le Cas Racine le contraste que présentent le jeune voyageur d'Uzès, le terrible peintre de Phèdre, et le bourgeois des années de retraite. Ce que nous posions ainsi, c'était le problème de la conversion, clef de voûte dans l'édifice de cette vie, et secret dernier du caractère. Il se peut que, dans le désir de marquer notre thèse, nous ayons accentué un peu les différences. Aussi bien disions-nous que c'était « pour un observateur superficiel » que « Racine à deux ou trois époques de sa vie donne... l'impression d'un tout autre homme ». Jeune, expliquions-nous, il « s'est livré à toute la fougue de son cœur ou de ses sens et, guidé par un esprit capable d'organiser jusqu'à la passion, a inscrit dans ses œuvres le résultat de ses intuitions et de ses expériences. Mûri, croyant, se repentant et se connaissant, il s'est appliqué à sa réforme et n'a plus rien laissé passer au dehors du vieil homme qu'il avait résolu d'étouffer²... »

1. Cf. la Note bibliographique.

2. Jean Racine, p. 230.

Racine, comme tout être, doit se définir par son caractère et son génie... Il fut d'une sensibilité pénétrante et facilement irritable. Il connut la passion et il sut combien il est difficile de réprimer la méchanceté. Nous croyons avoir fait justice de la frénésie de son descendant, MASSON-FORESTIER, qui le donne comme une sorte de monstre, au besoin criminel¹. Cette folie romanesque et romantique cache pourtant une âme de vérité. Nul autre théâtre que celui de Racine n'a étendu l'amour jusqu'à d'aussi complets excès. Tout ce que nous connaissons de l'auteur nous le montre d'une vivacité d'impression qui a persisté, exclusivement, jusqu'à la dernière heure. Il semble donc bien qu'on caractérisera surtout Racine en faisant porter l'accent sur cette sensibilité qui se mit si parfaitement au service de son talent dramatique.

Il sut, par une volonté douce, ferme et impitoyable, harmoniser sa vie, et il lui coûta moins de produire une œuvre parfaite. Il est, et c'est là son génie propre, le type de l'écrivain classique, de l'écrivain capable de fixer la vie saisie à ses sources les plus profondes, en des traits définitifs. « Il emploie à pénétrer la nature humaine », concluons-nous, « une sensibilité aiguë, à la décrire une langue où tous les mots portent, à l'exalter dans ses énergies et à l'humilier dans son dénûment la science du pécheur et la clairvoyance du chrétien. Il concentre en lui... les vertus de son temps... Il est solide sans lourdeur, élégant sans fadeur, profond sans obscurité, simple, grand, et il donne un exemple unique de la souplesse au service de la force... »².

Tel apparaît l'homme et telles sont les raisons principales de l'homme. S'il a été parfois méconnu de son temps, si les

1. Le Cas Racine, ch. III.

2. Ibid.

romantiques ont accumulé contre lui toutes les sottises que l'on sait, c'est qu'il n'est point si facile de le saisir à une âme frivole. Profond et varié comme la vie dont il dépeint un des aspects les plus tragiques, il faut, pour le pénétrer, le long travail de l'intelligence, de l'expérience et de la méditation.

L'historien rencontre des lacunes dans sa biographie et n'a pas toujours le moyen d'appuyer d'un texte les conjectures suggérées par l'étude. Mais c'est chez lui surtout qu'il faut l'aller chercher, dans ces pages ardentes où il n'a pu éviter de se mettre. La découverte de nouvelles pièces de notariat ou d'archives satisferait sans plus notre curiosité. Certes il serait souhaitable qu'une correspondance, déjà significative pour la vieillesse, eût été conservée pour l'âge des passions. Il est douteux que la connaissance des faits changeât l'opinion que déjà nous pouvons tirer de la seule lecture des œuvres.



Il semble que Racine eût dû trouver dans sa famille ses meilleurs biographes. Ses deux fils se sont employés, de façon diverse, à retracer sa vie ou à grouper des témoignages capables de l'éclaircir. Nous avons de Louis des Mémoires sur la vie de Jean Racine publiés pour la première fois en 1747 à Lausanne et à Genève, réimprimés avec corrections dans les Œuvres de Louis Racine, à Amsterdam, en 1750, et dont MESNARD a donné une édition d'après un exemplaire de 1747 annoté par l'auteur¹. Hélas, c'est du roman... ou de l'hagiographie. Agé de sept ans à la mort de son père et sans grands souvenirs, l'apologiste a recueilli de toute main et de toute bouche les documents les plus suspects et les a utilisés sans

1. MESNARD, I, p. 197 et suiv.

aucune critique. Il demeure agréable à lire, mais infiniment suspect. Il va jusqu'à déclarer que l'auteur de Phèdre a écrit « de chic », dirions-nous, et n'a point éprouvé les passions qu'il prête à ses personnages ! La candeur ne saurait aller plus loin.

Ce n'était pas le défaut du fils aîné, Jean-Baptiste. Nous avons essayé d'esquisser, dans *Le Cas Racine*, malgré l'insuffisance des documents, la physionomie curieuse et assez mystérieuse, revêche et presque hypocondriaque, de cet homme soucieux de ne point écrire et de se cacher. Lui aussi avait songé, pour des motifs intéressés, à écrire une vie de son père, tout passionné qu'il restait de la querelle encore vivante de Port-Royal. Qu'est-il advenu des matériaux qu'il avait réunis ? Il n'est pas sûr que Louis lui-même ait pu les utiliser. Voici un étrange détail relevé par Mesnard : « Les notes de J.-B. Racine qui décèlent une vaste érudition et un goût éclairé doivent faire regretter que l'auteur n'ait rien publié, mais on a su par Mlle des Radrets (son arrière-petite-fille), dans la succession de laquelle se sont trouvés ces livres, que, peu jaloux de la gloire littéraire, son oncle était dans l'usage de brûler le samedi ce qu'il avait composé dans la semaine... » Il resterait cependant, ajoute Mesnard, des papiers, se rapportant surtout aussi à l'affaire du jansénisme et qu'on se serait interdit de publier. S'ils existent encore, on devine de quels vœux nous en appelons la mise au jour.

On espéra un moment du nouveau sur Racine quand parut en 1910 le livre scandaleux de Masson-Forestier. On en sait la thèse. Racine y est présenté comme une sorte de monstre admirable, assassin à l'occasion, et dont les terribles héros ne seraient que la copie... Non qu'il n'y eût une apparence de vrai dans cette sorte de frénésie ultra-romantique. L'équivoque

sur le « tendre » et le « dévot » y était dénoncée comme il convenait. Mais une violence absurde gâta jusqu'à ce qui était versé de nouveau à la documentation.

Plus sage, un érudit racinisant, M. ERNEST JOVY, dans une série de livres ou de brochures, s'est efforcé de découvrir ou de sauver, dans la minutie du détail, tout ce qui intéressait l'histoire du poète, son lieu natal et surtout ses descendants. Déjà, en 1862, les Lettres inédites de Jean Racine et de Louis Racine publiées par leur petit-fils, l'abbé ADRIEN DE LA ROQUE, avaient apporté sur la matière d'heureux éclaircissements. L'éditeur faisait suivre une « Vie de Jean Racine » de notices sur les enfants et d'un tableau généalogique allant jusqu'au temps où il écrivait. Non seulement M. Ernest Jovy, à propos d'une lettre inédite de Royer-Collard, poursuit « quelques recherches sur une partie de la descendance de Racine », mais là et ailleurs, dans ses études sur la Ferté-Milon et les Réflexions de Louis Racine, il prodigue dans ses notes de précieuses découvertes. C'est dans ce sens que devraient s'orienter les recherches raciniennes et nous souhaiterions de voir s'y employer la Société des Amis de Racine fondée par Mme Féral-Mallet. Cette société est parvenue ou va parvenir à doter Paris d'une statue de Racine — il n'y en a aucune — dûe au sculpteur Benet, surprenante de vérité ou de vie, et qu'on a pu admirer au Salon des Artistes français de 1928. Il faudrait que ce groupement plein de bonne volonté songeât à transformer son bulletin en un organe plus ample consacré aux travaux pouvant de près ou de loin toucher à son héros... La matière ne manquerait point.

L'importante notice du Tome premier de l'édition Mesnard demeure, avec ses notes, la somme de tout ce que nous savons de la vie de Racine. On a pu développer ou rectifier, de façon

insignifiante, certains détails : il n'y a lieu encore ni à révision, ni à réédition critique. Ce travail ne serait nécessaire que le jour où l'on découvrirait les documents propres à combler la regrettable lacune tant signalée, à nous éclaircir sur la vie passionnelle et passionnée du poète.

Divers biographes depuis ont utilisé ces données. Le dernier en date, M. FRANÇOIS MAURIAC, dans sa *Vie de Jean Racine*, a donné ce qu'on attendait de lui. Il n'étonnera point que son goût l'ait attaché aux parties sombres de l'existence qu'il dépeignait, que l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* se soit étendu avec complaisance sur le « drame des poisons ». Peut-être, avec discrétion encore, a-t-il dressé un personnage un peu trop proche ou insuffisamment éloigné du « monstre » de Masson-Forestier. Il ne laisse pas d'être exact, quoique forçant un peu la note, et sa sorte de génie du péché lui a permis d'écrire sur l'œuvre des pages d'une psychologie remarquable.



Toute information, toute culture littéraire, d'autre part, doit commencer ou se référer à *SAINTE-BEUVE*. On aura la bonne fortune de trouver les textes de ce grand critique relatifs à *Racine* réunis par M. MAURICE ALLEM dans son recueil : *Les Grands Ecrivains français par Sainte-Beuve*. Le sujet est approfondi dans le *Port-Royal* aux endroits annotés par cet éditeur, et traité alors, peut-être, avec plus de justesse. Il faut prendre garde, en effet, lisant *Sainte-Beuve*, qu'il parle en romantique, il l'avoue, et qu'il voit trop ce qu'il appelle les imperfections de la tragédie classique à travers le drame de son temps. Nombre de préjugés anti-racinien, celui de la « tendresse » par exemple ou de « l'élégance continue », se

retrouvent en des écrits où on ne les attendrait pas de tant de finesse. Sainte-Beuve n'a pas laissé de voir ses propres excès et on peut relever en note d'un de ses premiers articles un « repentir » bien curieux¹. Néanmoins il y avait même après lui à comprendre mieux, ou du moins plus complètement Racine.

On tirera toujours profit, sur tous les points de littérature, singulièrement sur celui-ci, de ces étonnants critiques d'hier, trop négligés aujourd'hui : FAGUET, BRUNETIÈRE. Pour ce qui nous retient, un livre fut décisif, livre surfait peut-être et un peu commandé par son public : le recueil de conférences de JULES LEMAITRE. Si le ton de la causerie distinguée, le souci de rester amusant atténuent un peu l'effet de vues ingénieuses et profondes, Racine est bien cette fois saisi au vif et en plein, traité non plus en élégiaque ou en poète qui n'aurait pas dû faire du théâtre, mais pour ce qu'il est, pour le peintre le plus terrible des passions de l'amour, l'artiste à qui les mouvements du cœur ont livré leur secret.

Venu après Jules Lemaître et quelques autres dont nous

1. Voir ALLEM, p. 216 : « J'aurai plus d'un point à modifier aujourd'hui de mon premier jugement ; il a commencé à me paraître moins juste, quand des continuateurs exagérés me l'ont rendu comme dans un miroir grossissant. Je reprendrai le Racine chrétien au complet dans mon ouvrage sur Port-Royal ; en attendant je me borne à en tirer les remarques que voici : « Quelle erreur nous avons soutenue autrefois ! Il nous paraissait qu'Athalie aurait été plus belle, s'il y avait eu les grandes statuts dans le vestibule, le bassin d'airain, etc... Cela, au contraire, présentait disproportionnément, nous eût caché le vrai sujet, le Dieu un et spirituel, invisible et qui remplit tout. Peu de décors dans Racine et il a raison au fond : l'unité du Dieu invisible en ressort mieux. »

A l'inverse, dans sa récente édition du Racine et Shakespeare de Stendhal, M. Henri Martineau fait observer que Beyle, d'abord admirateur de Racine, ne commença guère que vers 1807 à céder à la mode qui décriait cet écrivain. Il était pleinement acquis à cette mode en 1818.

citons les titres ci-après, nous n'avons prétendu et ne prétendons qu'avancer dans le même sens les études raciniennes. La pratique de la personne, de l'artiste et de l'œuvre nous confirme dans notre admiration et dans les raisons de cette admiration. Nous avons aperçu en Racine un génie d'un goût souverain, d'une pénétration unique, un des hommes qui ont le mieux instruit l'homme de sa misère. Nous avons demandé surtout au texte, médité autant que lu, cet enseignement. C'est à ce même travail, exquis, que nous convions le lecteur.

LE TEXTE.

CH. MARTY-LAVEAUX a donné au Tome VIII de l'édition Mesnard un Lexique de la langue de Jean Racine, véritable monument philologique, et Mesnard lui-même a fait précéder ce morceau d'une Etude de la langue de Racine d'un ton un peu trop apologétique peut-être, mais des plus judicieuses. C'est toujours à ces pages qu'il faudra se reporter. Si l'on avait accoutumé d'y aller voir, il serait mis un terme à des préjugés qui depuis longtemps auraient dû cesser d'avoir cours.

Racine, en effet, est encore victime ici des mêmes poncifs dont on a faussé son œuvre ou son caractère. On lui veut une « noblesse » constante, une « élégance » continue, de l'éloquence encore et toujours, et, à entendre les personnes qui ne parlent de lui qu'avec des souvenirs de classe, on dirait qu'il distille l'ennui, épuise la fadeur des termes conventionnels et, à tout coup, remplace le langage courant par un « récit de Théramène ».

Il est assez singulier que les griefs des contemporains aient été tout autres... Ils ont reproché au contraire à Racine des excès de familiarité, des vulgarités ou des prosaïsmes. L'Allemand Spanheim dit de lui dans ses curieux Mémoires sur la Cour de France : « Il est bon grec, bon latin, son français est le plus pur, quelquefois élevé, quelquefois médiocre, et presque toujours rempli de nouveauté... » Cet étranger louait peut-être l'originalité de l'écrivain. Les gens du monde hésitaient devant des hardiesses de tour étonnantes, en effet, et un usage des figures de pensée ou de grammaire peu fréquent dans la conversation.

« Plus on étudie Racine », écrit Mesnard, « plus il paraît difficile de le convaincre de quelque faute de langue... » Il va de soi qu'il se réfère à l'usage du XVII^e siècle. Lui-même d'ailleurs met la chose au point quand il dit, parlant de l'examen d'Athalie par l'Académie : « Ce fut la belle et libre langue poétique du dix-septième siècle, jugée par la grammaire timorée et peu solidement érudite du dix-huitième... » Le règne des grammairiens était venu.

Nous avons résumé en quelques pages la querelle et nous avons tâché d'en éclaircir le sens¹. Nous avons vu aux prises D'Olivet, Desfontaines, Louis Racine, Luneau de Boisgermain, La Harpe et Geoffroy. Il est certain que Racine, vu à travers Beauzée, fourmille de fautes de français, mais nous savons trop, hélas, que c'est Beauzée qui avait tort, et notre langue, comme notre style, doit supporter encore la tyrannie d'absurdes tyrans. Il eût fallu élever le débat et le porter au delà d'une législation grammaticale trop souvent abusive.

La langue de Racine tient à son goût ; elle tient aussi à sa

1. Jean Racine, pp. 281 et suiv.

psychologie, à l'entente, à l'intuition qu'il a de chacun de ses personnages et à sa façon de les faire parler : en cela consiste, en un autre sens, le véritable, sa « nouveauté ». Nous ne pouvons conclure autrement que nous avons conclu. Cette langue, dont il a une connaissance raisonnée, disions-nous¹, et une sûre intuition, « il la plie à rendre les nuances les plus fugitives de l'action ou du sentiment, et il en fait, par excellence, un instrument de théâtre. C'est pourquoi il en utilise les ressources sans en altérer l'esprit, qu'il met au contraire en son vrai jour. Il ramène les mots à leur sens fort par leur valeur étymologique ; il soutient de la solide construction romaine la phrase française ; là où le latin conserve ses possibilités, il ose des raccourcis de syntaxe saisissants ; il groupe les vocables et les figures en alliances imprévues. De cette technique fondée sur le goût le plus sûr sort un style qui se marque par une concision imagée, de soudaines et profondes éclaircies sur les âmes, une correction, et ensemble, une liberté, une aise, qui découvrent en Racine un des plus classiques de nos classiques et font de sa prose une des meilleures écoles de langue ».



Il est arrivé à VOLTAIRE lui-même de se tromper sur Racine écrivain (voir notamment dans son Dictionnaire philosophique l'article STYLE) et l'on sait l'intérêt qu'ont eu les romantiques à dresser une sorte d'image caricaturale d'une forme dont leur indiscretion verbale ne s'accoutumait point. Tout littérateur pourtant, s'il a laissé là le parti pris, a dû reconnaître le mérite unique d'une langue unique. Et il appa-

1. Jean Racine, pp. 296, 297.

raît caractéristique de voir un des grands artistes de notre temps, ANATOLE FRANCE, se placer pour ainsi dire et quant au métier sous le signe d'un maître pratiqué avec dilection.

Nous avons sur le sujet un document précieux, le livre de M. GABRIEL DES HONS, Anatole France et Jean Racine ou la clef de l'art francien. L'auteur, un descendant de notre poète, examine l'œuvre d'Anatole France et y retrouve presque à tout coup la manière, l'influence et le parfum de Racine. Il rappelle opportunément qu'Anatole France édita et préfaça en 1874 cet auteur tant étudié. Il accumule les témoignages directs, plus nombreux à mesure que l'âge avance. Il montre France hanté, plus ou moins consciemment, d'un texte toujours présent à sa mémoire et victime heureuse d'une véritable imprégnation. Il arrive, certes, qu'il exagère et que le rapprochement soit forcé. Mais il est vrai que des épithètes, des tours et jusqu'à des hémistiches passent des vers de Racine à la prose francienne. Il y a là le goût d'un auteur plein de sensualité pour le génie qui a le mieux pénétré les troubles de la chair ; il y a aussi la concordance de deux esprits analogues, de deux artistes également sûrs de leur instrument, et, à des temps divers de notre littérature, modèles d'une double perfection.



Il ne se présente pas de difficulté d'ensemble relative au texte de Racine. Nous le publions d'après la dernière édition parue du vivant de l'auteur, en 1697. Nous avons conservé l'orthographe et la ponctuation de cette édition. On lira donc Racine tel que l'ont lu ses contemporains, tel qu'il a pu se relire. Nous nous tiendrons par là dans l'esprit de cette collection qui entend, par souci scientifique, donner des textes repro-

duisant avec fidélité la meilleure édition publiée du vivant de l'auteur. En outre, rompant avec l'usage des éditeurs modernes, nous adoptons l'orthographe du temps. M. DUBECH, qui a pris le parti contraire, s'en explique disant qu'il a tâché par là « de rendre la lecture plus aisée aux hommes de notre temps ». Nous estimons que les personnes cultivées nous saurons gré de ne pas avoir pris cette liberté et de croire qu'elles n'auront aucun déplaisir à s'accoutumer de nouveau, et promptement, au texte véritable. Nous avons même respecté certains mélanges de formes anciennes et modernes (exemple : « nostre » et « nôtre », « même » et « mesme »), ce mélange constituant un document précieux pour l'histoire des variations de l'orthographe. En revanche, nous ne pouvons qu'approuver et suivre M. Dubech quand il écrit, avec bonheur, sur la ponctuation de Racine¹ : « Nous savons », dit-il du poète, « qu'il prenait soin d'apprendre ses pièces vers par vers à la Champmeslé. Sa ponctuation conserve quelque chose de l'accent qu'il y mettait. Nous l'avons comparée avec grand soin aux ponctuations modernes, nous l'avons trouvée partout soutenable et la plupart du temps supérieure... » Nous avons fait sensiblement la même observation et agi de même, sauf en cas de fautes d'impression évidentes.

Nos lecteurs vont donc trouver ici l'édition de 1697², parue à Paris, chez Pierre Trabouillet, « dans la Galerie des Prison-

1. DUBECH, T. I., Introduction de son édition.

2. On donne parfois pour la meilleure l'édition de 1702, dont Boileau aurait surveillé l'impression et dont Racine aurait commencé la correction. C'est l'avis de Louis Racine dont nous savons trop que les affirmations sont toujours à contrôler. Comment imaginer, d'autre part, que Racine ait préparé une nouvelle édition après 1697 ? Et n'a-t-on pas dit, en outre, que ce seraient les éléments d'un travail de ce genre qu'il aurait

niers. *A l'Image Saint-Hubert* », avec un frontispice représentant symboliquement la Terreur et la Pitié et une illustration à chaque tragédie, 2 vol. in-12.

GONZAGUE TRUC.

jetés au feu? Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas cru devoir nous départir de nos principes en faveur d'un texte qui ne nous a pas paru supérieur à celui que nous donnons et qui malgré ce qu'on a avancé — notamment à propos de *Les Plaideurs* — n'en diffère presque pas.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY¹.

PAR Lettres Patentes du Roy du 29 May 1686, scellées du grand Sceau de cire jaune et signées par le Roy, LE PETIT : Il est permis à Denys Thierry, Imprimeur-Libraire, et Ancien Consul des Marchands à Paris, d'imprimer, vendre, et debiter un Livre intitulé, *Les Œuvres du Sieur Racine, Trésorier de France à Moulins*. Pendant le temps et espace de quinze années entières et consécutives, à compter du jour de la première édition en vertu desdites Lettres ; avec défenses à toutes personnes d'en vendre ni debiter d'autre impression que celle dudit Thierry, à peine de trois mille livres d'amende, et autres portées par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, le 4 Décembre 1684, suivant l'Arrest du Parlement du 8 Avril 1653, et celui du Conseil Privé du Roy du 27 Février 1665.

Signé C. ANGOT, Syndic.

Ledit Thierry, a associé audit Privilège, Claude Barbin, et Pierre Trabouillet, Libraires à Paris.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15 Avril 1687.

1. Ce privilège, de l'édition de 1687, est reproduit par l'édition de 1697.

AUTRE EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY

ET par autres Lettres Patentes du Roy, données à Paris le 19 Juillet 1696, signées par le Roy, BELLAVOINE : Il est permis à Denys Thierry, Imprimeur Libraire, et Ancien Juge Consul des Marchands à Paris, d'imprimer, vendre et debiter *Les Œuvres de Monsieur Racine Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy*, avec des augmentations et corrections, pendant le temps et espace de dix années entières et consécutives, qui ne commenceront à courir que du jour que les precedentes Lettres seront expirées, avec défenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer, vendre et debiter ledit Livre d'autre impression que de celle dudit Thierry, à peine de trois mille livres d'amende, et autres portées par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, le 21 Juillet 1696.

Signé P. AUBOUYN, Syndic.

Ledit Thierry a associé audit Privilege, Claude Barbin, et Pierre Trabouillet, Libraires à Paris.

LA THÉBAÏDE

OU

LES FRÈRES ENNEMIS.

TRAGÉDIE.

PREFACE.

LE lecteur me permettra de luy demander un peu plus d'indulgence pour cette Piece que pour les autres qui la suivent. J'estois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois faits alors tomberent par hazard entre les mains de quelques personnes d'esprit. Ils¹ m'exciterent à faire une Tragédie, et me proposerent le sujet de la Thebaïde. Ce sujet avoit esté autrefois traité par Rotrou sous le nom d'Antigone. Mais il faisoit mourir les deux Freres dès le commencement de son troisiéme Acte. Le reste estoit en quelque sorte le commencement d'une autre Tragédie, où l'on entroit dans des interets tout nouveaux. Et il avoit réuni en une seule Piece deux Actions differentes, dont l'une sert de matiere aux Phenicienes d'Euripide, et l'autre à l'Antigone de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'Actions avoit pû nuire à sa Piece, qui d'ailleurs estoit remplie de quantité de beaux endroits. Je dressay à peu prés mon plan sur les Phenicienes d'Euripide. Car pour la Thébaïde qui est dans Seneque, je suis un peu de l'opinion d'Heinsius, et je tiens, comme luy, que non seulement ce n'est point une Tragédie de Seneque, mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un Déclamateur qui ne sçavoit ce que c'estoit que Tragédie.

La Catastrophe de ma Piece est peut-estre un peu trop sanglante. En effet, il n'y paroist presque pas un Acteur qui

ne meure à la fin. Mais aussi c'est la Thebaïde. C'est à dire le sujet le plus Tragique de l'Antiquité.

L'amour qui a d'ordinaire tant de part dans les Tragedies, n'en a presque point icy. Et je doute que je lui en donnasse davantage si c'estoit à recommencer. Car il faudroit ou quel'un des deux Freres fust amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres interests que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers? Ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds Personnages, comme j'ai fait. Et alors cette passion, qui devient comme estrangere au sujet, ne peut produire que de mediocres effets. En un mot je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des Amans ne sçauroient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'Histoire d'Œdipe et de sa malheureuse Famille.

ACTEURS.

ETEOCLE, Roy de Thebes.

POLINICE, Frere d'Eteocle.

JOCASTE, Mere de ces deux Princes et d'Antigone.

ANTIGONE, Sœur d'Eteocle et de Polinice.

CREON, Oncle des Princes et de la Princesse.

HEMON, Fils de Creon, Amant d'Antigone.

OLYMPE, Confidente de Jocaste.

ATTALE, Confident de Creon.

UN SOLDAT de l'Armée de Polinice.

GARDES.

La Scene est à Thebes, dans une Salle du Palais Royal.



LA THEBAIDE

OU

LES FRERES ENNEMIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

ILS sont sortis¹, Olympe ? Ah ! mortelles douleurs !
Qu'un moment de repos me va couster de pleurs !
Mes yeux depuis six mois estoient ouverts aux larmes ;
Et le sommeil les ferme en de telles allarmes ?
Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empescher de voir le plus noir des forfaits.
Mais en sont-ils aux mains ?

OLYMPE.

Du haut de la muraille,

Je les ay vûs déjà tous rangez en bataille.
J'ay veu déjà le fer briller de toutes parts,
Et pour vous avertir, j'ay quitté les remparts.
J'ay veu, le fer en main Etéocle luy-même.
Il marche des premiers, et, d'une ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE.

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger.
Que l'on coure avertir et haster la Princesse,
Je l'attens. Juste Ciel ! soutenez ma foiblesse.
Il faut courir, Olympe, après ces inhumains,
Il les faut separer, ou mourir par leurs mains.
Nous voicy donc, hélas ! à ce jour detestable
Dont la seule frayeur me rendoit miserable.
Ni prieres, ni pleurs ne m'ont de rien servi,
Et le couroux du sort vouloit estre assouvi.
O toy, Soleil, ô toy qui rens le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde ?
A de si noirs forfaits, prestes-tu tes rayons,
Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ?
Mais ces Monstres', hélas ! ne t'épouvantent gueres,
La race de Lajus les a rendus vulgaires.
Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes Fils,
Aprés ceux que le Pere et la Mere ont commis ;
Tu ne t'estonnes pas si mes Fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchans et s'ils sont parricides ;
Tu sçais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'estonnerois s'ils estoient vertueux.

SCENE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ma Fille avez-vous sçeu l'excez de nos miseres ?

ANTIGONE.

Ouy, Madame, on m'a dit la fureur de mes Freres.

JOCASTE.

Allons, chere Antigone, et courons de ce pas,
Arrester s'il se peut leur parricide bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ;
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien dans leur noire fureur,
Répandre nostre sang pour attaquer le leur.

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voicy le Roy lui-même.

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE, ETEOCLE,
OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, soutiens-moi, ma douleur est extrême.

ETEOCLE.

Madame, qu'avez-vous ! et quel trouble...

JOCASTE.

Ah ! mon Fils,

Quelles traces de sang voi-je sur vos habits ?
Est-ce du sang d'un Frere, ou n'est-ce point du vostre ?

ETEOCLE.

Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Dans son camp jusqu'icy Polinice arrêté
Pour combattre à mes yeux ne s'est point présenté.

D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie.
J'ay fait mordre la poudre à ces audacieux,
Et leur sang est celui qui paroist à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous ? et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine ?

ETEOCLE.

Madame, il estoit temps que j'en usasse ainsy,
Et je perdois ma gloire à demeurer icy¹.
Le Peuple à qui la faim se faisoit déjà craindre,
De mon peu de vigueur commençoit à se plaindre,
Me reprochant déjà qu'il m'avoit couronné,
Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire, et quoy qu'il en arrive,
Thebes dés aujourd'huy ne sera plus captive,
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats :
J'ay des forces assez pour tenir la campagne,
Et, si quelque bonheur nos armes accompagne,
L'insolent Polinice et ses fiers Alliez
Laisseront Thebes libre, ou mourront à mes piez.

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô Ciel ! souiller vos armes² ?
La Couronne pour vous a-t-elle tant de charmes ?
Si par un parricide il la falloit gagner,
Ah ! mon Fils, à ce prix voudriez-vous regner ?
Mais il ne tient qu'à vous si l'honneur vous anime,
De nous donner la Paix sans le secours d'un crime,
Et, de vostre couroux triomphant aujourd'huy,
Contenter vostre Frere, et regner avec luy.

ETEOCLE.

Appellez-vous regner partager ma Couronne,
Et ceder laschement ce que mon droit me donne?

JOCASTE.

Vous le sçavez, mon Fils, la justice et le sang
Luy donnent comme à vous sa part à ce haut rang.
Œdipe en achevant sa triste destinée
Ordonna que chacun regneroit son année,
Et, n'ayant qu'un Estat à mettre sous vos lois,
Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux Rois.
A ces conditions vous daignastes souscrire.
Le sort vous appella le premier à l'Empire,
Vous montastes au Trosne, il n'en fut point jaloux,
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous?

ETEOCLE.

Non, Madame, à l'Empire il ne doit plus prétendre :
Thebes, à cet arrest n'a point voulu se rendre,
Et lors que sur le Trosne il s'est voulu placer,
C'est elle et non pas moy qui l'en a sçu chasser.
Thebes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence?
Voudroit-elle obeïr à ce Prince inhumain,
Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim?
Prendroit-elle pour Roy l'Esclave de Mycène,
Qui pour tous les Thebains n'a plus que de la haine,
Qui s'est au Roy d'Argos² indignement soumis,
Et que l'Hymen attache à nos fiers ennemis?
Lors que le Roy d'Argos l'a choisi pour son Gendre,
Il eseroit par luy de voir Thebes en cendre :
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux,
Et la seule fureur en alluma les feux.

Thebes m'a couronné pour éviter ses chaînes,
Elle s'attend par moy de voir finir ses peines.
Il la faut accuser si je manque de foy,
Et je suis son Captif, je ne suis pas son Roy.

JOCASTE.

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,
Qu'après du Diadème il n'est rien qui vous touche.
Mais je me trompe encor, ce rang ne vous plaist pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
He bien ! puis qu'à ce point vous en estes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide :
Versez le sang d'un Frere : Et si c'est peu du sien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter ni de crime à commettre ;
Et n'ayant plus au Trosne un fâcheux concurrent,
De tous les Criminels vous serez le plus grand.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous satisfaire,
Il faut sortir du Trosne et couronner mon Frere ;
Il faut, pour seconder vostre injuste projet,
De son Roy que j'estois devenir son Sujet,
Et, pour vous élever au comble de la joye,
Il faut à sa fureur que je me livre en proye,
Il faut par mon trépas...

JOCASTE.

Ah ! Ciel ! quelle rigueur !
Que vous penetrez mal dans le fond de mon cœur !
Je ne demande pas que vous quittiez l'Empire.
Regnez toujours, mon Fils, c'est ce que je desire.

Mais, si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moy vostre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de vostre gloire même,
Associez un Frere à cet honneur suprême.
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous,
Vostre regne en sera plus puissant et plus doux.
Les Peuples admirant cette vertu sublime,
Voudront toujours pour Prince un Roy si magnanime,
Et cet illustre effort, loin d'affoiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des Rois.
Ou s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la Paix à ce prix vous paroist impossible,
Et si le Diadème a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moy de quelque heure de paix.
Accordez cette grace aux larmes d'une Mere.
Et cependant, mon Fils, j'iray voir vostre Frere ;
La pitié dans son ame aura peut-estre lieu,
Ou du moins pour jamais j'iray luy dire adieu.
Dés ce mesme moment permettez que je sorte,
J'iray jusqu'à sa tente, et j'iray sans escorte,
Par mes justes soupirs j'espere l'émouvoir.

ETEOCLE.

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir ;
Et, si cette entreveuë a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à luy de suspendre nos armes :
Vous pouvez dès cette heure accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusques dans ce Palais.
J'iray plus loin encore, et, pour faire connoistre¹,
Qu'il a tort en effet de me nommer un traistre,
Et que je ne suis pas un tyran odieux,
Que l'on fasse parler et le Peuple et les Dieux.
Si le Peuple y consent, je luy cede ma place.

Mais qu'il se rende enfin si le Peuple le chasse.
Je ne force personne, et j'engage ma foy
De laisser aux Thebains à se choisir un Roy.

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE,
CREON, OLYMPE.

CREON.

Seigneur, vostre sortie a mis tout en allarmes ;
Thebes qui croit vous perdre, est déjà toute en larmes,
L'épouvante et l'horreur regnent de toutes parts,
Et le Peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ETEOCLE.

Cette vaine frayeur sera bien-tost calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon Armée,
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polinice, et luy parler de Paix.
Creon, la Reine icy commande en mon absence,
Disposez tout le monde à son obeïssance,
Laissez, pour recevoir et pour donner ses loix,
Vostre Fils Menecée, et j'en ay fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis osterà tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurez.
Commandez-luy, Madame.

(à Créon.)

Et vous, vous me suivrez.

CREON.

Quoy! Seigneur...

ETEOCLE.

Ouy, Créon, la chose est résoluë.

CREON.

Et vous quittez ainsi la puissance absoluë?

ETEOCLE.

Que je la quitte ou non ne vous tourmentez pas ;
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas.

SCENE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE.

CREON.

Qu'avez-vous fait, Madame, et par quelle conduite
Forcez-vous un Vainqueur à prendre ainsi la fuite?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver,
Et par ce seul conseil Thebes se peut sauver.

CREON.

Et quoy, Madame, et quoy! dans l'estat où nous sommes,
Lors qu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La Fortune promet toute chose aux Thebains,
Le Roy se laisse oster la Victoire des mains?

JOCASTE.

La Victoire, Créon, n'est pas toujours si belle,
La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux Freres armez vont s'égorger entr'eux,
Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au Vainqueur une injure plus noire,
Que luy laisser gagner une telle Victoire?

CREON.

Leur couroux est trop grand...

JOCASTE.

Il peut estre adouci.

CREON.

Tous deux veulent regner.

JOCASTE.

Ils regneront aussi.

CREON.

On ne partage point la grandeur souveraine ;
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'interest de l'Estat leur servira de Loy.

CREON.

L'interest de l'Estat est de n'avoir qu'un Roy,
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoustume à ses Loix et le Peuple et les Princes.
Ce regne interrompu de deux Rois differens,
En luy donnant deux Rois, luy donne deux tyrans.
Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire,
Un frere détruiroit ce qu'auroit fait un frere.

Vous les verriez toujours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'Estat.
Ce terme limité que l'on veut leur prescrire
Accroist leur violence en bornant leur Empire.
Tous deux feront gemir les Peuples tout à tour.
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles degasts¹ signalent leur passage.

JOCASTE.

On les verroit plutôt, par de nobles projets.
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouëz, Creon, que toute vostre peine,
C'est de voir que la paix rend vostre attente vaine.
Qu'elle assure à mes Fils le Trosne où vous tendez,
Et va rompre le piege où vous les attendez.
Comme après leur trépas le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux Princes mes Fils
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis.
Et vostre ambition qui tend à leur Fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune :
Vous inspirez au Roy vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CREON.

Je ne me repais point de pareilles chimeres,
Mes respects pour le Roy sont ardens et sinceres,
Et mon ambition est de le maintenir
Au Trosne où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime,
Je hay ses ennemis, et c'est là tout mon crime :
Je ne m'en cache point, mais à ce que je voi,
Chacun n'est pas icy criminel comme moi.

JOCASTE.

Je suis mere, Creon, et, si j'aime son frere,
La personne du Roy ne m'en est pas moins chere.
De lasches Courtisans peuvent bien le haïr,
Mais une Mere enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE.

Vos interest icy sont conformes aux nostres,
Les ennemis du Roy ne sont pas tous les vostres;
Creon, vous estes Pere, et dans ces ennemis,
Peut-estre songez-vous que vous avez un Fils.
On sçait de quelle ardeur Hémon sert Polinice.

CREON.

Ouy, je le sçay, Madame, et je luy fais justice.
Je le dois en effet distinguer du commun ;
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un,
Et je souhaitterois dans ma juste colere,
Que chacun le haïst comme le hait son Pere.

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde en ce point ne vous ressemble pas.

CREON.

Je le voi bien, Madame, et c'est ce qui m'afflige ;
Mais je sçay bien à quoy sa revolte m'oblige,
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toûjours le parti des rebelles,
Leurs grandes actions sont les plus criminelles ;
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la Gloire n'est point où les Rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Écoutez un peu mieux la voix de la Nature.

CREON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un Pere à ce point doit-il estre emporté?

Vous avez trop de haine.

CREON.

Et vous trop de bonté.

C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CREON.

Je sçay ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sçay quel sujet vous le rend odieux.

CREON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE.

Vous abusez, Creon, de l'estat où nous sommes.

Tout vous semble permis, mais craignez mon couroux,

Vos libertez enfin retomberoient sur vous.

ANTIGONE.

L'interest du public agit peu sur son âme,

Et l'amour du païs nous cache une autre flâme.

Je la sçay ; mais, Creon, j'en abhorre le cours,

Et vous ferez bien mieux de la cacher toûjours.

CREON.

Je le feray, Madame, et je veux, par avance.

Vous épargner encor jusques à ma presence.

Aussi bien mes respects redoublent vos mépris,
Et je vais faire place à ce bien-heureux Fils.
Le Roy m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.
Adieu, faites venir Hémon et Polinice.

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux,
Tous deux ils deviendront tes desseins malheureux.

SCENE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Le perfide, à quel point son insolence monte !

JOCASTE.

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bien-tost, si nos desirs sont exaucez des Cieux,
La paix nous vangera de cet ambitieux.
Mais il faut se haster, chaque heure nous est chere ;
Appellons promptement Hémon et vostre Frere ;
Je suis pour ce dessein preste à leur accorder
Toutes les seuretez qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la paix le cœur de Polinice,
Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs,
Et comme il faut, enfin, fai parler mes douleurs.

ANTIGONE, *demeurant un peu après sa Mere.*

Et si tu prens pitié d'une flâme innocente,
O Ciel ! en ramenant Hémon à son Amante
Ramene-le fidelle, et permets en ce jour,
Qu'en retrouvant l'Amant je retrouve l'Amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE'.

ANTIGONE, HEMON.

HEMON.

QUOY ! vous me refusez vostre aimable présence,
Après un an entier de supplice et d'absence ?
Ne m'avez-vous, Madame, appelé près de vous
Que pour m'oster si-tost un bien qui m'est si doux ?

ANTIGONE.

Et voulez-vous si-tost que j'abandonne un Frere ?
Ne dois-je pas au Temple accompagner ma Mere ?
Et dois-je preferer, au gré de vos souhaits,
Le soin de vostre amour à celui de la Paix ?

HEMON.

Madame, à mon bon-heur c'est chercher trop d'obstacles ;
Ils iront bien sans nous consulter les Oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'estat de son sort interroge ses Dieux.
Puis-je leur demander sans estre temeraire,
S'ils ont toujours pour moy leur douceur ordinaire ?
Souffrent-ils sans couroux mon ardente amitié ?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié ?
Durant le triste cours d'une absence cruelle,

Avez-vous souhaité que je fusse fidelle ?
Songiez-vous que la mort menaçoit loin de vous
Un Amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ?
Ah ! d'un si bel Objet, quand une ame est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas !
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas !
Un moment loin de vous me duroit une année,
J'aurois fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé, jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvoit mon amour,
Et que le souvenir de mon obeïssance
Pourroit en ma faveur parler en mon absence,
Et que pensant à moy, vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obeïr ainsi.

ANTIGONE.

Ouy je l'avois bien crû qu'une ame si fidelle
Trouveroit dans l'absence une peine cruelle ;
Et, si mes sentimens se doivent découvrir,
Je souhaittois, Hémon, qu'elle vous fist souffrir,
Et qu'estant loin de moy, quelque ombre d'amertume
Vous fist trouver les jours plus longs que de coûtume.
Mais ne vous plaignez pas ; mon cœur chargé d'ennuy,
Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvast en luy.
Sur tout depuis le temps que dure cette guerre,
Et que de gens armez vous couvrez cette terre,
O Dieux ! à quels tourmens mon cœur s'est vû soumis,
Voyant des deux costez ses plus tendres amis !
Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles,
J'en voyois et dehors et dedans nos murailles,
Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats,
Et mille fois le jour je souffrois le trépas.

HEMON.

Mais enfin qu'ay-je fait, en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma Princesse elle-même ?
J'ai suivi Polinice, et vous l'avez voulu,
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je luy vouay dès-lors une amitié sincère,
Je quittay mon Païs, j'abandonnay mon Pere,
Sur moy par ce départ j'attiray son courroux,
Et, pour tout dire, enfin, je m'éloignay de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice.
C'est moy que vous serviez en servant Polinice ;
Il m'estoit cher alors comme il est aujourd'huy,
Et je prenois pour moy ce qu'on faisoit pour luy.
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance.
Et j'avois sur son cœur une entière puissance ;
Je trouvois à luy plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du Frere estoient ceux de la Sœur¹.
Ah ! si j'avois encor sur luy le mesme empire,
Il aimeroit la Paix, pour qui mon cœur soupire ;
Nostre commun mal-heur en seroit adouci ;
Je le verrois, Hémon, vous me verriez aussi.

HEMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ay vû soupirer de douleur et de rage,
Lors que pour remonter au Trosne paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Esperons que le Ciel touché de nos miseres,
Achevera bien-tost de réunir les Freres ;
Puisse-t-il restablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur !

ANTIGONE.

Helas ! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne luy soit plus aisé que de calmer leur rage :
Je les connois tous deux, et je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien,
Mais les Dieux quelquefois font de plus grands miracles.

SCENE II.

ANTIGONE, HEMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien ! apprendrons-nous ce qu'ont dit les Oracles ?
Que faut-il faire ?

OLYMPE.

Helas !

ANTIGONE.

Quoy ? qu'en a-t-on appris ?
Est-ce la Guerre, Olympe ?

OLYMPE.

Ah ! c'est encore pis.

HEMON.

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce ?

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponse :

*Thebains pour n'avoir plus de guerres,
Il faut par un ordre fatal,
Que le dernier du sang Royal,
Par son trépas ensanglante vos terres.*

ANTIGONE.

O Dieux ! que vous a fait ce sang infortuné,
Et pourquoy tout entier l'avez-vous condamné ?
N'estes-vous pas contens de la mort de mon Pere ?
Tout nostre sang doit-il sentir vostre colere ?

HEMON.

Madame, cet Arrest ne vous regarde pas.
Vostre vertu vous met à couvert du trépas.
Les Dieux savent trop bien connoistre l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moy que je crains leur vengeance,
Mon innocence, Hémon, seroit un foible appuy ;
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour luy.
Je l'attens, cette mort, et je l'attens sans plainte ;
Et s'il faut avouer le sujet de ma crainte,
C'est pour vous que je crains. Ouy, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous,
Et je ne vois que trop que le couroux celeste
Vous rendra comme à nous cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux Princes des Thebains
De n'estre pas sortis du dernier des humains.

HEMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage ?
Un si noble trépas flatte trop mon courage,
Et du sang de ses Rois il est beau d'estre issu,
Dût-on rendre ce sang si-tost qu'on l'a receu.

ANTIGONE.

Et quoy si parmi nous on a fait quelque offence,
Le Ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance.

Et n'est-ce pas assez du Pere et des Enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens ?
C'est à nous à payer pour les crimes des nostres,
Punissez-nous, grands Dieux ! mais épargnez les autres.
Mon Pere, cher Hémon, vous va perdre aujourd'huy,
Et je vous pers peut-estre encore plus que luy.
Le Ciel punit sur vous, et sur vostre famille,
Et les crimes du Pere et l'amour de la Fille,
Et ce funeste amour vous nuit encore plus,
Que les crimes d'Ædipe et le sang de Lajus.

HEMON.

Quoy mon amour, Madame ? et qu'a-t-il de funeste ?
Est-ce un crime qu'aimer une beauté celeste ?
Et puisque sans colere il est receu de vous,
En quoy peut-il du Ciel meriter le couroux ?
Vous seule en mes soupirs estes interessée,
C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée.
Tels que seront pour eux vos Arrests tout-puissans,
Ils seront criminels ou seront innocens¹.
Que le Ciel à son gré de ma perte dispose,
J'en cheriray toûjours et l'une et l'autre cause,
Glorieux de mourir pour le sang de mes Rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.
Aussi-bien que ferois-je en ce commun naufrage ?
Pourrois-je me résoudre à vivre davantage ?
En vain les Dieux voudroient differer mon trépas,
Mon desespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
Mais peut-estre après tout nostre frayeur est vaine,
Attendons... Mais voicy Polinice et la Reine.

SCENE III.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON.

POLINICE.

Madame, au nom des Dieux, cessez de m'arrester.
Je vois bien que la Paix ne peut s'exécuter.
J'espérois que du Ciel la Justice infinie
Voudroit se déclarer contre la tyrannie,
Et que lassé de voir répandre tant de sang,
Il rendroit à chacun son legitime rang,
Mais puis qu'ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore esperer qu'un Peuple revolté,
Quand le Ciel est injuste, écoute l'équité?
Dois-je prendre pour Juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre¹ violente,
Qui sert mon ennemi par un lasche interest,
Et qu'il anime encor tout éloigné qu'il est?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce Peuple déjà j'ai ressenti l'audace,
Et loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un Prince offensé.
Comme sur luy l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vangeance ;
De ses inimitiez rien n'arreste le cours
Quand il hait une fois il veut haïr toûjours.

JOCASTE.

Mais s'il est vray, mon Fils, que ce Peuple vous craigne,
Et que tous les Thebains redoutent vostre regne,
Pourquoy par tant de sang cherchez-vous à regner
Sur ce Peuple endurci que rien ne peut gagner?

POLINICE.

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un Maistre ?
Si-tost qu'il hait un Roy, doit-on cesser de l'estre ?
Sa haine ou son amour sont-ce les premiers droits,
Qui font monter au Trosne ou descendre les Rois ?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au Trosne, et non pas son caprice ;
Ce que le sang luy donne il le doit accepter,
Et s'il n'aime son Prince il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un tyran haï de vos Provinces.

POLINICE.

Ce nom ne convient pas aux legitimes Princes ;
De ce titre odieux mes droits me sont garans :
La haine des Sujets ne fait pas les Tyrans.
Appellez de ce nom Etéocle luy-même.

JOCASTE.

Il est aimé de tous.

POLINICE.

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent laschetez tasche à se maintenir
Au rang où par la force il a sçeu parvenir ;
Et son orgueil le rend par un effet contraire,
Esclave de son Peuple et Tyran de son Frere.
Pour commander tout seul il veut bien obeïr,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfere un traistre.
Le Peuple aime un Esclave, et craint d'avoir un Maistre ;
Mais je croirois trahir la Majesté des Rois
Si je faisois le Peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes ?
Vous laissez-vous déjà d'avoir posé les armes ?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous de verser du sang, moi de verser des pleurs ?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une Mère ?
Ma Fille, s'il se peut, retenez vostre Frere,
Le cruel pour vous seule avoit de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah ! si pour vous son ame est sourde à la pitié,
Que pourrois-je esperer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée ?
A peine en sa memoire ai-je encor quelque rang,
Il n'aime, il ne se plaist qu'à répandre du sang.
Ne cherchez plus en luy ce Prince magnanime,
Ce Prince qui montroit tant d'horreur pour le crime¹,
Dont l'ame genereuse avoit tant de douceur,
Qui respectoit sa Mère et cherissoit sa Sœur.
La nature pour luy n'est plus qu'une chimere ;
Il méconnoist sa Sœur, il méprise sa Mère,
Et l'ingrat en l'estat où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers ou bien des ennemis.

POLINICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée.
Dites plutôt, ma Sœur, que vous estes changée ;
Dites que de mon sang l'injuste usurpateur
M'a sçeu ravir encor l'amitié de ma Sœur.
Je vous connois toujours et suis toujours le même.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'estre inexorable à mes tristes soupirs,
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs ?

POLINICE.

Mais vous-même, ma Sœur, est-ce aimer vostre Frere
Que de luy faire icy cette injuste priere,
Et me vouloir ravir le Sceptre de la main ?
Dieux ! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain ?
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non non vos interests me touchent davantage ;
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point,
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
Cette paix que je veux me seroit un supplice
S'il en devoit couter le Sceptre à Polinice,
Et l'unique faveur, mon Frere, où je prétens,
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long-temps.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voye,
Et donnez-nous le temps de chercher quelque voye
Qui puisse vous remettre au rang de vos ayeux,
Sans que vous répandiez un sang si précieux.
Pouvez-vous refuser cette grace legere
Aux larmes d'une Sœur, aux soupirs d'une Mere ?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquieter ?
Pourquoy si promptement voulez-vous nous quitter ?
Quoy ! ce jour tout entier n'est-il pas de la trêve ?
Dés qu'elle a commencé faut-il qu'elle s'acheve ?
Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas,
Il veut que je vous voye, et vous ne voulez pas.

ANTIGONE.

Oui, mon Frere, il n'est pas comme vous inflexible.
Aux larmes de sa Mere il a paru sensible,

Nos pleurs ont desarmé sa colere aujourd'huy
Vous l'appellez cruel, vous l'estes plus que luy.

HEMON.

Seigneur, rien ne vous presse, et vous pouvez sans peine
Laisser agir encor la Princesse et la Reine.
Accordez tout ce jour à leur pressant desir,
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joye au Prince vostre Frere
De dire que sans vous la paix se pouvoit faire.
Vous aurez satisfait une Mere, une Sœur,
Et vous aurez sur tout satisfait vostre honneur.
Mais que veut ce Soldat ? son ame est toute émuë.

SCENE IV.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON,
UN SOLDAT.

UN SOLDAT.

Seigneur, on est aux mains, et la trêve est rompuë.
Créon et les Thebains par l'ordre de leur Roy,
Attaquent vostre Armée et violent leur foy.
Le brave Hippomedon s'efforce en vostre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance,
Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLINICE.

Ah les traistres ! Allons, Hémon, il faut sortir.
(à la Reine.)

Madame, vous voyez comme il tient sa parole ;
Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

JOCASTE.

Polinice, Mon fils... Mais il ne m'entend plus,
Aussi bien que mes pleurs mes cris sont superflus.
Chere Antigone, allez, courez à ce Barbare.
Du moins allez prier Hémon qu'il les separe.
La force m'abandonne, et je n'y puis courir,
Tout ce que je puis faire, hélas ! c'est de mourir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

OLYMPE, va-t-en voir ce funeste spectacle.
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle.
Si rien n'a pû toucher l'un ou l'autre parti ;
On dit qu'à ce dessein Menecée est sorti.

OLYMPE.

Je ne sçay quel dessein animoit son courage,
Une heroïque ardeur brilloit sur son visage ;
Mais vous devez, Madame, esperer jusqu'au bout.

JOCASTE.

Va tout voir, chere Olympe, et me viens dire tout.
Eclaircy promptement ma triste inquietude.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude ?

JOCASTE.

Va, je veux estre seule en l'estat où je suis,
Si toutefois on peut l'estre avec tant d'ennuis.

SCENE II.

JOCASTE, *seule.*

Dureront-ils toûjours ces ennuis si funestes ?
N'épuiseront-ils point les vengeances celestes ?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ?
O Ciel ! que tes rigueurs seroient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accabloit les coupables !
Et que tes châtimens paroissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis !
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infame,
Où de mon propre Fils je me trouvay la femme,
Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts
Egale tous les maux que l'on souffre aux Enfers ;
Et toutefois, ô Dieux, un crime involontaire
Devoit-il attirer toute vostre colere ?
Le connoissois-je, hélas ! ce Fils infortuné ?
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené.
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands Dieux la suprême justice,
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas,
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas.
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables ?
Et ne peuvent-ils point quand ils sont en couroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux ?

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Hé bien ! en est-ce fait ? l'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide ?
Parlez, parlez, ma Fille.

ANTIGONE.

Ah ! Madame, en effet,
L'oracle est accompli, le Ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoy ! mes deux Fils sont morts ?

ANTIGONE.

Un autre sang, Madame,
Rend la paix à l'Estat et le calme à vostre ame :
Un sang digne des Rois dont il est découlé,
Un Heros pour l'Estat s'est luy-même immolé.
Je courois pour fléchir Hémon et Polinice,
Ils estoient déjà loin avant que je sortisse.
Ils ne m'entendoient plus, et mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappelloient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille,
Et moy je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple estonné regardoit comme moy
L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroy,
A cet instant fatal le dernier de nos Princes,
L'honneur de nostre sang, l'espoir de nos Provinces,

Menecée en un mot digne Frere d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'estre Fils de Creon,
De l'amour du país montrant son ame atteinte,
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte,
Et se faisant ouïr des Grecs et des Thebains,
Arrestez, a-t-il dit, arrêtez, inhumains.
Ces mots imperieux n'ont point trouvé d'obstacle.
Les Soldats estonnez de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours,
Et ce Prince aussi-tost poursuivant son discours :
Apprenez, a-t-il dit, l'Arrest des destinées
Par qui vous allez voir vos miseres bornées.
Je suis le dernier sang de vos Rois descendu
Qui par l'ordre des Dieux doit estre répandu.
Recevez donc ce sang que ma main va répandre,
Et recevez la Paix où vous n'osiez pretendre.
Il se taist, et se frappe en achevant ces mots,
Et les Thebains, voyant expirer ce Heros,
Comme si leur salut devenoit leur supplice,
Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
J'ay vû le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce Frere tout en sang.
Creon à son exemple a jetté bas les armes,
Et vers ce Fils mourant est venu tout en larmes,
Et l'un et l'autre camp, les voyant retirez,
Ont quitté le combat et se sont separez ;
Et moy le cœur tremblant, et l'ame toute émuë,
D'un si funeste objet j'ay destourné la veüe,
De ce Prince admirant l'heroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, et j'en fremis d'horreur.
Est-il possible, ô Dieux, qu'après ce grand miracle,
Le repos des Thebains trouve encor quelque obstacle ?

Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
Puisque même mes Fils s'en laissent desarmer ?
La refuserez-vous cette noble victime ?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous punissez,
Quels crimes par ce sang ne seront effacez ?

ANTIGONE.

Ouy, ouy, cette vertu sera récompensée,
Les Dieux sont trop payez du sang de Menecée ;
Et le sang d'un Heros auprès des Immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels.

JOCASTE.

Connoissez mieux du Ciel la vengeance fatale.
Toujours à ma douleur il met quelque intervalle,
Mais hélas ! quand sa main semble me secourir
C'est alors qu'il s'appreste à me faire perir.
Il a mis cette nuit quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
S'il me flatte aussi-tost de quelque espoir de Paix,
Un Oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'ameine mon Fils, il veut que je le voye,
Mais hélas ! combien cher me vend-il cette joye !
Ce Fils est insensible et ne m'écoute pas,
Et soudain il me l'ôte et l'engage aux combats.
Ainsi toujours cruel, et toujours en colere,
Il feint de s'apaiser et devient plus severe,
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE.

Madame, esperons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes Fils est un trop grand obstacle.
Polinice endurci n'écoute que ses droits,
Du Peuple et de Creon l'autre écoute la voix.
Ouy du lasche Creon. Cette ame interessée,
Nous ravit tout le fruit du sang de Menecée :
En vain pour nous sauver ce grand Prince se perd,
Le Pere nous nuit plus que le Fils ne nous sert.
De deux jeunes Heros cet infidele Pere...

ANTIGONE.

Ah ! le voicy, Madame, avec le Roy mon Frere.

SCENE IV¹.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON.

JOCASTE.

Mon Fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foy ?

ETEOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moy,
Mais de quelques Soldats, tant d'Argos que des nôtres,
Qui s'étant quereliez les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé,
Et fait un grand combat d'un simple démeslé.
La bataille sans doute alloit estre cruelle,
Et son événement vuidoit nostre querelle,
Quand du Fils de Creon l'heroïque trépas
De tous les combattans a retenu le bras.
Ce Prince, le dernier de la race Royale,

S'est appliqué des Dieux la réponse fatale,
Et luy-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du païs noblement transporté.

JOCASTE.

Ah ! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie,
Le rendit insensible aux douceurs de la vie.
Mon Fils, ce même amour ne peut-il seulement,
De vostre ambition vaincre l'empportement ?
Un exemple si beau vous invite à le suivre ;
Il ne faudra cesser de regner ni de vivre.
Vous pouvez en cedant un peu de vôtre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr vostre Frere,
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a sçeu faire.
O Dieux ! aimer un Frere, est-ce un plus grand effort,
Que de haïr la vie et courir à la mort ?
Et doit-il estre enfin plus facile en un autre
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre ?

ETEOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous,
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux.
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die
Qu'un Trône est plus penible à quitter que la vie ;
La gloire bien souvent nous porte à la haïr,
Mais peu de Souverains font gloire d'obeïr.
Les Dieux vouloient son sang, et ce Prince sans crime
Ne pouvoit à l'Estat refuser sa Victime ;
Mais ce même païs qui demandoit son sang,
Demande que je regne et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte il faut que j'y demeure.
Il n'a qu'à prononcer j'obeïrai sur l'heure.

Et Thebes me verra pour appaiser son sort,
Et descendre du Trosne, et courir à la mort.

CREON.

Ah ! Menecée est mort ! le Ciel n'en veut point d'autre.
Laissez couler son sang sans y mesler le vôtre,
Et puis qu'il l'a versé pour nous donner la Paix,
Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits.

ETEOCLE.

Et quoy même Créon pour la Paix se déclare ?

CREON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voïez les mal-heurs où le Ciel m'a plongé.
Mon Fils est mort, Seigneur.

ETEOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

CREON.

Sur qui me vengerois-je en ce mal-heur extrême ?

ETEOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thebes même.
Vengez-la, vengez-vous.

CREON.

Ah ! dans ses Ennemis
Je trouve vostre Frere et je trouve mon Fils.
Dois-je verser mon sang, ou répandre le vostre ?
Et dois-je perdre un Fils pour en venger un autre ?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vostre m'est sacré,
Seray-je sacrilege ou bien dénaturé ?

Souilleray-je ma main d'un sang que je revere ?
Seray-je parricide, afin d'estre bon Pere ?
Un si cruel secours ne me peut soulager,
Et ce seroit me perdre au lieu de me venger.
Tout le soulagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes mal-heurs servent à vostre Empire.
Je me consolerais si ce Fils que je plains
Assûre par sa mort le repos des Thebains.
Le Ciel promet la Paix au sang de Menecée,
Achevez-la, Seigneur, mon Fils l'a commencée,
Accordez-luy ce prix qu'il en a pretendu,
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE.

Non, puisqu'à nos mal-heurs vous devenez sensible,
Au sang de Menecée il n'est rien d'impossible :
Que Thebes se r'assure après ce grand effort,
Puis qu'il change vôtre ame, il changera son sort.
La Paix dès ce moment n'est plus desesperée ;
Puisque Creon la veut, je la tiens assurée.
Bien-tost ces cœurs de fer se verront adoucis :
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes Fils.

(à *Étéocle.*)

Qu'un si grand changement vous desarme et vous touche :
Quittez, mon Fils, quittez cette haine farouche ;
Soulagez une Mere, et consolez Créon,
Rendez-moy Polinice, et luy rendez Hémon.

ETEOCLE.

Mais enfin, c'est vouloir que je m'impose un Maistre.
Vous ne l'ignorez pas, Polinice veut l'estre,
Il demande sur tout le pouvoir Souverain,
Et ne veut revenir que le Sceptre à la main.

SCENE V.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE,
CREON, ATTALE.

ATTALE.

Polinice, Seigneur, demande une entreveuë,
C'est ce que d'un Heraut nous apprend la venuë.
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CREON.

Peut-estre qu'adouci,

Il songe à terminer une guerre si lente,
Et son ambition n'est plus si violente :
Par ce dernier combat il apprend aujourd'huy,
Que vous estes au moins aussi puissant que luy.
Les Grecs mêmes sont las de servir sa colere,
Et j'ay sceu depuis peu que le Roy son beau-pere,
Préferant à la guerre un solide repos,
Se reserve Mycene, et le fait Roy d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite,
Que de faire en effet une honneste retraite.
Puis qu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la Paix.
Ce jour la doit conclurre, ou la rompre à jamais.
Taschez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
Et luy promettez tout hormis le Diadême.

ETEOCLE.

Hormis le Diadême, il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CREON.

Ouy, puis qu'il le veut bien,
Vous ferez plus tout seul que nous ne sçaurions faire,
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ETEOCLE.

Allons donc le chercher.

JOCASTE.

Mon Fils, au nom des Dieux.
Attendez-le plutôt. Voyez-le dans ces lieux.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, qu'il vienne, et qu'on luy donne
Toutes les seuretez qu'il faut pour sa personne.
Allons.

ANTIGONE.

Ah ! si ce jour rend la Paix aux Thebains,
Elle sera, Creon, l'ouvrage de vos mains.

SCENE VI.

CREON, ATTALE.

CREON.

L'intérêt des Thebains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse Princesse, et cette ame farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon Fils.
Mais nous verrons bien-tôt si la fiere Antigone
Aussi-bien que mon cœur dédaignera le Trône.

Nous verrons quand les Dieux m'auront fait vôtre Roy
Si ce Fils bien-heureux l'emportera sur moy.

ATTALE.

Et qui n'admireroit un changement si rare ?
Creon même, Creon pour la Paix se déclare.

CREON.

Tu crois donc que la Paix est l'objet de mes soins ?

ATTALE.

Ouy, je le crois, Seigneur, quand j'y pensois le moins.
Et, voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime,
Qui vous fait mettre enfin vôtre haine au tombeau.
Menecée en mourant n'a rien fait de plus beau,
Et qui peut immoler sa haine à sa Patrie,
Luy pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CREON.

Ah ! sans doute qui peut d'un genereux effort,
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort.
Quoy ! je négligerois le soin de ma vengeance ?
Et de mon ennemi je prendrois la défense ?
De la mort de mon Fils Polinice est l'auteur,
Et moi je deviendrois son lâche Protecteur ?
Quand je renoncerois à cette haine extrême,
Pourrois-je bien cesser d'aimer le Diadème ?
Non non, tu me verras d'une constante ardeur,
Haïr mes ennemis et cherir ma grandeur.
Le Trône fit toujours mes ardeurs les plus cheres ;
Je rougis d'obeïr où regnerent mes Peres ;
Je brûle de me voir au rang de mes Ayeux,
Et je l'envisageay dès que j'ouvris les yeux.

Sur tout depuis deux ans ce noble soin m'inspire,
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'Empire.
Des Princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Eteocle d'abord j'appuyay l'injustice,
Je luy fis refuser le Trône à Polinice ;
Tu sçais que je pensois dès lors à m'y placer,
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

ATTALE.

Mais, Seigneur, si la Guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes ?
Et, puisque leur discorde est l'objet de vos vœux
Pourquoy par vos conseils vont-ils se voir tous deux ?

CREON.

Plus qu'à mes ennemis la Guerre m'est mortelle,
Et le couroux du Ciel me la rend trop cruelle ;
Il s'arme contre moy de mon propre dessein,
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La Guerre s'allumoit, lors que pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polinice ;
Les deux Freres par moy devinrent ennemis,
Et je devins, Attale, ennemi de mon Fils.
Enfin ce même jour je fais rompre la trêve,
J'excite le Soldat, tout le Camp se souleve,
On se bat, et voilà qu'un Fils desespéré,
Meurt et rompt un combat que j'ay tant préparé.
Mais il me reste un Fils, et je sens que je l'aime,
Tout rebelle qu'il est, et tout mon Rival même.
Sans le perdre je veux perdre mes ennemis,
Il m'en coûteroit trop s'il m'en coûtoit deux Fils.
Des deux Princes d'ailleurs la haine est trop puissante,

Ne croi pas qu'à la Paix jamais elle consente ;
Moy-même je sçauray si bien l'envenimer
Qu'ils periront tous deux plutôt que de s'aimer.
Les autres Ennemis n'ont que de courtes haines ;
Mais, quand de la Nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas sçeu retenir.
L'on hait avec excès lors que l'on hait un Frere ;
Mais leur éloignement rallentit leur colere.
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
Quand il est loin de nous, on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient ;
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient,
Que rappelant leur haine au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

ATTALE.

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même,
On porte ses remords avec le Diadème.

CREON.

Quand on est sur le Trône on a bien d'autres soins.
Et les remords sont ceux qui nous pesent le moins.
Du plaisir de regner une ame possédée
De tout le temps passé détourne son idée,
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point regné.
Mais allons : le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche.
Tous les premiers forfaits coustent quelques efforts,
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ETEOCLE, CREON.

ETEOCLE.

OUY, Creon, c'est icy qu'il doit bien-tost se rendre,
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre :
Nous verrons ce qu'il veut, mais je répondrois bien,
Que par cette entrevuë on n'avancera rien.
Je connois Polinice et son humeur altiere,
Je sçay bien que sa haine est encor toute entiere,
Je ne crois pas qu'on puisse en arrester le cours,
Et pour moy je sens bien que je le hais toujours.

CREON

Mais s'il vous cede enfin la grandeur souveraine,
Vous devez ce me semble appaiser vostre haine.

ETEOCLE.

Je ne sçay si mon cœur s'appaisera jamais :
Ce n'est pas son orgueil, c'est luy seul que je hais.
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée.
Elle n'est pas, Creon, l'ouvrage d'une année,
Elle est née avec nous, et sa noire fureur,
Aussi-tost que la vie entra dans nostre cœur.
Nous étions ennemis dés la plus tendre enfance,

Que dis-je? nous l'estions avant nostre naissance.
Triste et fatal effet d'un sang incestueux.
Pendant qu'un même sein nous renfermoit tous deux,
Dans les flancs de ma Mere, une guerre intestine
De nos divisions luy marqua l'origine.
Elles ont, tu le sçais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut-estre encor dans le tombeau.
On diroit que le Ciel par un arrest funeste,
Voulut de nos parens punir ainsi l'inceste,
Et que dans nôtre Sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.
Et maintenant, Creon, que j'attens sa venuë,
Ne croy pas que pour luy ma haine diminuë.
Plus il approche et plus il me semble odieux,
Et sans doute il faudra qu'elle éclatte à ses yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'Empire.
Il faut, il faut qu'il fuë, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Creon, le haïr à moitié,
Et je crains son couroux moins que son amitié.
Je veux pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne ;
Et puisqu'enfin mon cœur ne sçauroit se trahir,
Je veux qu'il me deteste afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toûjours son cœur aspire au Diadème,
Qu'il m'abhorre toûjours, et veut toûjours regner,
Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.

CREON.

Domtez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse estre, il n'est pas invincible.
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Epreuvez ce que peut un bras toûjours vainqueur.
Ouy, quoique dans la Paix je trouvasse des charmes,

Je seray le premier à reprendre les armes,
Et, si je demandois qu'on en rompist le cours,
Je demande encor plus que vous regniez toujours.
Que la Guerre s'enflame et jamais ne finisse,
S'il faut avec la Paix recevoir Polinice,
Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux.
La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple Thebain vous parle par ma bouche,
Ne le soumettez pas à ce Prince farouche.
Si la paix se peut faire il la veut comme moy.
Sur tout, si vous l'aimez, conservez-luy son Roy.
Cependant écoutez le Prince vôtre Frere,
Et s'il se peut, Seigneur, cachez vôtre colere.
Feignez... Mais quelqu'un vient.

SCENE II.

ETEOCLE, CREON, ATTALE.

ETEOCLE.

Sont-ils bien près d'icy?

Vont-ils venir, Attale?

ATTALE.

Ouy, Seigneur, les voicy.

Ils ont trouvé d'abord la Princesse et la Reine,
Et bien-tost ils seront dans la chambre prochaine.

ETEOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!

CREON.

Ah ! le voicy. Fortune, acheve mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage.

SCENE III¹.

JOCASTE, ETEOCLE, POLINICE, ANTIGONE,
HEMON, CREON.

JOCASTE.

Me voicy donc tantôt au comble de mes vœux,
Puisque déjà le Ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoiez un Frere, après deux ans d'absence,
Dans ce même Palais où vous pristès naissance ;
Et moy par un bon-heur où je n'osois penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mon Fils, cette union si chere,
Et que chacun de vous reconnoisse son Frere :
Tous deux dans vôtre Frere envisagez vos traits ;
Mais pour en mieux juger voyez-les de plus prés.
Sur tout que le Sang parle et fasse son office.
Approchez Eteocle, avancez Polinice.
Hé quoi ? Loin d'approcher, vous reculez tous deux ?
D'où vient ce sombre accueil, et ces regards fâcheux ?
N'est-ce point que chacun d'une ame irresoluë,
Pour saluer son Frere attend qu'il le saluë,
Et qu'affectant l'honneur de ceder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier ?
Etrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime !
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux,

Et les premiers vaincus sont les plus genereux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage.
Quoy! vous n'en faites rien? C'est à vous d'avancer,
Et, venant de si loin vous devez commencer,
Commencez, Polinice, embrassez vôtre Frere,
Et montrez...

ETEOCLE.

Hé! Madame à quoy bon ce mystere?
Tous ces embrassemens ne sont guere à propos.
Qu'il parle, qu'il s'explique et nous laisse en repos.

POLINICE.

Quoy faut-il davantage expliquer mes pensées?
On les peut découvrir par les choses passées :
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le Trône m'est dû.

ETEOCLE.

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le Trône est à moy,
Et tant que je respire il ne peut être à toy.

POLINICE.

Tu sçais qu'injustement tu remplis cette place.

ETEOCLE.

L'injustice me plaît pourvû que je t'en chasse.

POLINICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ETEOCLE.

Si je tombe, avec moy tu pourras succomber.

JOCASTE.

O Dieux ! que je me vois cruellement deceuë !
N'avois-je tant pressé cette fatale veuë,
Que pour les desunir encor plus que jamais ?
Ah ! mes Fils, est-ce là comme on parle de Paix ?
Quittez au nom des Dieux, ces tragiques pensées,
Ne renouvellez point vos discordes passées,
Vous n'êtes pas icy dans un champ inhumain.
Est-ce moy qui vous met les armes à la main ?
Considerez ces lieux où vous pristés naissance.
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance ?
C'est icy que tous deux vous receûtes le jour :
Tout ne vous parle icy que de paix et d'amour.
Ces Princes, vôtre Sœur, tout condamne vos haines.
Enfin moy, qui pour vous pris toujours tant de peines,
Qui pour vous réunir immolerois... Helas !
Ils détournent la teste et ne m'écoutent pas.
Tous deux pour s'attendrir ils ont l'ame trop dure ;
Ils ne connoissent plus la voix de la Nature.

(à Polinice.)

Et vous que je croyois plus doux et plus soûmis...

POLINICE.

Je ne veux rien de luy que ce qu'il m'a promis.
Il ne sçauroit regner sans se rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême justice est souvent une injure.
Le Trône vous est dû, je n'en sçaurois douter ;
Mais vous le renversez en voulant y monter.

Ne vous lassez-vous point de cette affreuse guerre ?
Voulez-vous sans pitié desoler cette terre,
Détruire cet Empire afin de le gagner ?
Est-ce donc sur des morts que vous voulez regner ?
Thebes avec raison craint le regne d'un Prince,
Qui de fleuves de sang inonde sa Province :
Voudroit-elle obeïr à vôtre injuste Loy ?
Vous estes son tyran avant qu'être son Roy.
Dieux ! si devenant Grand souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'Empire,
Lors que vous regnerez que serez-vous, hélas !
Si vous estes cruel quand vous ne regnez pas ?

POLINICE.

Ah ! si je suis cruel on me force de l'estre,
Et de mes actions je ne suis pas le maistre :
J'ai honte des horreurs où je me voi contraint,
Et c'est injustement que le Peuple me craint.
Mais il faut en effet soulager ma Patrie,
De ses gemissemens mon ame est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours,
Il faut de ses mal-heurs que j'arreste le cours,
Et, sans faire gemir ni Thebes ni la Grece,
A l'Auteur de mes maux il faut que je m'adresse.
Il suffit aujourd'huy de son sang ou du mien.

JOCASTE.

Du sang de vostre Frere ?

POLINICE.

Ouy, Madame, du sien.

Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
Ouy, cruel, et c'est là le dessein qui m'ameine.
Moy-même à ce combat j'ay voulu t'appeller,

A tout autre qu'à toi je craignois d'en parler.
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis tu le sçais conserver ;
Montre-toy digne enfin d'une si belle proie.

ETEOCLE.

J'accepte ton dessein et l'accepte avec joie.
Creon sçait là-dessus quel estoit mon desir.
J'eusse accepté le Trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du Diadème,
Et te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein,
Et commencez par moy vôtre horrible dessein !
Ne considerez point que je suis vôtre Mere,
Considérez en moy celle de vôtre Frere.
Si de vôtre ennemy vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc.
Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque vôtre ennemi reçût de moy la vie ;
Cet ennemi sans moy ne verroit pas le jour.
S'il meurt ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune :
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une ;
Et sans estre ni doux ni cruel à demi,
Il faut me perdre ou bien sauver vôtre ennemi.
Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
Barbares, rougissez de commettre un tel crime ;
Ou, si le crime enfin vous plaît tant à chacun,
Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi-bien ce n'est point que l'amour vous retienne,

Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne.
Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
Si je vous empêchois un moment de regner!
Polinice, est-ce ainsi que l'on traite une Mere?

POLINICE.

J'épargne mon país.

JOCASTE.

Et vous tuez un Frere.

POLINICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort aujourd'huy,
Vous rendra plus coupable et plus méchant que luy.

POLINICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de cour en cour j'aïlle chercher un Maître?
Qu'errant et vagabond je quitte mes Estats,
Pour observer des Lois qu'il ne respecte pas?
De ses propres forfaits seray-je la Victime?
Le Diadème est-il le partage du crime?
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé?
Et cependant il regne et je suis exilé.

JOCASTE.

Mais si le Roy d'Argos vous cede une Couronne '...

POLINICE

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne?
En m'alliant chez luy n'auray-je rien porté?
Et tiendray-je mon rang de sa seule bonté?

D'un Trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
Et d'un Prince étranger que je brigue la place ?
Non non, sans m'abaisser à luy faire la cour,
Je veux devoir le Sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon Fils, d'un Beau-pere ou d'un Pere,
La main de tous les deux vous sera toujourns chere.

POLINICE.

Non non, la difference est trop grande pour moy,
L'un me feroit esclave, et l'autre me fait Roy.
Quoy ! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme ?
D'un éclat si honteux je rougirois dans l'ame.
Le Trône sans l'amour me seroit donc fermé ?
Je ne regnerois pas si l'on ne m'eust aimé ?
Je veux m'ouvrir le Trône ou jamais n'y paraistre,
Et quand j'y monteray j'y veux monter en Maistre,
Que le Peuple à moy seul soit forcé d'obeïr,
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
Enfin de ma grandeur je veux estre l'arbitre,
N'estre point Roy, Madame, ou l'estre à juste titre ;
Que le Sang me couronne, ou s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeller que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de vostre grand courage,
Que vostre bras tout seul fasse vostre partage,
Et, dédaignant les pas des autres Souverains,
Soyez, mon Fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même,
Qu'un superbe laurier soit vostre Diadème ;
Regnez et triomphez, et joignez à la fois

La gloire des Heros à la pourpre des Rois.
Quoi! vostre ambition seroit-elle bornée
A regner tour à tour l'espace d'une année?
Cherchez à ce grand cœur que rien ne peut domter,
Quelque Trône où vous seul ayez droit de monter :
Mille sceptres nouveaux s'offrent à vostre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyons trempée.
Vos triomphes pour moy n'auront rien que de doux
Et vostre Frere même ira vaincre avec vous.

POLINICE.

Vous voulez que mon cœur flatté de ces chimeres,
Laisse un usurpateur au Trône de mes Peres?

JOCASTE.

Si vous luy souhaitez en effet tant de mal,
Elevez-le vous-même à ce Trône fatal.
Ce Trône fut toujours un dangereux abisme :
La foudre l'environne aussi-bien que le crime.
Vostre Pere et les Rois qui vous ont devancez,
Si tost qu'ils y montoient s'en sont vû renversez.

POLINICE.

Quand je devrois au Ciel rencontrer le tonnerre¹,
J'y monteroïs plutôt que de ramper à terre.
Mon cœur jaloux du sort de ces grands malheureux,
Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux.

ETEOCLE.

Je sçauray t'épargner une chute si vaine.

POLINICE.

Ah! ta chûte, croy-moy, precedera la mienne.

JOCASTE.

Mon Fils, son regne plaît.

POLINICE.

Mais il m'est odieux.

JOCASTE.

Il a pour luy le Peuple.

POLINICE.

Et j'ay pour moy les Dieux.

ETEOCLE.

Les Dieux de ce haut rang te vouloient interdire,
Puis qu'ils m'ont élevé le premier à l'Empire.
Ils ne sçavoient que trop lors qu'ils firent ce choix,
Qu'on veut regner toûjours quand on regne une fois.
Jamais dessus le Trône on ne vit plus d'un Maistre,
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse estre,
L'un des deux tost ou tard se verroit renversé,
Et d'un autre soy-mesme on y seroit pressé.
Jugez donc, par l'horreur que ce méchant me donne,
Si je puis avec luy partager la Couronne.

POLINICE.

Et moy je ne veux plus tant tu m'es odieux,
Partager avec toy la lumière des Cieux.

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie.
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sçauroient vous changer,
Que tardez-vous? Allez vous perdre et me vanger.

Surpassez s'il se peut les crimes de vos Peres,
Montrez en vous tuant comme vous estes Freres.
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour,
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse,
Je n'ay plus pour mon sang ny pitié ny tendresse,
Vostre exemple m'apprend à ne le plus cherir,
Et moy je vais, Cruels, vous apprendre à mourir.

ANTIGONE.

Madame... ô Ciel! que vois-je? Hélas! rien ne les touche!

HEMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE.

Princes...

ETEOCLE.

Pour ce combat choisissons quelque lieu.

POLINICE.

Courons. Adieu, ma Sœur.

ETEOCLE.

Adieu, Princesse, Adieu.

ANTIGONE.

Mes Freres, arrester, Gardes, qu'on les retienne,
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.
C'est leur estre cruels que de les respecter.

HEMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrester.

ANTIGONE.

Ah ! genereux Hemon, c'est vous seul que j'implore
Si la vertu vous plaist, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrester leurs parricides mains,
Hélas ! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE¹.

ANTIGONE, *seule*.

A quoy te resous-tu Princesse infortunée?

Ta mere vient de mourir dans tes bras :

Ne sçaurois-tu suivre ses pas,

Et finir en mourant ta triste destinée?

A de nouveaux mal-heurs te veux-tu reserver?

Tes Freres sont aux mains, rien ne les peut sauver

De leurs cruelles armes.

Leur exemple t'anime à te percer le flanc,

Et toi seule verses des larmes :

Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes mal-heurs l'extremité mortelle?

Où ma douleur doit-elle recourir?

Dois-je vivre? dois-je mourir?

Un Amant me retient, une Mere m'appelle ;

Dans la nuit du tombeau je la voi qui m'attend.

Ce que veut la raison, l'amour me le défend,

Et m'en oste l'envie.

Que je vois de sujets d'abandonner le jour!

Mais, hélas! qu'on tient à la vie

Quand on tient si fort à l'amour.

Ouy tu retiens, Amour, mon ame fugitive,

Je reconnois la voix de mon Vainqueur.

L'esperance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.
Tu dis que mon Amant me suivroit au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau,
 Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, voi le pouvoir que l'amour a sur moy,
 Je ne vivrois pas pour moy-mesme,
 Et je veux bien vivre pour toy.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidelle...
Mais voicy du combat la funeste nouvelle.

SCENE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien, ma chere Olympe, as-tu vû ce forfait ?

OLYMPE.

J'y suis couruë en vain c'en estoit déjà fait.
Du haut de nos remparts j'ay veu descendre en larmes
Le peuple qui couroit et qui crioit aux armes,
Et, pour vous dire enfin d'où venoit sa terreur,
Le Roy n'est plus, Madame, et son Frere est vainqueur¹.
On parle aussi d'Hémon ; l'on dit que son courage
S'est efforcé long-temps de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont esté superflus.
C'est ce que j'ay compris de mille bruits confus.

ANTIGONE.

Ah ! je n'en doute pas, Hémon est magnanime,
Son grand cœur eut toûjours trop d'horreur pour le crime :

Je l'avois conjuré d'empescher ce forfait,
Et s'il l'avoit pû faire, Olympe, il l'auroit fait,
Mais hélas ! leur fureur ne pouvoit se contraindre,
Dans des ruisseaux de sang elle vouloit s'éteindre.
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits,
La mort seule entre vous pouvoit mettre la Paix.
Le Trône pour vous deux avoit trop peu de place ;
Il falloit entre vous mettre un plus grand espace,
Et que le Ciel vous mist, pour finir vos discords,
L'un parmy les vivans, l'autre parmy les morts,
Infortunez tous deux, dignes qu'on vous déplore !
Moins mal-heureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque, de tous les maux qui sont tombez sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous'.

OLYMPE.

Mais pour vous ce mal-heur est un moindre supplice
Que si la mort vous eust enlevé Polinice.
Ce Prince estoit l'objet qui faisoit tous vos soins.
Les interests du Roy vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vray, je l'aimois d'une amitié sincere,
Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois son Frere,
Et ce qui luy donnoit tant de part dans mes vœux,
Il estoit vertueux, Olympe, et mal-heureux.
Mais hélas ! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime.
Son Frere plus que luy commence à me toucher :
Devenant mal-heureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste, et j'en connois la cause.
Au couroux du Vainqueur la mort du Roy l'expose.
C'est de tous nos mal-heurs l'auteur pernicieux.

SCENE III.

ANTIGONE, CREON, ATTALE, OLYMPE.

CREON.

Madame, qu'ay-je appris en entrant dans ces lieux?
Est-il vray que la Reine...

ANTIGONE.

Ouy, Créon, elle est morte.

CREON.

O Dieux! puis-je sçavoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunez ont éteint leur flambeau?

OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau,
Et s'estant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

ANTIGONE.

Elle a sceu prévenir la perte de son Fils.

CREON.

Ah! Madame, il est vray que les Dieux ennemis...

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du Roy mon Frere,
Et n'en accusez point la celeste colere.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit,
Il a crû vos conseils, sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les Rois sont les Victimes,
Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes.
De la cheute des Rois vous estes les Auteurs,
Mais les Rois en tombant entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon, sa disgrace mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle :
Le Ciel en le perdant s'en est vengé sur vous,
Et vous avez peut-estre à pleurer comme nous.

CREON.

Madame, je l'avouë, et les destins contraires
Me font pleurer deux Fils, si vous pleurez deux Freres.

ANTIGONE.

Mes Freres et vos Fils ! Dieux ! que veut ce discours ?
Quelqu'autre qu'Étéocle a-t-il fini ses jours ?

CREON

Mais ne sçavez-vous pas cette sanglante histoire ?

ANTIGONE.

J'ai sçû que Polinice a gagné la Victoire,
Et qu'Hémon a voulu les separer en vain.

CREON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vostres ;
Mais hélas ! apprenez les unes et les autres.

ANTIGONE.

Rigoureuse Fortune, acheve ton couroux !
Ah ! sans doute voicy le dernier de tes coups.

CREON.

Vous avez vû, Madame, avec quelle furie,
Les deux Princes sortoient pour s'arracher la vie,
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accorderent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur Frere
Faisoit ce que jamais le sang n'avoit sçeu faire.
Par l'excez de leur haine ils sembloient reünis,
Et prests à s'égorger ils paroissoient amis.
Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille,
Un lieu prés des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que reprenant leur premiere fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur,
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Et la seule fureur precipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au devant du trépas.
Mon Fils qui de douleur en soûpiroit dans l'ame,
Et qui se souvenoit de vos ordres, Madame,
Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous
Leurs ordres absolus qui nous arrestoient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et pour les separer s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrester le cours,
Et ces deux Furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant et ne perd point courage ;
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du Roy le fer trop rigoureux,

Soit qu'il cherchast son Frere, ou ce Fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prest à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie ?

CREON.

J'y cours, je le relève et le prens dans mes bras,
Et, me reconnoissant : *Je meurs*, dit-il tout bas,
Trop heureux d'expirer pour ma belle Princesse.
En vain à mon secours vostre amitié s'empresse,
C'est à ces furieux que vous devez courir,
Separez-les, mon Pere, et me laissez mourir.
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle ;
Seulement Polinice en paroist affligé.
Attens Hémon, dit-il, *tu vas estre vangé.*
En effet sa douleur renouvelle sa rage,
Et bien-tost le combat tourne à son avantage.
Le Roy frappé d'un coup qui luy perce le flanc,
Luy cede la victoire et tombe dans son sang.
Les deux Camps aussi-tost s'abandonnent en proie,
Le nostre à la douleur et les Grecs à la joye
Et le Peuple allarmé du trépas de son Roy,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroy.
Polinice tout fier du succez de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime.
Dans le sang de son Frere il semble se baigner.
Et tu meurs, luy dit-il, *et moy je vais regner.*
Regarde dans mes mains l'Empire et la Victoire,
Va rougir aux Enfers de l'excès de ma gloire,
Et pour mourir encore avec plus de regret,
Traistre songe en mourant que tu meurs mon Sujet.
En achevant ces mots d'une démarche fiere,

Il s'approche du Roy couché sur la poussiere,
Et pour le desarmer il avance le bras.
Le Roy qui semble mort observe tous ses pas.
Il le voit, il l'attend, et son ame irritée,
Pour quelque grand dessein semble s'estre arrestée.
L'ardeur de se vanger flate encor ses desirs,
Et retarde le cours de ses derniers souûpirs.
Prest à rendre la vie il en cache le reste,
Et sa mort au Vainqueur est un piege funeste.
Et dans l'instant fatal que ce Frere inhumain
Luy veut oster le fer qu'il tenoit à la main,
Il luy perce le cœur, et son ame ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie.
Polinice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son ame en couroux s'enfuit dans les Enfers.
Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colere,
Et l'on diroit qu'encore il menace son Frere.
Son visage où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

ANTIGONE.

Fatale ambition ! aveuglement funeste !
D'un Oracle cruel suite trop manifeste !
De tout le sang Royal il ne reste que nous,
Et plût aux Dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
Et que mon desespoir prévenant leur colere,
Eût suivi de plus près le trépas de ma mere !

CREON.

Il est vray que des Dieux le couroux embrazé
Pour nous faire perir semble s'estre épuisé.
Car enfin sa rigueur, vous le voyez, Madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige vostre ame.
En m'arrachant mes Fils...

ANTIGONE.

Ah! vous regnez, Créon,
Et le Trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moy de grace un peu de solitude,
Et ne contraignez point ma triste inquietude.
Aussi-bien mes chagrins passeroient jusqu'à vous.
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le Trône vous attend, le Peuple vous appelle.
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu, nous ne faisons tous deux que nous gêner.
Je veux pleurer, Créon, et vous voulez regner.

CREON, *arrestant Antigone.*

Ah! Madame, regnez et montez sur le Trône.
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez.
La Couronne est à vous.

CREON.

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE.

Je la refuserois de la main des Dieux même,
Et vous osez, Créon, m'offrir le Diadème?

CREON.

Je sçay que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cede à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connois indigne.
Mais si l'on peut pretendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut meriter,
Que faut-il faire enfin, Madame?

ANTIGONE.

M'imiter.

CREON.

Que ne ferois-je point pour une telle grace !
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse.
Je suis prest...

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

CREON, *la suivant.*

J'attens vos loix icy.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.

SCENE IV.

CREON, ATTALE.

ATTALE.

Son couroux seroit-il adoucy ?
Croyez-vous la fléchir ?

CREON.

Ouy ouy, mon cher Attale.

Il n'est point de fortune à mon bon-heur égale,
Et tu vas voir en moy dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au Trône et l'amant couronné.
Je demandois au Ciel la Princesse et le Trône :
Il me donne le Sceptre et m'accorde Antigone.

Pour couronner ma teste et ma flame en ce jour,
Il arme en ma faveur et la haine et l'amour,
Il allume pour moy deux passions contraires :
Il attendrit la Sœur, il endurecit les Freres ;
Il aigrit leur couroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur.

ATTALE.

Il est vray, vous avez toute chose prospere,
Et vous seriez heureux si vous n'estiez point Pere.
L'ambition, l'amour n'ont rien à desirer,
Mais, Seigneur, la nature a beaucoup à pleurer.
En perdant vos deux Fils...

CREON.

Ouy, leur perte m'afflige,
Je sçay ce que de moy le rang de Pere exige.
Je l'estois. Mais sur tout, j'estois né pour regner,
Et je pers beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de Pere, Attale est un titre vulgaire :
C'est un don que le Ciel ne nous refuse guere.
Un bon-heur si commun n'a pour moy rien de doux :
Ce n'est pas un bon-heur s'il ne fait des jaloux.
Mais le Trône est un bien dont le Ciel est avare.
Du reste des mortels ce haut rang nous separe,
Bien peu sont honorez d'un don si precieux,
La Terre a moins de Rois que le Ciel n'a de Dieux.
D'ailleurs tu sçais qu'Hémon adoroit la Princesse,
Et qu'elle eut pour ce Prince une extrême tendresse.
S'il vivoit, son amour au mien seroit fatal.
En me privant d'un Fils le Ciel m'oste un Rival.
Ne me parle donc plus que de sujets de joye,
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proye,

Et sans me rappeler des ombres des Enfers,
Dy-moi ce que je gagne, et non ce que je perds.
Parle-moy de regner, parle-moy d'Antigone ;
J'auray bien-tost son cœur, et j'ay déjà le Trône ;
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moy,
J'estois Pere et Sujet, je suis Amant et Roy.
La Princesse et le Trône ont pour moy tant de charmes,
Que... Mais Olympe vient...

ATTALE.

Dieux ! elle est toute en larmes.

SCENE V.

CREON, OLYMPE, ATTALE.

OLYMPE.

Qu'attendez-vous, Seigneur ? la Princesse n'est plus.

CREON.

Elle n'est plus, Olympe ?

OLYMPE.

Ah ! regrets superflus !

Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine,
Et du même poignard dont est morte la Reine,
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fiere Princesse a percé son beau sein.
Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée,
Et dans son sang, hélas ! elle est soudain tombée.
Jugez à cet objet ce que j'ay dû sentir.

Mais, sa belle ame enfin toute preste à sortir,
Cher Hémon, c'est à toy que je me sacrifie,
Dit-elle, et ce moment a terminé sa vie.
J'ay senti son beau corps tout froid entre mes bras,
Et j'ay cru que mon ame alloit suivre ses pas.
Heureuse mille fois si ma douleur mortelle,
Dans la nuit du tombeau, m'eût plongée avec elle!

Elle s'en va.

SCENE DERNIERE.

CREON, ATTALE.

CREON.

Ainsi donc vous fuyez un Amant odieux,
Et vous-même cruelle, éteignez vos beaux yeux.
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore,
Et pour ne me point voir vous les fermez encore.
Quoiqu'Hémon vous fût cher, vous courez au trépas
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
Mais dussiez-vous encor m'estre aussi rigoureuse,
Ma presence aux Enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre vostre couroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de vostre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter,
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc...

ATTALE, *et des Gardes.*

Ah! Seigneur, quelle cruelle envie...

CREON.

Ah ! c'est m'assassiner que me sauver la vie.
Amour, rage, transports, venez à mon secours,
Venez et terminez mes detestables jours.
De ces cruels amis trompez tous les obstacles.
Toy justifie, ô Ciel, la foy de tes Oracles !
Je suis le dernier sang du mal-heureux Lajus...
Perdez-moy, Dieux cruels, ou vous serez déçûs !
Reprenez, reprenez cet Empire funeste.
Vous m'ostez Antigone, ostez-moy tout le reste.
Le Trône et vos presens excitent mon couroux.
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes.
Ajoûtez mon supplice à tant d'autres Victimes.
Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
Me font déjà sentir tous les maux que j'ay faits.
Polinice, Eteocle, Jocaste, Antigone,
Mes Fils, que j'ay perdus pour m'élever au Trône,
Tant d'autres mal-heureux dont j'ay causé les maux,
Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrestez, mon trépas va vanger vostre perte,
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte,
Je ressens à la fois mille tourmens divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux Enfers.

Il tombe entre les mains des Gardes.

FIN.

ALEXANDRE
LE GRAND.

TRAGÉDIE.

PREFACE¹.

IL n'y a guere de Tragedie, où l'Histoire soit plus fidellement suivie que dans celle-cy. Le sujet en est tiré de plusieurs Auteurs, mais surtout du huitième livre de Quinte-Curse. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lors qu'il entra dans les Indes, les Ambassades qu'il envoya aux Rois de ce païs-là, les differentes receptions qu'ils firent à ses envoyez, l'alliance que Taxile fit avec luy, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on luy presentoit, l'inimitié qui étoit entre Porus et Taxile, et enfin la Victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse genereuse que ce brave Indien fit au Vainqueur qui luy demandoit comment il vouloit qu'on le traitast, et la generosité avec laquelle Alexandre luy rendit tous ses Etats et en ajoûta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce Prince ait faites en sa vie, et le danger que Porus luy fit courir dans la bataille luy parut le plus grand où il se fust jamais trouvé. Il le confessa luy-même en disant qu'il avoit trouvé enfin un peril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O Athéniens, combien de travaux j'endure pour me faire louer de vous ! » J'ay taché de représenter en Porus un Ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractere a plû extrêmement sur nôtre Theatre ; jusques-là que des Per-

sonnes m'ont reproché que je faisois ce Prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces Personnes ne considerent pas que dans la bataille et dans la victoire Alexandre est en effet plus grand que Porus ; qu'il n'y a pas un vers dans la Tragedie qui ne soit à la louange d'Alexandre ; que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'Eloges de la valeur de ce Conquerant. Porus a peut-estre quelque chose qui interesse davantage, parce qu'il est dans le malheur. « Car, comme dit Seneque, nous sommes de telle nature qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sçait estre malheureux avec courage. *Ita affecti sumus ut nihil æque magnam apud nos admirationem occupet quam homo fortiter miser.* »

Les amours d'Alexandre et de Cleofile ne sont pas de mon invention. Justin en parle aussi bien que Quinte-Curse. Ces deux Historiens rapportent qu'une Reine dans les Indes, nommée Cleofile, se rendit à ce Prince avec la Ville où il la tenoit assiegée, et qu'il la rétablit dans son Royaume en consideration de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appella Alexandre. Voicy les paroles de Justin : *Regna Cleofidis Reginæ petit: Quæ, cum se dedisset ei', Regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat, Filiumque ab eo genitum Alexandrum nominavit, qui postea Regnum Indorum potitus est.*

ACTEURS.

ALEXANDRE.

PORUS, {
TAXILE, { Rois dans les Indes.

AXIANE, Reine d'une autre partie des Indes¹.

CLEOFILÉ, Sœur de Taxile².

EPHESTION.

SUITE D'ALEXANDRE.

La Scène est sur le bord de l'Hydaspe, dans le Camp de Taxile.

ALEXANDRE

LE GRAND.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TAXILE, CLEOFILÉ.

CLEOFILÉ.

QUOY ! vous allez combattre un Roy dont la puissance
Semble forcer le Ciel à prendre sa défense ;
Sous qui toute l'Asie a veu tomber ses Rois,
Et qui tient la Fortune attachée à ses Lois ?
Mon Frere, ouvrez les yeux pour connoître Alexandre,
Voyez de toutes parts les Trônes mis en cendre,
Les Peuples asservis, et les Rois enchaînez,
Et prevenez les maux qui les ont entraînez.

TAXILE.

Voulez-vous que frappé d'une crainte si basse,
Je presente la teste au joug qui nous menasse,
Et que j'entende dire aux Peuples Indiens,
Que j'ay forgé moy-même et leurs fers et les miens ?
Quitteray-je Porus ? trahiray-je ces Princes,
Que rassemble le soin d'affranchir nos Provinces,

Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
Sçauront également vivre ou mourir en Rois?
En voyez-vous un seul, qui sans rien entreprendre
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et le croyant déjà Maître de l'Univers,
Aille esclave empressé luy demander des fers?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la Victoire.
Et vous voulez, ma Sœur, que Taxile aujourd'huy,
Tout prest à le combattre, implore son appuy?

CLEOFILÉ.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce Prince s'adresse,
Pour vôtre amitié seule Alexandre s'empresse ;
Quand la foudre s'allume et s'appreste à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoy suis-je le seul que son couroux ménage?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ay-je mérité seul son indigne pitié?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié?
Ah! sans doute il luy croit l'ame trop genereuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse,
Il cherche une vertu qui luy resiste moins,
Et peut-estre il me croit plus digne de ses soins.

CLEOFILÉ.

Dites, sans l'accuser de chercher un Esclave,
Que de ses Ennemis il vous croit le plus brave,
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à vostre nom n'imprime point de taches ;
Son amitié n'est point le partage des lâches ;

Quoiqu'il brusle de voir tout l'Univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses Amis.
Ah! si son amitié peut souiller vostre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire?
Vous connoissez les soins qu'il me rend tous les jours,
Il ne tenoit qu'à vous d'en arrester le cours.
Vous me voyez icy Maistresse de son ame,
Cent messages secrets m'assurent de sa flâme ;
Pour venir jusqu'à moy ses soupirs embrasez
Se font jour à travers de deux Camps opposez.
Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ay vû vous plaindre.
Vous m'avez engagée à souffrir son Amour,
Et peut-estre, mon Frere, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand Guerrier à vous rendre les armes,
Et, sans que vôtre cœur doive s'en alarmer,
Le Vainqueur de l'Euphrate a pû vous desarmer.
Mais l'Etat aujourd'huy suivra ma destinée,
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée,
Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sçay l'inquietude où ce dessein vous livre ;
Mais comme vous, ma Sœur, j'ay mon amour à suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la Paix,
Contre vostre Alexandre arment tous leurs attraits.
Reine de tous les cœurs, Elle met tout en armes,
Pour cette liberté que détruisent ses charmes,
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y sçauroit souffrir de Tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma Sœur, son illustre colere.
Il faut aller...

CLEOFILÉ.

Hé bien, perdez-vous pour luy plaire :
De ces Tyrans si chers suivez l'Arrest fatal,
Servez-les, ou plutôt servez vostre Rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne,
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;
Et, par de beaux exploits, appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'Empire de son cœur.

TAXILE.

Ah ! ma Sœur, croyez-vous que Porus...

CLEOFILÉ.

Mais vous-même,

Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime ?
Quoy ! ne voyez-vous pas avec quelle chaleur,
L'ingrate à vos yeux même étale sa valeur ?
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de luy que vole la Victoire ;
Vous formeriez sans luy d'inutiles desseins,
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans luy déjà nos murs seroient réduits en cendre,
Luy seul peut arrester les progrès d'Alexandre :
Elle se fait un Dieu de ce Prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un Amant ?

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cleofile.
Helas ! dans son erreur affermissiez Taxile.
Pourquoy luy peignez-vous cet objet odieux ?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux.
Dites-luy qu'Axiane est une beauté fiere,

Telle à tous les Mortels qu'elle est à vostre Frere ;
Flattez de quelque espoir...

CLEOFILÉ.

Esperez, j'y consens :

Mais n'esperez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoy dans les combats chercher une conquête,
Qu'à vous livrer luy-même Alexandre s'appreste ?
Ce n'est pas contre luy qu'il la faut disputer,
Porus est l'Ennemy qui pretend vous l'ôter.
Pour ne vanter que luy, l'injuste Renommée
Semble oublier les noms du reste de l'Armée ;
Quoy qu'on fasse, luy seul en ravit tout l'éclat,
Et comme ses Sujets il vous mene au combat.
Ah ! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'estre,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un Maistre.
Vous trouverez cent Rois compagnons de vos fers,
Porus y viendra même avec tout l'Univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes ;
Il laisse à vôtre front ces marques souveraines,
Qu'un orgueilleux Rival ose icy dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera regner.
Au lieu que de Porus vous estes la Victime,
Vous serez... Mais voicy ce Rival magnanime.

TAXILE.

Ah ! ma Sœur, je me trouble, et mon cœur alarmé,
En voyant mon Rival, me dit qu'il est aimé.

CLEOFILÉ.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'Esclave de Porus, ou l'Ami d'Alexandre.

SCENE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS.

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers Ennemis,
Feront moins de progresz qu'ils ne s'étoient promis.
Nos Chefs et nos Soldats, brûlans d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance ;
Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres Guerriers
Se promettent déjà des moissons de Lauriers.
J'ay veu de rang en rang cette ardeur répanduë,
Par des cris genereux éclater à ma veuë :
Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un Camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages ?
Nostre Ennemi, Seigneur, cherche ses avantages ;
Il se sent foible encore, et, pour nous retenir
Ephestion demande à nous entretenir.
Et par de vains discours...

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre,
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre.
Peut-estre est-ce la Paix qu'il nous veut presenter.

PORUS.

La Paix ! Ah ! de sa main pourriez-vous l'accepter ?
Hé quoy ! nous l'aurons vû, par tant d'horribles Guerres
Troubler le calme heureux dont jouissoient nos Terres,
Et le fer à la main entrer dans nos Etats,
Pour attaquer des Rois qui ne l'offensoient pas ?

Nous l'aurons vû piller des Provinces entieres,
Du sang de nos Sujets faire enfler nos Rivieres,
Et quand le Ciel s'appreste à nous l'abandonner,
J'attendray qu'un Tyran daigne nous pardonner?

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le Ciel l'abandonne.
D'un soin toûjours égal sa faveur l'environne :
Un Roy qui fait trembler tant d'Estats sous ses lois
N'est pas un Ennemi que méprisent les Rois.

PORUS.

Loin de le mépriser j'admire son courage,
Je rends à sa valeur un legitime hommage.
Mais je veux à mon tour meriter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses Vertus.
Ouy, je consens qu'au Ciel on élève Alexandre ;
Mais si je puis, Seigneur, je l'en feray descendre,
Et j'iray l'attaquer jusques sur les Autels
Que luy dresse en tremblant le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces Princes,
Dont sa valeur pourtant a conquis les Provinces.
Si son cœur dans l'Asie eust montré quelque effroy,
Darius en mourant l'auroit-il veu son Roy?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avoit sçû se connaistre,
Il regneroit encore où regne un autre Maistre.
Cependant cet orgueil qui causa son trépas,
Avait un fondement que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine étoit connue,
Ce foudre étoit encore enfermé dans la nuë.
Dans un calme profond Darius endormi
Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible Ennemi.

Il le connut bien-tost, et son ame étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée ;
Il se vit terrassé d'un bras victorieux,
Et la foudre en tombant luy fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne Paix dont il veut vous surprendre ?
Demandez-le, Seigneur, à cent Peuples divers,
Que cette Paix trompeuse a jettez dans les fers.
Non, ne nous flattons point, sa douceur nous outrage.
Toujours son amitié traîne un long esclavage ;
En vain on prétendrait n'obeïr qu'à demi ;
Si l'on n'est son Esclave, on est son Ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lasche ny temeraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce Prince ambitieux,
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un Torrent qui passe et dont la violence
Sur tout ce qui l'arreste exerce sa puissance,
Qui, grossi du débris de cent Peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'Univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ?
D'un favorable accueil honorons son passage,
Et luy cedant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-luy des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur ? L'osez-vous croire ?
Conteray-je pour rien la perte de ma gloire ?
Vostre Empire, et le mien seroient trop achetez,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâcheté.

Mais croyez-vous qu'un Prince enflé de tant d'audace,
De son passage icy ne laissât point de trace ?
Combien de Rois, brisez à ce funeste écueil,
Ne regnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil ?
Nos Couronnes d'abord, devenant ses Conquestes,
Tant que nous regnerions, flotteroient sur nos testes,
Et nos Sceptres en proye à ses moindres dédain,
Dés qu'il auroit parlé tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de Province en Province,
Jamais de ses liens il ne dégage un Prince,
Et pour mieux asservir les Peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussiere il leur cherche des Rois'.
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage,
Vostre seul interest m'inspire ce langage ;
Porus n'a point de part dans tout cet entretien,
Et, quand la Gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute comme vous ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur ; mais il m'engage à sauver mon Empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un et l'autre aujourd'huy,
Prevenons Alexandre, et marchons contre luy.

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infideles guides.

PORUS.

La honte suit de prés les courages timides.

TAXILE.

Le Peuple aime les Rois qui sçavent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui sçavent regner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des ames hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des Rois, et peut-estre à des Reines.

TAXILE.

La Reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un Esclave est pour elle un objet de couroux.

TAXILE.

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'Amour vous ordonne
D'exposer avec vous son Peuple et sa Personne ?
Non non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez vostre haine, et non pas vostre amour.

PORUS.

Hé bien, je l'avoûray, que ma juste colere
Aime la Guerre autant que la Paix vous est chere,
J'avoûray que, brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée
Attend depuis long-temps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet
M'avoit déjà rendu son Ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie.
Je l'attirois icy par des vœux si puissans,

Que je portois envie au bon-heur des Persans ;
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moy-même armé pour l'arrester,
Luy refuser la Paix qu'il nous veut presenter.

TAXILE.

Ouy, sans doute, une ardeur si haute et si constante
Vous promet dans l'Histoire une place éclatante,
Et sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La Reine vient. Adieu. Vantez-luy vostre zele,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moy, je troublerois un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.

SCENE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

Quoy ! Taxile me fuit ? Quelle cause inconnuë...

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à vôtre veuë,
Et, puis qu'il n'ose plus s'exposer aux hazards,
De quel front pourroit-il soutenir vos regards ?
Mais laissons-le, Madame, et puis qu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa Sœur adorer Alexandre...
Retirons-nous d'un Camp où l'encens à la main
Le fidelle Taxile attend son Souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il?

PORUS.

Il en fait trop paraître.

Cet Esclave déjà m'ose vanter son Maistre,
Il veut que je le serve...

AXIANE.

Ah! sans vous emporter,

Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.
Ses soupirs, malgré moy, m'assurent qu'il m'adore.
Quoy qu'il en soit, souffrez que je luy parle encore,
Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS.

Hé quoy, vous en doutez? et vôtre ame s'assure
Sur la foy d'un Amant infidelle, et parjure,
Qui veut à son Tyran vous livrer aujourd'huy,
Et croit en vous donnant, vous obtenir de luy.
Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même,
Il vous peut arracher à mon amour extrême,
Mais il ne peut m'oster par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence,
Mon amitié, Seigneur, seroit sa recompense?
Vous croyez que, mon cœur s'engageant sous sa loy,
Je souscrirois au don qu'on luy feroit de moy?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime?
Ay-je fait pour ce Prince éclater tant d'estime?
Entre Taxile et vous, s'il falloit prononcer,

Seigneur, le croyez-vous, qu'on me vît balancer ?
Sçay-je pas que Taxile est une Ame incertaine,
Que l'Amour le retient quand la crainte l'entraîne ?
Sçay-je pas que sans moy sa timide valeur
Succomberoit bien-tôt aux ruses de sa Sœur ?
Vous sçavez qu'Alexandre en fit sa prisonniere,
Et qu'enfin cette Sœur retourna vers son Frere,
Mais je connus bien-tost qu'elle avoit entrepris
De l'arrester au piege où son cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle ?
Que n'abandonnez-vous cette Sœur criminelle ?
Pourquoy par tant de soins voulez-vous épargner
Un Prince...

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verray-je, accablé du soin de nos Provinces,
Attaquer seul un Roy vainqueur de tant de Princes ?
Je vous veux dans Taxile offrir un Défenseur
Qui combatte Alexandre en dépit de sa Sœur.
Que n'avez-vous pour moy cette ardeur empressée ?
Mais d'un soin si commun vostre Ame est peu blessée ;
Pourvû que ce grand cœur perisse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche foiblement.
Vous me voulez livrer sans secours, sans azile,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui, me traittant bientôt en superbe Vainqueur,
Pour prix de vostre mort demandera mon cœur.
Hé bien, Seigneur, allez. Contentez vostre envie,
Combattez, oubliez le soin de vostre vie.
Oubliez que le Ciel favorable à vos vœux
Vous préparoit peut-être un sort assez heureux.
Peut-estre qu'à son tour Axiane charmée,

Alloit... Mais non, Seigneur, courez vers vostre Armée.
Un si long entretien vous seroit ennuyeux,
Et c'est vous retenir trop long-temps en ces lieux.

PORUS.

Ah! Madame, arrêtez et connoissez ma flâme,
Ordonnez de mes jours, disposez de mon ame,
La Gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas,
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
Je ne vous diray point que pour vaincre Alexandre
Vos Soldats et les miens alloient tout entreprendre ;
Que c'étoit pour Porus un bon-heur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son Rival.
Je ne vous dis plus rien. Parlez en Souveraine :
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire, et sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien ; ce cœur qui veut bien m'obeïr,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
Non, je ne prétens pas, jalouse de sa gloire,
Arrêter un Heros qui court à la Victoire.
Contre un fier Ennemi précipitez vos pas,
Mais de vos Alliez ne vous separez pas.
Ménagez-les, Seigneur, et d'une ame tranquile
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile ;
Montrez en sa faveur des sentimens plus doux,
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien, Madame, allez, j'y consens avec joye ;
Voyons Ephestion, puis qu'il faut qu'on le voye.
Mais sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attens Ephestion, et le combat après.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOFILÉ, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

OUY, tandis que vos Rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au Conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrettes raisons qui m'amènent icy.
Fidelle confident du beau feu de mon Maistre,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître,
Et que pour ce Heros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos Rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espere?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un Frere?
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la Terre?
Faut-il donner la Paix? faut-il faire la Guerre?
Prononcez. Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous meriter, ou pour vous conquerir.

CLEOFILÉ.

Puis-je croire qu'un Prince, au comble de la gloire,
De mes foibles attraits garde encor la memoire?
Que traînant après lui la Victoire et l'effroy

Il se puisse abaisser à soupirer pour moy ?
Des Captifs comme luy brisent bien-tôt leur chaîne ;
A de plus hauts desseins la Gloire les entraîne,
Et l'Amour dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
Sous le faix des Lauriers est bien-tôt accablé.
Tandis que ce Heros me tint sa Prisonniere,
J'ay pû toucher son cœur d'une atteinte legere ;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre à son tour brisa bien-tost les siens.

EPHESTION.

Ah ! si vous l'aviez vû brûlant d'impatience,
Conter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sçauriez que l'Amour précipitant ses pas,
Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vû, vainqueur de tant de Princes
D'un cours impetueux traverser vos Provinces.
Et briser en passant sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empeschoit de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos Drapeaux et les nôtres,
De ses retranchemens il découvre les vostres ;
Mais après tant d'exploits, ce timide Vainqueur,
Craint qu'il ne soit encor bien loin de vostre cœur.
Que luy sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous luy fermiez l'entrée ?
Si pour ne point répondre à de sinceres vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ?
Si vôtre esprit armé de mille défiances...

CLEOFILÉ.

Hélas ! de tels soupçons sont de foibles défenses,
Et nos cœurs se formant mille soins superflus,
Doutent toûjours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Ouy, puis que ce Heros veut que j'ouvre mon ame,

J'écoute avec plaisir le recit de sa flâme.
Je craignois que le temps n'en eût borné le cours ;
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus. Quand son bras força nôtre Frontiere
Et dans les murs d'Omphis¹ m'arresta Prisonniere,
Mon cœur qui le voyait Maistre de l'Univers,
Se consolait déjà de languir dans ses fers ;
Et loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avouë, une douce habitude,
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignoit de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joye.
Mais tout couvert de sang, veut-il que je le voye ?
Est-ce comme Ennemy qu'il se vient presenter,
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter ?

EPHESTION.

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend aujourd'huy la terreur de ses armes
Il presente la Paix à des Rois aveuglez
Et retire la main qui les eût accablez.
Il craint que la Victoire à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage,
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage,
Et disposez des Rois qu'épargne son couroux
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLEOFILÉ.

N'en doutez point, Seigneur, mon ame inquiétée,
D'une crainte si juste est sans cesse agitée ?
Je tremble pour mon Frere, et crains que son trépas

D'un Ennemy si cher n'ensanglante le bras,
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflame,
Axiane et Porus tyrannisent son ame.
Les charmes d'une Reine, et l'exemple d'un Roy,
Dés que je veux parler, s'élèvent contre moy.
Que n'ay-je point à craindre en ce desordre extrême!
Je crains pour luy, je crains pour Alexandre même.
Je sçay qu'en l'attaquant, cent Rois se sont perdus ;
Je sçay tous ses exploits, mais je connois Porus.
Nos peuples qu'on a vû triomphans à sa suite,
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargez,
Vaincront à son exemple, ou periront vangez.
Et je crains...

EPHESTION.

Ah! quittez une crainte si vaine ;
Laissez courir Porus où son mal-heur l'entraîne ;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses Etats,
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voicy.

CLEOFILE.

Seigneur, achevez vôtre ouvrage.
Par vos sages conseils dissipez cet orage,
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCENE II¹.

PORUS, TAXILE, EPHESTION.

EPHESTION.

Avant que le Combat qui menasse vos têtes,
Mette tous vos Estats au rang de nos Conquêtes,

Alexandre veut bien differer ses Exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos Peuples prévenus de l'espoir qui vous flate,
Prétendoient arrêter le Vainqueur de l'Euphrate ;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'Escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos Etendards.
Vous les verriez planter jusques sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos Campagnes jonchées,
Si ce Heros, couvert de tant d'autres Lauriers,
N'eut luy-même arrêté l'ardeur de nos Guerriers.
Il ne vient point icy, souillé du sang des Princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos Provinces ;
Et cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des Rois élever sa Grandeur.
Mais vous mêmes trompez d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la Victoire ;
Et lors que son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne differez point tant à luy rendre l'hommage,
Que vos cœurs, malgré vous rendent à son courage,
Et recevant l'appuy que vous offre son bras,
D'un si grand Défenseur honorez vos Estats.
Voila ce qu'un grand Roy veut bien vous faire entendre.
Prest à quitter le fer, et prest à le reprendre.
Vous sçavez son dessein... Choisissez aujourd'huy,
Si vous voulez tout perdre, ou tenir tout de luy.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous fasse méconnoître une vertu si rare,
Et que dans leur orgueil nos Peuples affermis
Pretendent malgré vous estre vos Ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples,
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs Temples ;

Des Heros qui chez vous passaient pour des mortels,
En venant parmi nous, ont trouvé des Autels.
Mais en vain l'on prétend chez des Peuples si braves,
Au lieu d'Adorateurs, se faire des Esclaves :
Croyez-moy, quelque éclat qui les puisse toucher,
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres Estats, devenus vos conquêtes,
De leurs Rois sous le joug ont vu ployer les testes.
Après tous ces Estats qu'Alexandre a soûmis,
N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des Amis?
Tout ce Peuple captif, qui tremble au nom d'un Maistre,
Soûtient mal un pouvoir qui ne fait que de naistre.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts.
Vostre Empire n'est plein que d'Ennemis couverts.
Ils pleurent en secret leurs Rois sans diadêmes.
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;
Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinez
Vont sortir de la chaîne, où vous nous destinez.
Essayez, en prenant nostre amitié pour gage,
Ce que peut une Foy qu'aucun serment n'engage ;
Laissez un Peuple au moins qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre,
Et je l'attens déjà, comme un Roy doit attendre
Un Heros dont la Gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes Estats.

PORUS.

Je croyois, quand l'Hydaspe assemblant ses Provinces
Au secours de ses bords fit voler tous ses Princes,
Qu'il n'avoit avec moy, dans des desseins si grands,
Engagé que des Rois ennemis des Tyrans ;
Mais puis qu'un Roy flatant la main qui nous menace,
Parmi ses Alliez brigue une indigne place,

C'est à moy de répondre aux vœux de mon Païs,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.
Que vient chercher icy le Roy qui vous envoie?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroye?
De quel front ose-t-il prendre sous son appuy
Des Peuples qui n'ont point d'autre Ennemy que luy?
Avant que sa fureur ravageast tout le Monde,
L'Inde se reposoit dans une Paix profonde ;
Et si quelques voisins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoy nous attaquer? Par quelle barbarie
A-t-on de vostre Maistre excité la furie?
Vit-on jamais chez luy nos Peuples en couroux
Desoler un Païs inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'Estats, de deserts, de rivières,
Soient entre nous et luy d'impuissantes barrières?
Et ne sçauroit-on vivre au bout de l'Univers,
Sans connoistre son nom, et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embraze tout, si-tost qu'elle commence à luire,
Qui n'a que son orgueil pour regle et pour raison,
Qui veut que l'Univers ne soit qu'une Prison,
Et que Maistre absolu de tous tant que nous sommes,
Ses Esclaves en nombre égalent tous les hommes.
Plus d'Estats, plus de Rois. Ses sacrileges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Dans son avide orgueil je sçay qu'il nous devore ;
De tant de Souverains nous seuls regnons encore.
Mais que dis-je, nous seuls? Il ne reste que moy,
Où l'on découvre encor les vestiges d'un Roy ;
Mais c'est pour mon courage une illustre matière.
Je voy d'un œil content trembler la Terre entière,
Afin que par moy seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus,

Et qu'on dise par tout, dans une paix profonde,
Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde,
Mais un Roy l'attendoit au bout de l'Univers,
Par qui le Monde entier a veu briser ses fers.

EPHESTION.

Vostre projet du moins nous marque un grand courage.
Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage.
Si le Monde panchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que luy.
Je ne vous retiens point. Marchez contre mon Maistre ;
Je voudrois seulement qu'on vous l'eût fait connaistre,
Et que la Renommée eût voulu, par pitié,
De ses Exploits au moins vous conter la moitié.
Vous verriez...

PORUS.

Que verrois-je ? et que pourrois-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ?
Seroit-ce sans efforts les Persans subjuguez, .
Et vos bras tant de fois de meurtres fatiguez ?
Quelle gloire, en effet d'accabler la foiblesse
D'un Roy déjà vaincu par sa propre molesse,
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissoit sous l'or dont il estoit armé,
Et qui tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres éblouis de ses moindres exploits
Sont venus à genoux luy demander des loix,
Et leur crainte écoutant je ne sçay quels Oracles
Ils n'ont pas crû qu'un Dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des Conquerans,
Nous sçavons que les Dieux ne sont pas des Tyrans ;
Et, de quelque façon qu'un Esclave le nomme,
Le Fils de Jupiter passe icy pour un homme.

Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin,
Il nous trouve par tout les armes à la main.
Il voit à chaque pas arrester ses conquestes ;
Un seul Rocher icy luy coûte plus de testes,
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'Empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces Infames,
L'or qui naist sous nos pas, ne corrompt point nos ames.
La Gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à luy disputer.
C'est elle...

EPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses Estats,
Au trône de Cyrus luy fit porter ses pas,
Et, du plus ferme Empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquerir, et donner les Couronnes ;
Et puisque vostre orgueil ose luy disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait presenter,
Vos yeux dés aujourd'huy témoins de sa Victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la Gloire.
Bien-tost le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc, je l'attens, ou je le vais chercher.

SCENE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Quoy vous voulez au gré de vostre impatience...

PORUS.

Non, je ne prétens point troubler vostre alliance.
Ephestion aigri seulement contre moy,
De vos soumissions rendra conte à son Roy.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées
Attendent le combat sous mes drapeaux rangées.
De son trône et du mien je soutiendray l'éclat,
Et vous serez, Seigneur, le juge du combat,
A moins que vostre cœur, animé d'un beau zele,
De vos nouveaux Amis n'embrasse la querelle.

SCENE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, à *Taxile*.

Ah! que dit-on de vous, Seigneur? Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis,
Qu'il ne marchera point contre un Roy qu'il respecte.

TAXILE.

La foy d'un Ennemy doit estre un peu suspecte,
Madame, avec le temps ils me connoistront mieux.

AXIANE.

Dementez donc, Seigneur, ce bruit injurieux;
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence.
Allez comme Porus les forcer au silence,
Et leur faire sentir par un juste couroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemy plus funeste que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée.

Ecoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée.
Porus fait son devoir, et je feray le mien.

SCENE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche, et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un Roy qui court à la Victoire.
Il n'en faut plus douter. Et nous sommes trahis.
Il immole à sa Sœur sa gloire et son Païs ;
Et sa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant je perds un foible appuy.
Je le connoissois trop pour m'assurer sur luy.
Mes yeux sans se troubler ont vû son inconstance.
Je craignois beaucoup plus sa molle resistance.
Un Traistre en nous quittant pour complaire à sa Sœur,
Nous affoiblit bien moins qu'un lâche Défenseur.

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre ?
Vous marchez sans conter les forces d'Alexandre,
Et, courant presque seul au devant de leurs coups,
Contre tant d'Ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS.

Hé quoy ! Voudriez-vous qu'à l'exemple d'un Traistre,
Ma frayeur conspirast à vous donner un Maistre ?
Que Porus dans un camp se laissant arrester,
Refusast le combat qu'il vient de presenter ?

Non non, je n'en crois rien. Je connois mieux, Madame,
Le beau feu que la Gloire allume dans vostre ame.
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissans appas
Excitoient tous nos Rois, les traînoient aux combats,
Et de qui la fierté refusant de se rendre
Ne vouloit pour Amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de Captif que pour le meriter.
Ouy, Madame, je vais dans l'ardeur qui m'entraîne
Victorieux ou mort meriter vostre chaîne.
Et puisque mes soupirs s'expliquoient vainement
A ce cœur que la Gloire occupe seulement,
Je m'en vais par l'éclat qu'une Victoire donne
Attacher de si près la Gloire à ma Personne
Que je pourray peut-estre amener vostre cœur,
De l'amour de la Gloire à l'Amour du Vainqueur.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-estre
Des Sujets dans son camp plus braves que leur Maistre.
Je vais les exciter par un dernier effort.
Après dans vostre Camp j'attendray vostre sort.
Ne vous informez point de l'état de mon ame.
Triomphez et vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame?

Pourquoy dès ce moment ne puis-je pas sçavoir
Si mes tristes soupirs ont pû vous émouvoir?
Voulez-vous (car le sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-estre me condamne),
Voulez-vous qu'en mourant, un Prince infortuné
Ignore à quelle gloire il estoit destiné?
Parlez.

AXIANE.

Que vous diray-je?

PORUS.

Ah, divine Princesse,

Si vous sentiez pour moy quelque heureuse foiblesse,
Ce cœur qui me promet tant d'estime en ce jour
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre?
Peut-il...

AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.

La Victoire est à vous, si ce fameux Vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AXIANE, CLEOFILÉ.

AXIANE.

QUOY ! Madame, en ces lieux on me tient enfermée ?
Je ne puis au combat voir marcher mon Armée ?
Et commençant par moy sa noire trahison,
Taxile de son Camp me fait une prison ?
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisoit paraître ?
Cet humble Adorateur se déclare mon Maître ;
Et déjà son amour lassé de ma rigueur
Captive ma Personne au défaut de mon cœur ?

CLEOFILÉ.

Expliquez mieux les soins, et les justes allarmes
D'un Roy qui pour vainqueur ne connoist que vos charmes,
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à vostre sûreté.
Tandis qu'autour de nous deux puissantes Armées
D'une égale chaleur au combat animées',
De leur fureur par tout font voler les éclats,
De quel autre costé conduiriez-vous vos pas ?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempeste ?
Un plein calme en ces lieux assure vostre teste.
Tout est tranquille...

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoy ! lors que mes Sujets mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur Reine,
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foy,
Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moy,
On me parle de paix ? et le camp de Taxile
Garde dans ce desordre une assiette tranquile,
On flatte ma douleur d'un calme injurieux !
Sur des objets de joye on arreste mes yeux ?

CLEOFILÉ.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon Frere
Abandonne aux perils une teste si chere ?
Il sçait trop les hazards...

AXIANE.

Et pour m'en détourner
Ce genereux Amant me fait emprisonner ?
Et tandis que pour moy son Rival se hazarde,
Sa paisible valeur me sert icy de garde ! ?

CLEOFILÉ.

Que Porus est heureux ! Le moindre éloignement
A vostre impatience est un cruel tourment
Et si l'on vous croyait, le soin qui vous travaille
Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferois plus, Madame un mouvement si beau
Me le feroit chercher jusques dans le tombeau,
Perdre tous mes Estats, et voir d'un œil tranquile
Alexandre en payer le cœur de Cleofile.

CLEOFILÉ.

Si vous cherchez Porus, pourquoy m'abandonner ?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
Permettez que veillant au soin de vostre teste,
A cet heureux Amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame, et déjà vostre cœur
Vole vers Alexandre, et le nomme Vainqueur.
Mais sur la seule foy d'un amour qui vous flate,
Peut-estre avant le temps ce grand orgueil éclate.
Vous poussez un peu loin vos vœux précipitez,
Et vous croyez trop tost ce que vous souhaitez,
Ouy, ouy...

CLEOFILÉ.

Mon Frere vient, et nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pû se méprendre.

AXIANE.

Ah ! je n'en doute plus, et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

SCENE II.

TAXILE, AXIANE, CLEOFILÉ.

TAXILE.

Madame, si Porus avec moins de colere
Eust suivi les conseils d'une amitié sincere,
Il m'auroit en effet épargné la douleur
De vous venir moy-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoy ! Porus...

TAXILE

C'en est fait. Et sa valeur trompée

Des maux que j'ay préveus se voit enveloppée.

Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,

N'accable point encore un Rival abatu),

Ce n'est point que son bras disputant la Victoire

N'en ait aux Ennemis ensanglanté la gloire ;

Qu'Elle-même attachée à ses faits éclatans,

Entre Alexandre et luy n'ait douté quelque temps.

Mais enfin contre moy sa vaillance irritée

Avec trop de chaleur s'estoit précipitée.

J'ay vû ses bataillons rompus et renversez,

Vos soldats en desordre, et les siens dispersez,

Et luy-même à la fin entraîné dans leur fuite,

Malgré luy du Vainqueur éviter la poursuite,

Et de son vain couroux trop tard desabusé,

Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

AXIANE.

Qu'il avoit refusé ? Quoy donc ? Pour ta Patrie.

Ton indigne courage attend que l'on te prie ?

Il faut donc malgré toy te traîner aux combats,

Et te forcer toy-même à sauver tes Estats ?

L'exemple de Porus, puis qu'il faut qu'on t'y porte,

Dis-moy, n'estoit-ce pas une voix assez forte ?

Ce Heros en peril, ta Maistresse en danger,

Tout l'Estat perissant n'a pû t'encourager ?

Va, tu sers bien le Maistre à qui ta Sœur te donne.

Acheve, et fay de moy ce que sa haine ordonne,

Garde à tous les Vaincus un traitement égal,

Enchaîne ta Maistresse en livrant ton Rival.
Aussi-bien, c'en est fait. Sa disgrâce, et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce Heros magnanime.
Je l'adore, et je veux, avant la fin du jour
Declarer à la fois ma haine, et mon amour,
Luy vouer à tes yeux une amitié fidelle,
Et te jurer aux siens une haine immortelle.
Adieu, tu me connois. Aime-moy si tu veux.

TAXILE.

Ah! n'esperez de moy que de sincerés vœux,
Madame, n'attendez ny menasses ny chaînes,
Alexandre sçait mieux ce qu'on doit à des Reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un Trône que Porus devoit moins hazarder ;
Et moy-même en aveugle on me verroit combattre
La sacrilege main qui le voudroit abattre.

AXIANE.

Quoy! par l'un de vous deux mon Sceptre raffermi,
Deviendrait dans mes mains le don d'un Ennemi?
Et sur mon propre Trône on me verroit placée
Par le même Tyran qui m'en auroit chassée?

TAXILE.

Des Reines et des Rois vaincus par sa valeur,
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la Mere :
L'une le traite en Fils, l'autre le traite en Frere.

AXIANE.

Non, non, je ne sçay point vendre mon amitié,
Caresser un Tyran, et regner par pitié.
Penses-tu que j'imité une foible Persane?
Qu'à la Cour d'Alexandre on retienne Axiane?

Et qu'avec mon Vainqueur courant tout l'Univers,
J'aïlle vanter partout la douceur de ses fers?
S'ils donne les Estats, qu'il te donne les nostres,
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Regne, Porus ni moy n'en seront point jaloux.
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espere qu'Alexandre amoureux de sa gloire,
Et fasché que ton crime ait souillé sa Victoire,
S'en lavera bien-tost par ton propre trépas.
Des traîtres comme toy font souvent des ingrats,
Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
Du perfide Bessus¹ regarde le supplice.
Adieu.

SCENE III.

TAXILE, CLEOFILÉ.

CLEOFILÉ.

Cédez, mon Frere, à ce bouillant transport.
Alexandre et le temps vous rendront le plus fort.
Et cet aspre couroux, quoy qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un Empire.
Maistre de ses destins, vous l'estes de son cœur.
Mais dites-moy, vos yeux ont-ils vû le Vainqueur?
Quel traitement, mon Frere, en devons-nous attendre?
Qu'a-t-il dit?

TAXILE.

Ouy, ma Sœur, j'ai vû vostre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits,
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur plein de son nom n'osoit, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.

Mais de ce même front l'heroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connoistre Alexandre. Et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infailible présage ;
Et sa presence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux comme son bras font partout des Sujets.
Il sortoit du combat. Ebloui de sa Gloire
Je croyois dans ses yeux voir briller la Victoire.
Toutefois à ma veuë oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour éclater sa bonté.
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse.
Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la Princesse ;
Disposez ses beaux yeux à revoir un Vainqueur
Qui va mettre à ses pieds sa Victoire et son cœur.
Il marche sur mes pas. Je n'ay rien à vous dire,
Ma Sœur, de vostre sort je vous laisse l'empire,
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLEOFILÉ.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourray rien.
Tout va vous obeïr, si le Vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est luy-mesme, sans doute.

SCENE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILÉ,
EPHESTION, SUITE D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Allez, Ephestion. Que l'on cherche Porus,
Qu'on épargne sa vie, et le sang des vaincus.

SCENE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILÉ.

ALEXANDRE, à *Taxile*.

Seigneur, est-il donc vray qu'une Reine aveuglée
Vous préfère d'un Roy la valeur dereglée ?
Mais ne le craignez point. Son Empire est à vous.
D'une ingratitude à ce prix fléchissez le courroux.
Maître de deux Etats, Arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux offrir trois Diadèmes.

TAXILE.

Ah ! c'en est trop, Seigneur ! Prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir reconnoître mes soins.
Ne tardez point. Allez où l'amour vous appelle,
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLEOFILÉ.

ALEXANDRE.

Madame, à son amour je promets mon appuy.
Ne puis-je rien pour moy quand je puis tout pour luy ?
Si prodigue envers luy des fruits de la Victoire,

N'en auray-je pour moy qu'une sterile gloire ?
Les Sceptres devant vous ou rendus ou donnez,
De mes propres Lauriers mes amis couronnez,
Les biens que j'ay conquis répandus sur leurs testes,
Font voir que je soupire après d'autres Conquestes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bien-tost de vos divins appas ;
Mais dans ce mesme temps, souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en vostre ame.
Je suis venu. L'amour a combattu pour moy,
La Victoire elle-mesme a dégagé ma foy.
Tout cede autour de vous. C'est à vous de vous rendre,
Vostre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
Et luy seul pourrait-il échaper aujourd'huy
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que luy ?

CLEOFILÉ.

Non, je ne prétens pas que ce Cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible¹.
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent Peuples abbatus.
Les Indiens domptez sont vos moindres ouvrages.
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages.
Et quand vous le voudrez, vos bontez à leur tour
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes,
Me troublent bien souvent par de justes allarmes
Je crains que satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Vôtre ame ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un Heros tel que vous.
La Gloire fit toujours vos transports les plus doux.

Et peut-estre, au moment que ce grand Cœur soupire,
La Gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violens desirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
J'avoûray qu'autrefois au milieu d'une Armée
Mon cœur ne soupiroit que pour la Renommée,
Les Peuples et les Rois, devenus mes sujets,
Etoient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
Les Beautés de la Perse, à mes yeux présentées
Aussi bien que ses Rois ont paru surmontées.
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits.
Amoureux de la Gloire, et par tout invincible,
Il mettoit son bon-heur à paroistre insensible.
Mais hélas, que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets differens !
Ce grand nom de Vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite ;
Il vient avec plaisir avoüer sa défaite.
Heureux ! si vôtre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux à leur tour avoüoient leur pouvoir.
Voulez-vous donc toûjours douter de leur victoire,
Toûjours de mes exploits me reprocher la gloire ?
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris,
Ne devoient arrêter que de foibles esprits.
Par des faits tout nouveaux, je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras engagé sous vos lois,
Doit soutenir mon nom et le vostre à la fois,
J'iray rendre fameux par l'éclat de la Guerre
Des Peuples inconnus au reste de la Terre,
Et vous faire dresser des Autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux.

CLEOFILÉ.

Ouy, vous y trainerez la Victoire captive,
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'Estats, tant de Mers qui vont nous desunir,
M'effaceront bien-tost de vostre souvenir.
Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conquête du Monde,
Quand vous verrez les Rois tomber à vos genoux,
Et la Terre en tremblant se taire devant vous¹,
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune Princesse
Au fond de ses Estats vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les momens bien-heureux
Où ce grand Conquerant l'assuroit de ses feux ?

ALEXANDRE.

Hé quoy! vous croyez donc qu'à moy-même barbare,
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au Trône de l'Asie où je veux vous placer ?

CLEOFILÉ.

Seigneur, vous le sçavez, je dépens de mon Frere.

ALEXANDRE.

Ah! s'il disoit seul du bon-heur que j'espere,
Tout l'empire de l'Inde asservi sous ses loix,
Bien-tost en ma faveur iroit briguer son choix.

CLEOFILÉ.

Mon amitié pour luy n'est point interessée.
Appaisez seulement une Reine offensée,

Et ne permettez pas qu'un Rival aujourd'huy
Pour vous avoir bravé soit plus heureux que luy.

ALEXANDRE.

Porus estoit sans doute un Rival magnanime,
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vû, je l'ay joint,
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point.
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Alloit entre nous deux finir nostre querelle,
Lors qu'un gros de soldats se jettant entre nous
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

SCENE VII.

ALEXANDRE, CLEOFILÉ, EPHESTION.

ALEXANDRE,

Hé bien ! ramene-t-on ce Prince temeraire ?

EPHESTION.

On le cherche par tout. Mais quoy qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques icy sa fuite ou son trépas
Derobe ce Captif au soin de vos soldats.
Mais un reste des siens entourez dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrestant la poursuite,
A nous vendre leur mort semblent se preparer.

ALEXANDRE.

Desarmez les vaincus sans les desesperer.
Madame, allons fléchir une fiere Princesse,

Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse ;
Et puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AXIANE, *seule.*

N'ENTENDRONS-nous jamais que des cris de Victoire
Qui de mes Ennemis me reprochent la gloire ?
Et ne pourray-je au moins en de si grands mal-heurs,
M'entretenir moy seule avecque mes douleurs ?
D'un odieux Amant sans cesse poursuivie,
On prétend malgré moy m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne croy pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pû survivre ;
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre,
On te découvreroit au bruit de tes efforts,
Et s'il te faut chercher ce n'est qu'entre les morts.
Helas ! en me quittant, ton ardeur redoublée
Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée,
Lors que tes yeux aux miens découvrant ta langueur,
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur ;
Que sans t'inquiéter du succez de tes armes
Le soin de ton amour te causoit tant d'allarmes.
Et pourquoy te cachois-je avec tant de détours
Un secret si fatal au repos de tes jours ?
Combien de fois tes yeux forçant ma résistance
Mon cœur s'est-il vû prêt de rompre le silence ?
Combien de fois sensible à tes ardens desirs
M'est-il en ta presence échapé des soupirs ?

Mais je voulois encor douter de ta victoire.
J'expliquois mes soupirs en faveur de la Gloire :
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah ! pardonne, grand Roy,
Je sens bien aujourd'huy que je n'aimois que toy.
J'avoûray que la Gloire eut sur moy quelque empire,
Je te l'ay dit cent fois. Mais je devois te dire
Que toy seul en effet m'engageas sous ses loix.
J'appris à la connoître en voyant tes exploits ;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toy je l'aurois moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus,
Qui se perdent en l'air et que tu n'entens plus ?
Il est temps que mon ame au tombeau descenduë,
Te jure une amitié si long-temps attenduë ;
Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foy,
Montre qu'il n'a pû vivre un moment après toy.
Aussi-bien penses-tu que je voulusse vivre
Sous les loix d'un Vainqueur à qui ta mort nous livre ?
Je sçay qu'il se dispose à me venir parler,
Qu'en me rendant mon Sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-estre, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne ! Il me verra toujourns digne de toy
Mourir en Reine ainsi que tu mourus en Roy.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

Hé bien ! Seigneur, hé bien ! trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes ?
Ou si vous m'enviez en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis ?

ALEXANDRE.

Vôtre douleur est libre, autant que legitime.
Vous regrettez, Madame, un Prince magnanime.
Je fus son Ennemy. Mais je ne l'estois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paroistre,
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoistre.
Entre les plus grands Rois il se fit remarquer.
Je sçavois...

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer ?
Par quelle loy faut-il qu'aux deux bouts de la Terre
Vous cherchiez la Vertu pour luy faire la guerre ?
Le merite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser vôtre orgueil à le persécuter ?

ALEXANDRE.

Ouy, j'ay cherché Porus. Mais quoy qu'on puisse dire,
Je ne le cherchois pas afin de le détruire.
J'avoûray que brûlant de signaler mon bras,
Je me laissay conduire au bruit de ses Combats,
Et qu'au seul nom d'un Roy jusqu'alors invincible,
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyois par mes combats divers,
Attacher sur moy seul les yeux de l'Univers,
J'ay vû de ce Guerrier la valeur répandue
Tenir la Renommée entre nous suspendue,
Et voyant de son bras voler par tout l'effroy,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moy.
Lassé de voir des Rois vaincus sans resistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
Un Ennemy si noble a sceu m'encourager.

Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, Madame, a passé mon attente.
La victoire à me suivre autrefois si constante,
M'a presque abandonné pour suivre vos Guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers.
Et j'ose dire encor qu'en perdant la Victoire
Mon Ennemy luy-même a vû croître sa gloire,
Qu'une chute si belle élève sa vertu,
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.

AXIANE.

Helas ! il falloit bien qu'une si noble envie
Luy fit abandonner tout le soin de sa vie,
Puisque de toutes parts trahy, persecuté,
Contre tant d'Ennemis il s'est précipité.
Mais vous, s'il estoit vray que son ardeur guerriere
Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu ?
Falloit-il par la ruse attaquer sa vertu ?
Et loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre sa défaite ?
Triomphez. Mais sachez que Taxile, en son cœur
Vous dispute déjà ce beau nom de Vainqueur ;
Que le traître se flatte avec quelque justice
Que vous n'avez vaincu que par son artifice.
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette Gloire avec vous.

ALEXANDRE.

En vain vôtre douleur s'arme contre ma Gloire.
Jamais on ne m'a vû dérober la Victoire,
Et par ces lâches soins qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes Ennemis au lieu de les domter.
Quoique par tout ce semble accablé sous le nombre,

Je n'ay pû me resoudre à me cacher dans l'ombre,
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras,
Et le jour a par tout éclairé mes combats.
Il est vray que je plains le sort de vos Provinces.
J'ay voulu prevenir la perte de vos Princes.
Mais s'ils avoient suivi mes conseils et mes vœux,
Je les aurois sauvés ou combattus tous deux.
Ouy, croyez...

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible ;
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ?
Ne tient-il qu'à jeter tant de Rois dans les fers,
Qu'à faire impunément gémir tout l'Univers ?
Et que vous avoient fait tant de Villes captives,
Tant de Morts dont l'Hydaspe a vû couvrir ses rives ?
Qu'ay-je fait, pour venir accabler en ces lieux
Un Heros sur qui seul j'ay pû tourner les yeux ?
A-t-il de vôtre Grece inondé les frontieres ?
Avons-nous soulevé des Nations entieres,
Et contre vôtre Gloire excité leur couroux ?
Helas ! nous l'admirions sans en estre jaloux.
Contens de nos Etats, et charmez l'un de l'autre,
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre.
Porus bernoit ses vœux à conquerir un cœur,
Qui peut-estre aujourd'huy l'eust nommé son Vainqueur.
Ah ! n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime,
Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux,
D'estre venu si loin rompre de si beaux nœuds ?
Non, de quelque douceur que se flatte vostre ame,
Vous n'estes qu'un Tyran.

ALEXANDRE.

Je le voy bien, Madame,

Vous voulez que saisi d'un indigne couroux,
En reproches honteux j'éclate contre vous.
Peut-estre esperez-vous que ma douceur lassée
Donnera quelque atteinte à sa gloire passée.
Mais, quand vostre Vertu ne m'auroit point charmé,
Vous attaquez, Madame, un Vainqueur désarmé.
Mon ame malgré vous à vous plaindre engagée
Respecte le malheur où vous estes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moy qu'un Tyran odieux.
Sans luy, vous avoûriez que le sang et les larmes
N'ont pas toûjours souillé la gloire de mes armes
Vous verriez...

AXIANE.

Ah, Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces Vertus dont l'éclat aigrit mon desespoir ?
N'ay-je pas vû par tout la Victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abatus
Se plaie sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin par une aveugle envie
A vos propres sujets le soin de vostre vie ?
Mais que sert à ce cœur que vous persecutez
De voir par tout ailleurs adorer vos bontez ?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente
Pour voir baiser par tout la main qui me tourmente ?
Tant de Rois par vos soins vengez ou secourus,
Tant de Peuples contens, me rendent-ils Porus ?
Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moy-même,
Que l'Univers entier m'en impose la loy,
Et que personne enfin ne vous hait avec moy.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre,
Mais, Madame, après tout ils doivent me surprendre.
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.
Entre Taxile et luy vostre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence.
Et lors qu'il ne peut plus vous entendre aujourd'huy,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour luy ?
Pensez-vous que sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle ?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs.
Des soins plus importants vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa Memoire.
Regnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire,
Et redonnant le calme à vos sens desolez,
Rassurez vos Estats par sa chute ébranlez.
Parmi tant de grands Rois choisissez-leur un Maistre.
Plus ardent que jamais, Taxile...

AXIANE.

Quoy le Traistre ?

ALEXANDRE.

Hé! de grâce, prenez des sentimens plus doux,
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maistre de ses Estats il a pû se resoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment, ni devoir ne l'avoient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'est plongé.
Enfin souvenez-vous, qu'Alexandre luy-même
S'interesse au bon-heur d'un Prince qui vous aime ;
Songez que réunis par un si juste choix,

L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos loix,
Que pour vos interests tout me sera facile,
Quand je les verray joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs,
Je le laisse luy-même expliquer ses desirs.
Ma presence à vos yeux n'est déjà que trop rude.
L'entretien des Amans cherche la solitude.
Je ne vous trouble point.

SCENE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

Approche, puissant Roy,
Grand Monarque de l'Inde, on parle ici de toy ;
On veut en ta faveur combattre ma colere ;
On dit que tes desirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour ;
On fait plus, et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sçais-tu l'entreprise où s'engage ta flâme ?
Sçais-tu par quels secrets on peut toucher mon ame ?
Es-tu prest...

TAXILE.

Ah ! Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant.
Que faut-il faire ?

AXIANE.

Il faut, s'il est vray que l'on m'aime,
Aimer la Gloire autant que je l'aime moy-même,
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,

Et haïr Alexandre autant que je le hais.
Il faut marcher sans crainte au milieu des allarmes ;
Il faut combattre, vaincre ou perir sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toy,
Et juge qui des deux estoit digne de moy.
Ouy, Taxile, mon Cœur, douteux en apparence,
D'un Esclave, et d'un Roy faisoit la difference.
Je l'aimay, je l'adore. Et puis qu'un sort jaloux
Luy defend de jouïr d'un spectacle si doux,
C'est toy que je choisis pour témoin de sa Gloire,
Mes pleurs feront toujourns revivre sa memoire ;
Toujourns tu me verras, au fort de mon ennuy,
Mettre tout mon plaisir à te parler de luy.

TAXILE.

Ainsi, je brûle en vain pour une ame glacée ?
L'image de Porus n'en peut estre effacée.
Quand j'irois, pour vous plaire affronter le trépas,
Je me perdrais, Madame, et ne vous plairois pas.
Je ne puis donc...

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime.
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit, Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau.
Son Ombre seule encor semble arrester leur fuite.
Les tiens même, les tiens honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement courroucez
Le repentir du crime où tu les a forcez.
Va seconder l'ardeur du feu qui les devore.
Vange nos libertez qui respirent encore.
De mon Trône et du tien deviens le Defenseur.

Cours, et donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me repons rien. Je voy sur ton visage,
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un Heros :
Tu veux servir... Va, sers, et me laisse en repos.

TAXILE.

Madame c'en est trop. Vous oubliez peut-estre
Que si vous m'y forcez, je puis parler en Maistre ;
Que je puis me lasser de souffrir vos dédain ;
Que vous et vos Estats, tout est entre mes mains ;
Qu'après tant de respects qui vous rendent plus fiere,
Je pourray...

AXIANE.

Je t'entens : je suis ta Prisonnière ;
Tu veux peut-estre encor captiver mes desirs,
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs.
Hé bien ! dépouille enfin cette douceur contrainte ;
Appelle à ton secours la terreur et la crainte ;
Parle en Tyran tout prest à me persecuter.
Ma haine ne peut croistre, et tu peux tout tenter.
Sur tout ne me fais point d'inutiles menasses.
Ta Sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses.
Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bien-tost à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah ! plutôt...

SCENE IV.

TAXILE, CLEOFILÉ.

CLEOFILÉ.

Ah ! quittez cette ingrate Princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse,
Qui met tout son plaisir à vous desesperer.
Oubliez...

TAXILE.

Non, ma Sœur, je la veux adorer.
Je l'aime. Et quand les vœux que je pousse pour elle,
N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moy-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colere après tout n'a rien qui me surprenne.
C'est à vous, c'est à moy qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma Sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'estois aimé, je serois moins haï.
Je la verrois sans vous par mes soins défenduë,
Entre Porus et moy demeurer suspenduë ;
Et ne seroit-ce pas un bon-heur trop charmant
Que de l'avoir reduite à douter un moment ?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine,
Il faut que je me jette aux pieds de l'Inhumaine :
J'y cours. Je vais m'offrir à servir son couroux
Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sçay de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre,
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vostre,
Et sans m'inquieter du succez de vos feux,
Il faut que tout perisse, ou que je sois heureux.

CLEOFILÉ.

Allez donc, retournez sur le champ de bataille ;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoy s'arreste icy ce courage inconstant ?
Courez. On est aux mains. Et Porus vous attend.

TAXILE.

Quoy ! Porus n'est point mort ? Porus vient de paroistre ?

CLEOFILÉ.

C'est luy. De si grands coups le font trop reconnoistre.
Il l'avoit bien préveu. Le bruit de son trépas
D'un Vainqueur trop credule a retenu le bras.
Il vient surprendre icy leur valeur endormie,
Troubler une Victoire encor mal affermie ;
Il vient, n'en doutez point, en Amant furieux,
Enlever sa maistresse ou perir à ses yeux.
Que dis-je ? Vostre camp, seduit par cette Ingrate,
Prest à suivre Porus en murmures éclate.
Allez vous-même, allez en genereux Amant,
Au secours d'un Rival aimé si tendrement
Adieu.

SCENE V.

TAXILE, seul.

Quoy ? la Fortune, obstinée à me nuire
Ressuscite un Rival armé pour me détruire ?
Cet Amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui tout mort qu'il estoit me l'avoient preferé ?
Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apreste,
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas dans un lâche courroux
Qu'un si grand differend se termine sans nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

QUOY ! vous craigniez Porus, même après sa defaite ?
Ma Victoire à vos yeux sembloit-elle imparfaite ?
Non, non, c'est un Captif qui n'a pû m'échaper,
Que mes ordres par tout ont fait enveloper.
Loin de le craindre encor ne songez qu'à le plaindre.

CLEOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fust, le bruit de sa valeur
M'inquietoit bien moins que ne fait son mal-heur.
Tant qu'on l'a vû suivi d'une puissante Armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point allarmée ;
Mais, Seigneur, c'est un Roy mal-heureux et soumis,
Et dés lors je le compte au rang de vos Amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de pretendre.
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sçait bien qu'à regret je m'y suis resolu ;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la Terre.

Je dois vanger sur luy tous les maux de la Guerre,
Le punir des mal-heurs qu'il a pû prévenir,
Et de m'avoir forcé moy-même à le punir.
Vaincu deux fois, hâi de ma belle Princesse...

CLEOFILÉ.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse.
Et s'il m'estoit permis d'écouter aujourd'huy
La voix de ses malheurs qui me parle pour luy,
Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos Princes,
Que son bras fut long-temps l'appuy de nos Provinces,
Qu'il a voulu, peut-estre, en marchant contre vous
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,
Son nom volât par tout à la suite du vostre.
Mais si je le défens, des soins si genereux
Retombent sur mon Frere et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne ?
Sa perte est infaillible, et peut-estre la mienne.
Ouy, ouy, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable et m'en voudra punir.
Et maintenant encor, que vostre cœur s'appreste
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verray le Gange entre mon Frere et vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux ?
Mon ame loin de vous languira solitaire.
Helas ! s'il condamnoit mes soupirs à se taire,
Que deviendrait alors ce cœur infortuné ?
Où sera le Vainqueur à qui je l'ay donné ?

ALEXANDRE.

Ah c'en est trop, Madame, et si ce cœur se donne,
Je sçauray le garder, quoy que Taxile ordonne,

Bien mieux que tant d'Estats, qu'on m'a vû conquérir
Et que je n'ay gardez que pour vous les offrir.
Encore une victoire, et je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à regner sur vostre ame,
Vous obeïr moy-même et mettre entre vos mains,
Le destin d'Alexandre et celui des Humains.
Le Mallien¹ m'attend, prest à me rendre hommage.
Si près de l'Ocean, que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier Element
Comme Vainqueur du monde et comme vostre Amant?
Alors...

CLEOFILÉ.

Mais quoy Seigneur, toujours guerre sur guerre?
Cherchez-vous des sujets au delà de la Terre ?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans
Des Païs inconnus même à leurs Habitans?
Qu'esperez-vous combattre en des climats si rudes?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des deserts que le Ciel refuse d'éclairer,
Où la Nature semble elle-même expirer.
Et peut-estre le Sort, dont la secrette envie
N'a pû cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Vostre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une Armée,
Vingt fois renouvelée, et vingt fois consumée?
Vos soldats dont la veuë excite la pitié,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié,
Et leurs gemissemens vous font assez connoistre...

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, et je n'ay qu'à paroistre.
Ces cœurs qui dans un camp d'un vain loisir deçus,
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,

Revivront pour me suivre et blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.
Cependant de Taxile appuyons les soupirs.
Son Rival ne peut plus traverser ses desirs,
Je vous l'ay dit, Madame, et j'ose encor vous dire...

CLEOFILE.

Seigneur, voicy la Reine.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

Hé bien ! Porus respire.
Le Ciel semble, Madame, écouter vos souhaits
Il vous le rend...

AXIANE.

Helas ! il me l'oste à jamais !
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine,
Sa mort estoit douteuse, elle devient certaine.
Il y court. Et peut-estre il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore, et pour me secourir.
Mais que feroit-il seul contre toute une armée ?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord allarmée ;
En vain quelques Guerriers qu'anime son grand cœur
Ont ramené l'effroy dans le Camp du Vainqueur :
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvois en sortant de ces lieux,
Luy montrer Axiane et mourir à ses yeux !

Mais Taxile m'enferme, et cependant le traître
Du sang de ce Heros est allé se repaître.
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie.
Son retour va bien-tost contenter vostre envie.
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendroient jusqu'à luy ?
Le bras qui l'accabloit deviendrait son appuy ?
J'attendrais son salut de la main d'Alexandre ?
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre ?
Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis
Qu'Alexandre Vainqueur n'avoit plus d'Ennemis,
Ou plutôt ce Guerrier ne fut jamais le vostre.
La Gloire également vous arma l'un et l'autre ;
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver,
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublez qui bravent ma colere
Meriteroient sans doute un Vainqueur plus severe.
Son orgueil en tombant semble s'estre affermi.
Mais je veux bien cesser d'estre son Ennemi.
J'en dépouille, Madame, et la haine et le titre.
De mes ressentimens je fais Taxile arbitre
Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner,
Et c'est luy seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moy, j'irois à ses pieds mendier un azile ?
Et vous me renvoyez aux bontez de Taxile ?

Vous voulez que Porus cherche un appui si bas ?
Ah ! Seigneur, vostre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une ame genereuse est facile à seduire !
Déjà mon cœur credule, oubliant son couroux
Admiroit des vertus qui ne sont point en vous¹.
Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle,
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Après tant d'Ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte
Refusez la faveur qui vous estoit offerte ;
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux,
Mais enfin s'il perit n'en accusez que vous.
Le voicy. Je veux bien le consulter luy-même...
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCENE III².

ALEXANDRE, PORUS, AXIANE, CLEOFILÉ,
EPHESTION, GARDES D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Hé bien, de vostre orgueil, Porus, voilà le fruit !
Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma Gloire offensée.
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette Reine elle seule à mes bontez rebelle

Aux dépens de vos jours veut vous estre fidelle,
Et que sans balancer vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son Amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile.
Vivez, mais consentez au bon-heur de Taxile.

PORUS.

Taxile?

ALEXANDRE.

Ouy.

PORUS.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins.
Ce qu'il a fait pour toy ne merite pas moins.
C'est luy qui m'a des mains arraché la Victoire ;
Il t'a donné sa Sœur, il t'a vendu sa gloire ;
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits?
Mais j'ay sçeu prévenir le soin qui te travaille,
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoy! Taxile?

CLEOFILÉ.

Qu'entens-je?

EPHESTION.

Ouy, Seigneur, il est mort ;
Il s'est livré luy-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu. Mais au lieu de se rendre,
Il sembloit attaquer et non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus et mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.
Là, comme dans un fort, son audace enfermée

Se soutenoit encor contre toute une Armée,
Et d'un bras qui portoit la terreur et la mort,
Aux plus hardis Guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toujours. Sa vigueur affoiblie
Bien-tost en mon pouvoir auroit laissé sa vie,
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu :
*Arrestez, c'est à moy que ce Captif est dû,
C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
Porus, il faut perir ou me ceder la Reine.*
Porus, à cette voix, ranimant son couroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups,
Et cherchant son Rival d'un œil fier et tranquille :
*N'entens-je pas, dit-il, l'infidelle Taxile,
Ce Traître à sa patrie, à sa Maïstresse, à moy ?
Vien, lâche, poursuit-il, Axiane est à toy !
Je veux bien te ceder cette illustre conquête,
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.*
Approche. A ce discours ces Rivaux irrités
L'un sur l'autre à la fois se sont précipitez.
Nous nous sommes en foule opposez à leur rage ;
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frappe et luy perçant le cœur,
Content de sa victoire, il se rend au Vainqueur.

CLEOFILÉ.

Seigneur, c'est donc à moy de répandre des larmes ;
C'est sur moy qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon Frere a vainement recherché vôtre appuy,
Et vôtre Gloire, hélas ! n'est funeste qu'à luy.
Que luy sert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?
Sans le vanger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre ?
Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de sa Sœur et de vous ?

AXIANE.

Ouy, Seigneur, écoutez les pleurs de Cleofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile.
Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver ;
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pû sauver.
Ce n'est point que Porus ait attaqué son Frere.
Il s'est offert luy-même à sa juste colere.
Au milieu du Combat que venoit-il chercher ?
Au couroux du Vainqueur venoit-il l'arracher ?
Il venoit accabler, dans son mal-heur extrême,
Un Roy que respectoit la Victoire elle-même.
Mais pourquoy vous ôter un prétexte si beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
Immolez-luy, Seigneur, cette grande Victime.
Vangez-vous. Mais songez que j'ay part à son crime.
Ouy, ouy, Porus, mon cœur n'aime point à demi.
Alexandre le sçait, Taxile en a gemi.
Vous seul vous l'ignoriez. Mais ma joye est extrême
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même.

PORUS.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.
Tout vaincu que j'estois, tu vois ce que j'ay fait.
Crains Porus ; crains encor cette main desarmée,
Qui vange sa défaite au milieu d'une Armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux Ennemis
Et réveiller cent Rois dans leurs fers endormis.
Etouffe dans mon sang ces semences de Guerre ;
Va vaincre en seureté le reste de la Terre.
Aussi-bien n'attens pas qu'un Cœur comme le mien
Reconnoisse un Vainqueur, et te demande rien.
Parle, et, sans esperer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sçais user de la Victoire.

ALEXANDRE.

Vostre fierté, Porus, ne se peut abaisser.
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet ma Victoire en doit estre allarmée.
Vostre nom peut encor plus que toute une Armée.
Je m'en dois garantir. Parlez donc... Dites-moy,
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En Roy.

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en Roy qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisseray point ma Victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Regnez toujours, Porus, je vous rends vos Etats.
Avec mon amitié recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, regnez tous deux et, seuls de tant de Rois
Jusques aux bords du Gange allez donner vos Lois.

(à Cleofile.)

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre.
Mais enfin, c'est ainsi que se vange Alexandre.
Je vous aime, et mon cœur touché de vos soupirs,
Voudroit par mille morts vanger vos déplaisirs.
Mais vous-mesme pourriez prendre pour une offense
La mort d'un Ennemi qui n'est plus en défense.
Il en triompheroit, et bravant ma rigueur
Porus dans le tombeau descendroit en Vainqueur.
Souffrez que, jusqu'au bout achevant ma carrière,
J'apporte à vos beaux yeux ma Vertu toute entiere.

Laissez regner Porus couronné par mes mains,
Et commandez vous-mesme au reste des Humains.
Prenez les sentimens que ce rang vous inspire,
Faites dans sa naissance admirer vostre Empire ;
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la Sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE.

Ouy, Madame, regnez, et souffrez que moy-même
J'admire le grand cœur d'un Heros qui vous aime.
Aimez, et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer vostre Amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour, l'Univers en allarmes
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos Armes ;
Mais rien ne me forçait, en ce commun effroy,
De reconnoistre en vous plus de vertu qu'en moy,
Je me rends. Je vous cede une pleine Victoire.
Vos vertus, je l'avouë, égalent vostre Gloire.
Allez, Seigneur, rangez l'Univers sous vos loix ;
Il me verra moy-même appuyer vos Exploits.
Je vous suis, et je crois devoir tout entreprendre
Pour luy donner un Maistre aussi grand qu'Alexandre.

CLEOFILÉ.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abbatu ?
Je ne murmure point contre vostre Vertu.
Vous rendez à Porus la vie et la couronne :
Je veux croire qu'ainsi vostre Gloire l'ordonne.
Mais ne me pressez point. En l'estat où je suis,
Je ne puis que me taire et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Ouy, Madame, pleurons un ami si fidele ;
Faisons en soupirant éclater nostre zele,
Et qu'un Tombeau superbe instruisse l'avenir
Et de vostre douleur et de mon souvenir.

FIN.

ANDROMAQUE.

TRAGÉDIE.

VIRGILE

AU TROISIÈME LIVRE DE L'ENEIDE.¹

(C'est Enée qui parle.)

*Littoraque Epeiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus Urbem.
Sollemnes tum forte dapes, et tristia dona
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lachrymis, sacraverat Aras...
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
O Felix una ante alias Priameïa Virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
Jussa mori ! quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos Patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, Juvenemque superbum,
Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedemoniosque hymenæos...
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum patriasque obtruncat ad Aras.*

Voilà en peu de Vers tout le sujet de cette Tragedie, Voilà le lieu de la Scene, l'Action qui s'y passe, les quatre principaux Acteurs et même leurs Caracteres. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportemens sont assez marquez dans l'Andromaque d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte icy de cet Auteur. Car, quoique ma Tragedie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant tres-different. Andromaque dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un Fils qu'elle a eu de Pyrrhus et qu'Hermione veut faire mourir avec sa Mere. Mais icy il ne s'agit point de Molossus. Andromaque ne connoist point d'autre Mary qu'Hector ny d'autre Fils qu'Astyanax. J'ay crû en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette Princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque, ne la connoissent guere que pour la veuve d'Hector et pour la Mere d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ny un autre Mary, ny un autre Fils. Et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes Spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avoient coulé pour un autre Fils que celui qu'elle avoit d'Hector.

Il est vray que j'ay esté obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu. Mais j'écris dans un Païs où cette liberté ne pouvoit pas estre mal receuë. Car, sans parler de Ronsard qui a choisi ce même Astyanax pour le Heros de sa *Franciade*, qui ne sçait que l'on fait descendre nos anciens Rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles Chroniques sauvent la vie à ce jeune Prince, après la desolation de son Païs, pour en faire le Fondateur de nôtre Monarchie?

Combien Euripide a-t-il esté plus hardi dans sa Tragédie d'Helene? Il y choque ouvertement la creance commune de toute la Grece. Il suppose qu'Helene n'a jamais mis le pié dans Troye, et qu'après l'embrasement de cette Ville, Menelas trouve sa Femme en Egypte, dont elle n'estoit point partie. Tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit receuë que parmy les Egyptiens, comme on le peut voir dans Herodote.

Je ne croy pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ay prise. Car il y a bien de la difference entre détruire le principal fondement d'une Fable et en alterer quelques incidens, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traittent. Ainsi Achille, selon la pluspart des Poëtes, ne peut estre blessé qu'au talon, quoi qu'Homere le fasse blesser au bras et ne le croye invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussi-tost après la reconnoissance d'Ædipe, tout au contraire d'Euripide qui la fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux Fils. Et c'est à propos de quelque contrariété de cette nature, qu'un Ancien Commentateur de Sophocle remarque fort bien* : *qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les Poëtes pour quelques changemens qu'ils ont pû faire dans la Fable, mais qu'il faut s'attacher à considerer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changemens, et la maniere ingénieuse dont ils ont sceû accommoder la Fable à leur sujet.*

* Sophocli, *Electra*.

ACTEURS.

ANDROMAQUE, Veuve d'Hector, Captive de Pyrrhus.

PYRRHUS, Fils d'Achille, Roy d'Epire.

ORESTE, Fils d'Agamemnon.

HERMIONE, Fille d'Helene, accordée avec Pyrrhus.

PYLADE, Ami d'Oreste.

CLEONE, Confidente d'Hermione.

CEPHISE, Confidente d'Andromaque.

PHŒNIX, Gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.

SUITE D'ORESTE.

La Scene est à Buthrot, Ville d'Epire, dans une Salle du Palais de Pyrrhus.

ANDROMAQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

OUY, puis que je retrouve un Ami si fidelle
Ma Fortune va prendre une face nouvelle :
Et déjà son couroux semble s'estre adoucy,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre icy.
Qui l'eust dit ? qu'un rivage à mes vœux si funeste,
Presenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ;
Qu'après plus de six mois que je t'avois perdu,
A la Cour de Pyrrhus tu me serois rendu ?

PYLADE.

J'en rends graces au Ciel, qui m'arrestant sans cesse,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grece,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux
Presqu'aux yeux de l'Epire, écarta nos Vaisseaux.
Combien dans cet exil ay-je souffert d'allarmes !
Combien à vos mal-heurs ay-je donné de larmes,
 Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger,

Que ma triste amitié ne pouvoit partager.
Sur tout je redoutois cette mélancolie
Où j'ay vû si long-temps vostre ame ensevelie.
Je craignois que le Ciel, par un cruel secours,
Ne vous offrît la mort, que vous cherchiez toujours.
Mais je vous voy, Seigneur, et si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Epire.
Le pompeux appareil qui suit icy vos pas,
N'est point d'un mal-heureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Helas ! qui peut sçavoir le destin qui m'ameine ?
L'amour me fait icy chercher une Inhumaine ;
Mais qui sçait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher, ou la vie, ou la mort ?

PYLADE.

Quoy ! vostre ame à l'Amour, en esclave asservie,
Se repose sur luy du soin de vostre vie ?
Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Epire un sort plus favorable ?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
Vous l'abhorriez. Enfin, vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE.

Je me trompois moy-même.
Ami, n'accable point un mal-heureux qui t'aime.
T'ay-je jamais caché mon cœur et mes désirs ?
Tu vis naistre ma flâme et mes premiers soupirs.
Enfin quand Menelas disposa de sa Fille
En faveur de Pyrrhus, vangeur de sa Famille,

Tu vis mon desespoir, et tu m'as vû depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis à regret en cet état funeste,
Prest à suivre par tout le déplorable Oreste,
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moy-mesme enfin me sauver tous les jours.
Mais, quand je me souvins, que parmi tant d'allarmes
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes,
Tu sçais de quel couroux mon cœur alors épris
Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.
Je fis croire, et je crûs ma victoire certaine,
Je pris tous mes transports pour des transports de haine :
Detestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,
Je défiois ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crûs étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivay dans la Grece :
Et je trouvay d'abord ses Princes rassemblez,
Qu'un peril assez grand sembloit avoir troublez.
J'y courus. Je pensay que la Guerre et la Gloire
De soins plus importans rempliroient ma memoire ;
Que, mes sens reprenant leur premiere vigueur,
L'Amour acheveroit de sortir de mon Cœur.
Mais admire avec moy le Sort dont la poursuite
Me fait courir alors au piege que j'évite.
J'entens de tous cotez qu'on menace Pyrrhus ;
Toute la Grece éclate en murmures confus.
On se plaint qu'oubliant son Sang et sa promesse,
Il élève en sa cour l'Ennemi de la Grece,
Astyanax, d'Hector jeune et mal-heureux Fils,
Reste de tant de Rois sous Troye ensevelis.
J'apprens que, pour ravir son enfance au supplice,
Andromaque trompa l'ingenieux Ulysse,
Tandis qu'un autre Enfant arraché de ses bras,
Sous le nom de son Fils fut conduit au trépas.

On dit, que peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon Rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
Menelas, sans le croire, en paroist affligé ;
Et se plaint d'un Hymen si long-temps negligé.
Parmy les déplaisirs où son ame se noye,
Il s'eleve en la mienne une secrette joye :
Je triomphe ; et pourtant je me flate d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'Ingrate en mon cœur reprit bien-tost sa place,
De mes feux mal éteints je reconnus la trace,
Je sentis que ma haine alloit finir son cours,
Ou plutôt je sentis que je l'aimois toujours.
Ainsi que tous les Grecs je brigue le suffrage.
On m'envoye à Pyrrhus. J'entreprends ce voyage,
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet enfant dont la vie allarme tant d'Etats.
Heureux si je pouvois dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax luy ravir ma Princesse !
Car enfin n'attens pas que mes feux redoublez,
Des perils les plus grands puissent estre troublez.
Puis qu'après tant d'efforts ma resistance est vaine,
Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne,
J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toy qui connois Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse ?
Dans sa Cour, dans son cœur, di-moy ce qui ce passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?

PYLADE.

Je vous abuserois, si j'osois vous promettre
Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.
Non, que de sa conquête il paroisse flaté,
Pour la Veuve d'Hector ses feux ont éclaté ;

Il l'aime. Mais enfin cette Veuve inhumaine
N'a payé jusqu'icy son amour que de haine ;
Et chaque jour encore on luy voit tout tenter,
Pour fléchir sa Captive, ou pour l'épouvanter.
De son Fils, qu'il luy cache, il menace la teste,
Et fait couler des pleurs, qu'aussi-tost il arreste.
Hermione elle-mesme a vû plus de cent fois
Cet Amant irrité revenir sous ses loix,
Et de ses vœux troublez luy rapportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
Ainsi n'attendez pas, que l'on puisse aujourd'huy
Vous repondre d'un cœur, si peu maistre de luy.
Il peut, Seigneur, il peut, dans ce desordre extrême,
Epouser ce qu'il hait et punir ce qu'il aime.

ORESTE

Mais di-moy de quel œil Hermione peut voir
Son hymen differé, ses charmes sans pouvoir ?

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
Semble de son Amant dédaigner l'inconstance,
Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.
Mais je l'ay veuë enfin me confier ses larmes :
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.
Toujours preste à partir, et demeurant toujours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah ! si je le croyois, j'irois bien-tost, Pylade,
Me jeter...

PYLADE.

Achevez, Seigneur, vostre ambassade.
Vous attendez le Roy... Parlez et luy montrez

Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurez.
Loin de leur accorder ce Fils de sa Maitresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
Pressez. Demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE.

Hé bien, va donc disposer la Cruelle
A revoir un Amant qui ne vient que pour elle.

SCÈNE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHÉNIX.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose icy me flatter de leur choix,
Et qu'à-vos yeux, Seigneur, je montre quelque joye
De voir le Fils d'Achille et le Vainqueur de Troye.
Ouy. Comme ses exploits, nous admirons vos coups :
Hector tomba sous luy ; Troye expira sous vous ;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le Fils seul d'Achille a pû remplir sa place.
Mais ce qu'il n'eust point fait la Grece avec douleur
Vous voit du Sang Troyen relever le malheur,
Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une Guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ?
Nos peuples affoiblis s'en souviennent encor,
Son nom seul fait frémir nos Veuves, et nos Filles,
Et dans toute la Grece, il n'est point de Familles,
Qui ne demandent compte à ce malheureux Fils,

D'un Pere, ou d'un Epoux, qu'Hector leur a ravis.
Et qui sçait ce qu'un jour ce Fils peut entreprendre?
Peut-estre dans nos Ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vû son Pere embrazer nos Vaisseaux,
Et la flâme à la main, les suivre sur les eaux.
Oseray-je, Seigneur, dire ce que je pense?
Vous-même de vos soins craignez la recompense,
Et que dans vostre sein ce Serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez vostre vie,
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'essaira sur vous à combattre contr'eux.

PYRRHUS.

La Grece en ma faveur est trop inquiétée,
De soins plus importans je l'ay cruë agitée,
Seigneur, et sur le nom de son Ambassadeur,
J'avois dans ses projets conceu plus de grandeur.
Qui croiroit en effet, qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon meritat l'entremise,
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eust daigné conspirer que la mort d'un Enfant?
Mais à qui pretend-on que je le sacrifie?
La Grece a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et seul de tous les Grecs ne m'est il pas permis
D'ordonner d'un Captif que le sort m'a soumis?
Ouy, Seigneur, lorsqu'au pié des murs fumans de Troye,
Les Vainqueurs tout sanglans partagerent leur proye,
Le sort, dont les arrests furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son Fils.
Hécube, prés d'Ulysse, acheva sa misere ;
Cassandra, dans Argos, a suivi vostre pere.
Sur eux, sur leurs captifs, ay-je étendu mes droits?

Ay je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
On craint, qu'avec Hector, Troye un jour ne renaisse :
Son Fils peut me ravir le jour que je luy laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin :
Je ne sçay point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle estoit autrefois cette Ville,
Si superbe en rempars, en Heros si fertile,
Maistresse de l'Asie, et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troye et quel est son destin.
Je ne voy que des Tours que la cendre a couvertes,
Un Fleuve teint de sang, des Campagnes desertes,
Un Enfant dans les fers, et je ne puis songer
Que Troye en cet état aspire à se vanger.
Ah ! si du Fils d'Hector la perte estoit jurée,
Pourquoy d'un an entier l'avons-nous differée ?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pû l'immoler ?
Sous tant de Morts, sous Troye, il falloit l'accabler.
Tout estoit juste alors. La Vieillesse et l'Enfance
En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense.
La Victoire et la Nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre, et confondoient nos coups.
Mon couroux aux vaincus ne fut que trop severe ;
Mais que ma cruauté survive à ma colère ?
Que malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un Enfant je me baigne à loisir ?
Non, Seigneur ! Que les Grecs cherchent quelque autre proye,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye,
De mes inimitiez le cours est achevé :
L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

ORESTE.

Seigneur, vous sçavez trop, avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au supplice,

Où le seul fils d'Hector devoit estre conduit.
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Ouy, les Grecs sur le Fils persecutent le Pere.
Il a par trop de sang acheté leur colere.
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer,
Et jusques dans l'Epire il les peut attirer.
Prevenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joye.
Qu'ils cherchent dans l'Epire une seconde Troye ;
Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre, et celui des Vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la première injustice,
Dont la Grece d'Achille a payé le service.
Hector en profita, Seigneur, et quelque jour
Son fils en pourroit bien profiter à son tour.

ORESTE.

Ainsi la Grece en vous trouve un Enfant rebelle ?

PYRRHUS.

Et je n'ay donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

ORESTE.

Hermione, Seigneur, arrestera vos coups ;
Ses yeux s'opposeront entre son Pere et vous.

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'estre toûjours chère ;
Je puis l'aimer, sans estre esclave de son Pere.
Et je sçauray¹ peut estre accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur, et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la Fille d'Helene.

Du sang qui vous unit je sçay l'étroite chaîne.
Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Ainsi, vous l'envoyez aux pieds de sa Maîtresse?

PYRRHUS.

On dit qu'il a longtemps brûlé pour la Princesse.

PHŒNIX.

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer?
S'il luy rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer?

PYRRHUS.

Ah ! qu'ils s'aiment, Phœnix, j'y consens. Qu'elle parte.
Que charmez l'un de l'autre, ils retournent à Sparte.
Tous nos Ports sont ouverts et pour elle et pour luy.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennuy !

PHŒNIX.

Seigneur...

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvriray mon Ame.
Andromaque paroist.

SCENE IV.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CEPHISE.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame?

Un espoir si charmant me seroit-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux, où l'on garde mon Fils.
Puis qu'une fois le jour vous souffrez que je voye
Le seul bien qui me reste, et d'Hector et de Troye,
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec luy.
Je ne l'ay point encore embrassé d'aujourd'huy.

PYRRHUS.

Ah Madame, les Grecs, si j'en croy leurs allarmes,
Vous donneront bien-tost d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte ;
Ils redoutent son Fils.

ANDROMAQUE.

Digne Objet de leur crainte !

Un Enfant malheureux, qui ne sçait pas encor
Que Pyrrhus est son Maistre, et qu'il est Fils d'Hector.

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il perisse.
Le Fils d'Agamemnon vient haster son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un Arrest si cruel ?
Est-ce mon interest qui le rend criminel ?
Helas ! on ne craint point qu'il vange un jour son Pere.
On craint qu'il n'essuyât¹ les larmes de sa Mere !
Il m'auroit tenu lieu d'un Pere, et d'un Epoux ;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes ;
Mais, deussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander vostre Fils avec mille Vaisseaux ;
Coûtast-il tout le sang qu'Helene a fait repandre,
Deussay-je, après dix ans, voir mon Palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendray sa vie aux dépens de mes jours.
Mais parmi ces périls, où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins severe ?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous costez,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautéz ?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point conter parmi mes ennemis ?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grece ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse ?

Voulez-vous qu'un dessein si beau, si genereux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Captive, toujours triste, importune à moy-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunez,
Qu'à des pleurs eternels vous avez condamnez ?
Non, non, d'un Ennemi respecter la misere,
Sauver des mal-heureux, rendre un Fils à sa Mere,
De cent Peuples pour luy combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moy, s'il le faut, luy donner un azile
Seigneur, voilà des soins dignes du Fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoy ? Vostre couroux n'a-t-il pas eû son cours ?
Peut-on haïr sans cesse ? Et punit-on toujours ?
J'ay fait des mal-heureux, sans doute, et la Phrygie
Cent fois de vostre sang a veu ma main rougie ;
Mais que vos yeux sur moy se sont bien exercez !
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versez !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proye ?
Je souffre tous les maux que j'ay faits devant Troye,
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumé¹,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiettes...
Helas ! fus-je jamais si cruel que vous l'estes !
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir.
Nos ennemis communs devroient nous réunir.
Madame, dites-moy seulement que j'espere,
Je vous rends vostre Fils, et je luy sers de Pere,
Je l'instruiray moy-même à vanger les Troyens ;
J'iray punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre.
Vostre Ilion encor peut sortir de sa cendre.

Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevez couronnez vostre Fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guere.
Je les luy promettois tant qu'a vécu son Pere.
Non, vous n'esperez plus de nous revoir encor,
Sacrez murs¹, que n'a pû conserver mon Hector !
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur. C'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aïlle cacher mon Fils, et pleurer mon Epoux.
Vostre amour contre nous allume trop de haine.
Retournez, retournez à la fille d'Helene.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame ? Ah ! que vous me gênez² !
Comment luy rendre un cœur que vous me retenez ?
Je sçay que de mes vœux on luy promet l'empire ;
Je sçay que pour regner elle vint dans l'Epire.
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous pour porter des fers, Elle pour en donner.
Cependant ay-je pris quelque soin de luy plaire ?
Et ne diroit-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout-puissans, et les siens dédaignez,
Qu'elle est icy captive, et que vous y regnez ?
Ah ! qu'un seul des souûpirs, que mon cœur vous envoie,
S'il s'échapoit vers elle, y porteroit de joye !

ANDROMAQUE.

Et pourquoy vos souûpirs seroient-ils repoussez ?
Auroit-elle oublié vos services passez !
Troye, Hector, contre vous revoltent-ils son ame ?
Aux cendres d'un Epoux doit-elle enfin sa flâme ?

Et quel Epoux encore ! Ah ! souvenir cruel !
Sa mort seule a rendu vostre Pere immortel ;
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obeïr :
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Ouy, mes vœux ont trop loin poussé leur violence,
Pour ne plus s'arrester que dans l'indifférence.
Songez-y bien. Il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargneray rien dans ma juste colère :
Le Fils me répondra des mépris de la Mere.
La Grece le demande, et je ne pretens pas
Mettre toujourns ma gloire à sauver des Ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas ! il mourra donc. Il n'a, pour sa defense,
Que les pleurs de sa Mere, et que son Innocence ;
Et peut-estre après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour luy ma vie, et ma misere.
Mais enfin sur ses pas j'iray revoir son Pere.
Ainsi, tous trois, Seigneur, par vos soins reunis,
Nous vous...

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir vostre Fils.
Peut-estre, en le voyant, vostre amour plus timide
Ne prendra pas toujourns sa colere pour guide.
Pour sçavoir nos destins, j'iray vous retrouver.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver¹.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE¹.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

JE fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voye,
Je luy veux bien encore accorder cette joye.
Pylade va bien-tost conduire icy ses pas ;
Mais si je m'en croyais, je ne le verrois pas.

CLEONE.

Et qu'est-ce que sa veuë a pour vous de funeste ?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste,
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regretiez la constance et l'amour ?

HERMIONE.

C'est cet amour, payé de trop d'ingratitude,
Qui me rend en ces lieux sa présence si rude.
Quelle honte pour moy ! Quel triomphe pour luy,
De voir mon infortune égaler son ennuy !
Est-ce là, dira-t-il, cette fiere Hermione ?
Elle me dédaignoit, un autre l'abandonne.

L'Ingrate qui mettoit son cœur à si haut prix,
Apprend donc à son tour à souffrir des mépris !
Ah ! Dieux !

CLEONE.

Ah ! dissipez ces indignes allarmes.
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un Amant vienne vous insulter ?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pô vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un Pere.

HERMIONE.

Dans ses retardemens si Pyrrhus persevere,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon Pere, avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLEONE.

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.
Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinssiez.
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez ?

HERMIONE.

Si je le hais Cleone ! Il y va de ma gloire,
Après tant de bontez dont il perd la memoire.
Luy qui me fut si cher, et qui m'a pô trahir,
Ah ! je l'ay trop aimé pour ne le point haïr.

CLEONE.

Fuyez-le donc, Madame. Et, puis qu'on vous adore...

HERMIONE.

Ah ! laisse à ma fureur le temps de croître encore,
Contre mon Ennemy laisse-moy m'asseurer.

Cleone, avec horreur, je m'en veux separer.
Il n'y travaillera que trop bien, l'Infidelle !

CLEONE.

Quoy ! vous en attendez quelque injure nouvelle ?
Aimer une Captive, et l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pû vous le rendre odieux ?
Après ce qu'il a fait, que sçauroit-il donc faire ?
Il vous auroit déplû, s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoy veux tu, Cruelle, irriter mes ennuis ?
Je crains de me connoître, en l'estat où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire.
Croy que je n'aime plus. Vante-moy ma victoire.
Croy que dans son dépit mon cœur est endurci,
Hélas ! et s'il se peut, fai-le moy croire aussi.
Tu veux que je le fuye. Hé bien, rien ne m'arreste.
Allons. N'envions plus son indigne conquête.
Que sur luy sa Captive étende son pouvoir.
Fuyons. Mais si l'Ingrat rentroit dans son devoir !
Si la Foy dans son cœur retrouvoit quelque place !
S'il venoit à mes pieds me demander sa grâce !
Si sous mes loix, Amour, tu pouvois l'engager.
S'il vouloit !... Mais l'Ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois, pour troubler leur fortune.
Prenons quelque plaisir à leur estre importune,
Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ay déjà sur le Fils attiré leur colere :
Je veux qu'on vienne encor luy demander la Mere.
Rendons-luy les tourmens qu'elle me fait souffrir,
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr !

CLEONE.

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes,
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes?
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisir
De son persécuteur ait brigué les soupirs !
Voyez si sa douleur en paroît soulagée.
Pourquoy donc les chagrins où son ame est plongée?
Contre un Amant qui plaist pourquoy tant de fierté?

HERMIONE.

Hélas ! pour mon malheur je l'ay trop écouté.
Je n'ay point du silence affecté le mystere.
Je croyais sans peril pouvoir estre sincere,
Et sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ay pour luy parler, consulté que mon cœur.
Et qui ne se seroit comme moy déclarée,
Sur la foy d'une amour si saintement jurée?
Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'huy?
Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour luy.
Ma famille vangée, et les Grecs dans la joye,
Nos Vaisseaux tout chargez des dépouilles de Troye,
Les Exploits de son Pere, effacez par les siens,
Ses feux que je croyais plus ardens que les miens,
Mon cœur, toy-même enfin de sa gloire éblouïe,
Avant qu'il me trahist, vous m'avez tous trahie.
Mais c'en est trop, Cleone, et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus.
Il sçait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime,
Et peut-estre il sçaura se faire aimer luy-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLEONE.

Madame, le voicy.

HERMIONE.

Ah ! je ne croyois pas qu'il fust si près d'icy.

SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

HERMIONE.

Le croiray-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse icy chercher une triste Princesse ?
Ou ne dois-je imputer qu'à vostre seul devoir,
L'heureux empressement qui vous porte à me voir ?

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste.
Vous le sçavez, Madame, et le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
Et de jurer touûjours qu'il n'y viendra jamais.
Je sçay que vos regards vont rouvrir mes blessures,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures,
Je le sçai ; j'en rougis. Mais j'atteste les Dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ay couru par tout, où ma perte certaine
Dégageoit mes sermens, et finissoit ma peine.
J'ay mendié la mort chez des Peuples cruels
Qui n'appaisoient leurs Dieux que du sang des Mortels ;
Ils m'ont fermé leur Temple, et ces Peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avarés.
Enfin je viens à vous ; et je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.

Mon desespoir n'attend que leur indifférence.
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance;
Ils n'ont pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours !
Voilà depuis un an le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une Victime
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que Vous.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage.
A des soins plus pressans la Grece vous engage.
Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautés ?
Songez à tous ces Rois que vous representez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende ?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande ?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame, il me renvoye ; et quelque autre Puissance
Luy fait du Fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE.

L'infidelle !

ORESTE.

Ainsi donc tout prest à le quitter,
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déjà même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moy vostre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoy ! toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours ?

Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ?
J'ay passé dans l'Epire où j'étois releguée ;
Mon Pere l'ordonnoit. Mais qui sçait si depuis,
Je n'ay point en secret partagé vos ennuis ?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des allarmes ?
Que l'Epire jamais n'ait veû couler mes larmes ?
Enfin, qui vous a dit, que malgré mon devoir,
Je n'ay pas quelquefois souhaitté de vous voir ?

ORESTE.

Souhaitté de me voir ? Ah ! divine Princesse...
Mais de grâce, est-ce à moy que ce discours s'adresse ?
Ouvrez vos yeux. Songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste si longtemps l'objet de leur couroux.

HERMIONE.

Ouy, c'est vous dont l'amour naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes,
Vous que mille vertus me forçoient d'estimer,
Vous que j'ay plaint, enfin que je voudrois aimer.

ORESTE.

Je vous entens. Tel est mon partage funeste.
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

HERMIONE.

Ah ! ne souhaitez-pas le destin de Pyrrhus,
Je vous haïrois trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.
Ah ! que vous me verriez d'un regard bien contraire !
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
Et l'Amour seul alors se faisant obeïr,

Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
O Dieux ! tant de respects, une amitié si tendre...
Que de raisons pour moy, si vous pouviez m'entendre !
Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'huy,
Peut-estre malgré vous, sans doute malgré luy.
Car enfin il vous hait. Son ame, ailleurs éprise,
N'a plus...

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise ?
Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris ?
Jugez-vous que ma veuë inspire des mépris ?
Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ?
Peut-estre d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez. Il est beau de m'insulter ainsi.
Cruelle, c'est donc moy qui vous méprise icy ?
Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance ?
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance ?
Je les ay méprisés ? Ah, qu'ils voudroient bien voir
Mon Rival, comme moy, mépriser leur pouvoir.

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine, ou sa tendresse ?
Allez contre un rebelle armer toute la Grece ;
Rapportez-luy le prix de sa rebellion.
Qu'on fasse de l'Épire un second Illion.
Allez. Après cela, direz-vous que je l'aime ?

ORESTE.

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
Voulez-vous demeurer pour ostage en ces lieux ?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faisons de nostre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant s'il épouse Andromaque?

ORESTE.

Hé ! Madame !

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux.

ORESTE.

Et vous le haïssez ? avouez-le, Madame,
L'Amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le voy bien, vostre ame prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tuë,
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croy qu'en moy la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer. Vous agirez ensuite.
Vous sçavez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite.
Mon devoir m'y retient, et je n'en puis partir,
Que mon Pere ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon Pere allez luy faire entendre
Que l'Ennemy des Grecs ne peut estre son Gendre.
Du Troyen ou de moy, faites-le décider :
Qu'il songe qui des deux, il veut rendre, ou garder.
Enfin qu'il me renvoye, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu ; s'il y consent, je suis preste à vous suivre.

SCENE III.

ORESTE, *seul*.

Ouy, ouy, vous me suivrez, n'en doutez nullement.
Je vous répons déjà de son consentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne.
Il n'a devant les yeux que sa chere Troyenne ;
Tout autre objet le blesse, et peut-estre aujourd'huy
Il n'attend qu'un pretexte à l'éloigner de luy.
Nous n'avons qu'à parler. C'en est fait. Quelle joye
D'enlever à l'Epire une si belle proye !
Sauve tout ce qui reste et de Troye et d'Hector ;
Garde son Fils, sa Veuve, et mille autres encor,
Epire, c'est assez qu'Hermione, renduë,
Perde à jamais tes bords et ton Prince de veuë.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux.

SCENE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHENIX.

PYRRHUS.

Je vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
Je l'avoue. Et depuy que je vous ay quitté,
J'en ay senti la force, et connu l'équité.
J'ay songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon Pere,
A moy-même, en un mot, je devenois contraire ;
Que je relevois Troye et rendois imparfait
Tout ce qu'a fait Achille et tout ce que j'ay fait.
Je ne condamne plus un couroux legitime,
Et l'on vous va, Seigneur, livrer vostre Victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil¹ prudent et rigoureux,
C'est acheter la Paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Ouy. Mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage.
D'une éternelle Paix Hermione est le gage :
Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
N'attendist en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
Vous y representez tous les Grecs et son Pere,
Puis qu'en vous Menelas voit revivre son Frere,
Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attends, avec la paix, son cœur de vostre main.

ORESTE.

Ah ! Dieux !

SCENE V.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Hé bien, Phœnix, l'Amour est-il le Maistre ?
Tes yeux refusent-ils-encor de me connoître ?

PHŒNIX.

Ah ! je vous reconnois, et ce juste couroux
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le jouët d'une flamme servile :
C'est Pyrrhus, c'est le Fils, et le Rival d'Achille,
Que la Gloire à la fin ramene sous les lois,
Qui triomphe de Troye une seconde fois.

PYRRHUS.

Di plutôt qu'aujourd'huy commence ma Victoire.
D'aujourd'huy seulement je jouïs de ma gloire,
Et mon cœur aussi fier que tu l'as vû soumis,
Croit avoir en l'Amour vaincu mille Ennemis.
Considere, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'Amour traîne à sa suite ?
Que d'Amis, de devoirs j'allois sacrifier ?
Quels perils... Un regard m'eust tout fait oublier.
Tous les Grecs conjurez fondoient sur un Rebelle :
Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX.

Ouy, je benis, Seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend...

PYRRHUS.

Tu l'as vû comme elle m'a traité.
Je pensois, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son Fils me la dût renvoyer desarmée.
J'allois voir le succez de ses embrassemens.
Je n'ay trouvé que pleurs mêlez d'emportemens.
Sa misere l'aigrit. Et toujours plus farouche
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son Fils j'assurois mon secours.
C'est Hector ! (disoit-elle en l'embrassant toujours)
Voila ses yeux, sa bouche, et déjà son audace,
C'est luy-même ; c'est toy, cher Epoux que j'embrasse.
Et quelle est sa pensée ? Attend-elle en ce jour
Que je luy laisse un Fils pour nourrir son amour ?

PHŒNIX.

Sans doute. C'est le prix que vous gardoit l'Ingrate.
Mais laissez-la, Seigneur.

PYRRHUS.

Je voy ce qui la flate.

Sa beauté la rassure, et malgré mon couroux,
L'Orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle est Veuve d'Hector, et je suis Fils d'Achille.
Trop de haine separe Andromaque et Pyrrhus.

PHENIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione, et content de luy plaire,
Oubliez à ses pieds jusqu'à vostre colere.
Vous-mesme à cet hymen venez la disposer.
Est-ce sur un Rival qu'il s'en faut reposer ?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?

PHENIX.

Quoy, toujours Andromaque occupe vostre esprit ?
Que vous importe, ô Dieux ! sa joye, ou son depot ?
Quel charme malgré vous vers elle vous attire ?

PYRRHUS.

Non, je n'ay pas bien dit tout ce qu'il faut luy dire.
Ma colere à ses yeux n'a paru qu'à demi ;
Elle ignore à quel point je suis son Ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa veuë
Et donner à ma haine une libre étendue.
Vien voir tous ses attraits, Phœnix, humiliez.
Allons.

PHŒNIX.

Allez, Seigneur, vous jeter à ses piez ;
Allez, en luy jurant que vostre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le voy bien, tu crois que prest à l'excuser,
Mon cœur court après elle et cherche à s'appaiser.

PHŒNIX.

Vous aimez, c'est assez.

PYRRHUS.

Moy, l'aimer ? Une Ingrate

Qui me hait d'autant plus que mon amour la flate ;
Sans Parens, sans Amis, sans espoir que sur moy.
Je puis perdre son Fils ; peut-estre je le doy.
Etrangere... Que dis-je ? Esclave dans l'Epire,
Je luy donne son Fils, mon ame, mon Empire.
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celui de son Persecuteur ?
Non non, je l'ay juré, ma vengeance est certaine.
Il faut bien une fois justifier sa haine.
J'abandonne son Fils. Que de pleurs vont couler !
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller ?
Quel spectacle pour elle aujourd'huy se dispose !
Elle en mourra, Phœnix, et j'en seray la cause.
C'est luy mettre moy-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX.

Et pourquoy donc en faire éclater le dessein ?
Que ne consultiez-vous tantôt vostre foiblesse ?

PYRRHUS.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.
Crains-tu pour ma colere un si foible combat ?
D'un Amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne ;
Faut-il livrer son Fils ? Faut-il voir Hermione ?

PHŒNIX.

Ouy, voyez-la, Seigneur, et par des vœux soumis
Protestez-luy...

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ay promis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

MODÉREZ donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connois plus. Vous n'êtes plus vous-même.
Souffrez...

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade ; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop long-temps ma vie et mon supplice :
Il faut que je l'enleve, ou bien que je perisse.
Le dessein en est pris, je le veux achever.
Ouy, je le veux.

PYLADE.

Hé bien ! il la faut enlever,
J'y consens. Mais songez cependant où vous estes.
Que croira-t-on de vous à voir ce que vous faites ?
Dissimulez. Calmez ce transport inquiet.
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces Gardes, cette Cour, l'air qui vous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et sur tout d'Hermione.
A ses regards, sur tout cachez vostre courroux.
O Dieux ! en cet état pourquoy la cherchiez-vous ?

ORESTE.

Que sçay-je ? De moy-même estois-je alors le Maistre ?
La fureur m'emportoit, et je venois peut-estre
Menasser à la fois l'Ingrate et son Amant.

PYLADE.

Et quel estoit le fruit de cet emportement ?

ORESTE.

Et quelle ame, di-moy, ne seroit éperduë
Du coup dont ma raison vient d'estre confonduë ?
Il épouse, dit-il, Hermione demain.
Il veut pour m'honorer, la tenir de ma main.
Ah ! plutôt cette main dans le sang du Barbare...

PYLADE.

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin¹ bizarre ;
Cependant tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-estre à plaindre, autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non, je le connois, mon desespoir le flate.
Sans moy, sans mon amour il dédaignoit l'Ingrate.
Ses charmes jusques-là n'avoient pû le toucher.
Le Cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah Dieux ! c'en estoit fait. Hermione gagnée
Pour jamais de sa veuë alloit estre éloignée.
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus,
Pour se donner à moy n'attendoit qu'un refus.
Ses yeux s'ouvroient, Pylade. Elle écoutoit Oreste,
Luy parloit, le plaignoit. Un mot eust fait le reste.

PYLADE.

Vous le croyez.

ORESTE.

Hé quoy ? ce couroux enflammé
Contre un Ingrat...

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée,
Qu'un pretexte tout prest ne l'eust pas retardée ?
M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
Quoy ? Vostre amour se veut charger d'une Furie
Qui vous detestera, qui toute vostre vie
Regrettant un hymen tout prest à s'achever,
Voudra...

ORESTE.

C'est pour cela que je veux l'enlever.
Tout luy riroit, Pylade ; et moy, pour mon partage,
Je n'emporterois donc qu'une inutile rage ?
J'irois loin d'elle encor, tâcher de l'oublier !
Non, non, à mes tourmens je veux l'associer.
C'est trop gemir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne.
Je pretens qu'à mon tour l'Inhumaine me craigne,
Et que ses yeux cruels à pleurer condamnez,
Me rendent tous les noms, que je leur ay donnez.

PYLADE.

Voila donc le succez qu'aura vostre Ambassade.
Oreste ravisseur !

ORESTE

Et qu'importe, Pylade ?
Quand nos Estats vangez jouïront de mes soins,
L'Ingrate de mes pleurs jouïra-t-elle moins ?

Et que me servira que la Grece m'admire,
Tandis que je seray la fable de l'Epire ?
Que veux-tu ? Mais s'il faut ne te rien déguiser,
Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sçay de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le Crime en paix, et poursuit l'Innocence.
De quelque part sur moy que je tourne les yeux,
Je ne voy que malheurs qui condamnent les Dieux.
Meritons leur couroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du Crime en précède la peine.
Mais toy, par quelle erreur veux-tu toujourns sur toy
Détourner un couroux qui ne cherche que moy ?
Assez et trop long-temps mon amitié t'accable.
Evite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, croy-moy, ta pitié te séduit ;
Laisse-moy des perils dont j'attens tout le fruit.
Porte aux Grecs cet Enfant que Pyrrhus m'abandonne.
Va-t-en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.
Au travers des perils un grand cœur se fait jour.
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?
Allons de tous les Grecs encourager le zele.
Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle.
Je sçay de ce Palais tous les détours obscurs.
Vous voyez que la Mer en vient battre les murs.
Et cette nuit sans peine une secrete voye
Jusqu'en vostre vaisseau conduira vostre proye.

ORESTE.

J'abuse, cher Ami, de ton trop d'amitié.
Mais pardonne à des maux, dont toy seul as pitié,
Excuse un malheureux, qui perd tout ce qu'il aime,

Que tout le Monde hait, et qui se hait lui-même.
Que ne-puis-je à mon tour dans un sort plus heureux...

PYLADE.

Dissimulez, Seigneur : c'est tout ce que je veux,
Gardez qu'avant le coup vostre dessein n'éclate ;
Oubliez jusques-là qu'Hermione est ingrate.
Oubliez vostre amour. Elle vient, je la voy.

ORESTE.

Va-t'en. Répons-moy d'elle, et je répons de moy.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

ORESTE.

Hé bien ? mes soins vous ont rendu vostre conquête.
J'ay vû Pyrrhus, Madame, et vostre hymen s'appreste.

HERMIONE.

On le dit. Et de plus, on vient de m'assurer
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE.

Et vostre ame à ses vœux ne sera pas rebelle ?

HERMIONE.

Qui l'eust crû, que Pyrrhus ne fust pas infidelle ?
Que sa flame attendroit si tard pour éclater ?
Qu'il reviendrait à moy, quand je l'allois quitter ?
Je veux croire avec vous, qu'il redoute la Grece,
Qu'il suit son interest plutôt que sa tendresse,
Que mes yeux sur vostre ame estoient plus absolus.

ORESTE.

Non, Madame, il vous aime, et je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire ?
Et vous ne vouliez pas sans doute luy déplaire.

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur ? On a promis ma foy.
Luy raviray-je un bien, qu'il ne tient pas de moy ?
L'Amour ne regle pas le sort d'une Princesse.
La gloire d'obeïr est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partoïs, et vous avez pû voir
Combien je relâchois pour vous de mon devoir.

ORESTE.

Ah ! que vous sçaviez bien, Cruelle... Mais, Madame,
Chacun peut à son choix disposer de son ame.
La vostre estoit à vous. J'esperois. Mais enfin
Vous l'avez pû donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi, bien moins que la Fortune.
Et pourquoy vous lasser d'une plainte importune ?
Tel est vostre devoir, je l'avouë. Et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCENE III.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

Attendois-tu, Cleone, un couroux si modeste ?

CLEONE.

La douleur qui se taît n'en est que plus funeste.
Je le plains. D'autant plus qu'auteur de son ennui,

Le coup qui l'a perdu n'est parti que de luy.
Comptez depuis quel temps vostre hymen se prepare.
Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se declare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encor ?
Des Peuples, qui dix ans ont fui devant Hector ?
Qui cent fois effrayez de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlans ont cherché leur azile,
Et qu'on verroit encor, sans l'appuy de son Fils,
Redemander Helene aux Troyens impunis.
Non, Cleone, il n'est point Ennemi de luy-même,
Il veut tout ce qu'il fait, et s'il m'épouse, il m'aime.
Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs.
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs ?
Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chere Cleone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ?
Sçais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits... Mais qui les peut compter ?
Intrepide, et par tout suivi de la victoire,
Charmant, fidelle, enfin, rien ne manque à sa gloire.
Songe...

CLEONE.

Dissimulez. Vostre Rivale en pleurs
Vient à vos pieds sans doute apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux ! Ne puis-je à ma joye abandonner mon ame ?
Sortons. Que luy dirois-je ?

SCENE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE,
CLEONE, CEPHISE.

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, Madame ?

N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
Que la Veuve d'Hector pleurante à vos genoux ¹ ?
Je ne viens point icy par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur, qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ay veu percer
Le seul où mes regards pretendoient s'adresser.
Ma flame par Hector fut jadis allumée,
Avec luy dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un Fils. Vous sçaurez quelque jour,
Madame, pour un Fils jusqu'où va nostre amour.
Mais vous ne sçaurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son interest nous jette,
Lors que, de tant de biens, qui pouvoient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! Lors que lassez de dix ans de misere,
Les Troyens en couroux menaçoient vostre Mere,
J'ay sceu de mon Hector luy procurer l'appuy :
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ay pû sur luy.
Que craint-on d'un Enfant qui survit à sa perte ?
Laissez-moy le cacher en quelque Isle deserte.
Sur les soins de sa Mere on peut s'en assurer,
Et mon Fils avec moy n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs. Mais un devoir austere,
Quand mon Pere a parlé, m'ordonne de me taire.

C'est luy qui de Pyrrhus fait agir le couroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
Vos yeux assez long-temps ont regné sur son ame.
Faites-le prononcer, j'y souscriray, Madame.

SCÈNE V.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la Cruelle attache à ses refus !

CEPHISE.

Je croirois ses conseils, et je verrois Pyrrhus.
Un regard confondroit Hermione et la Grece...
Mais luy-même il vous cherche.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE,
PHÉNIX, CEPHISE.PYRRHUS, à *Phœnix*.

Où donc est la Princesse ?
Ne m'avois-tu pas dit qu'elle estoit en ces lieux ?

PHÉNIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE, à *Cephise*.

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix ?

ANDROMAQUE.

Hélas ! tout m'abandonne.

PHŒNIX.

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CEPHISE.

Qu'attendez-vous ? Rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE.

Il a promis mon Fils.

CEPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ay beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la veuë ?
Quel orgueil !

ANDROMAQUE.

Je ne fay que l'irriter encor.

Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le Fils d'Hector.

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, arrêtez ! Que pretendez-vous faire ?

Si vous livrez le Fils, livrez-leur donc la Mere.
Vos sermens m'ont tantost juré tant d'amitié.
Dieux ! Ne pourray-je au moins toucher vostre pitié ?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moy tant de perils divers.

PYRRHUS

J'estois aveugle alors, mes yeux se sont ouverts.
Sa grace à vos desirs pouvoit estre accordée.
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, Vous entendiez assez
Des soupirs, qui craignoient de se voir repoussez.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté, qui craint d'estre importune.
Vous ne l'ignorez pas. Andromaque sans vous,
N'auroit jamais d'un Maistre embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez. Et dans le fond de l'ame
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flâme.
Ce Fils même, ce Fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moy tout s'assemble.
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble couroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon Epoux.

CEPHISE.

Madame...

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je luy dise encore ?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?
Seigneur, voyez l'état où vous me reduisez.
J'ay vû mon Pere mort, et nos murs embrasez.
J'ay vû trancher les jours de ma Famille entiere,
Et mon Epoux sanglant traîné sur la poussiere,
Son Fils seul avec moy reservé pour les fers.
Mais que ne peut un Fils ? je respire, je sers.
J'ay fait plus. Je me suis quelquefois consolée
Qu'icy plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée ;
Qu'heureux dans son malheur, le Fils de tant de Rois,
Puis qu'il devoit servir, fût tombé sous vos lois.
J'ay crû que sa prison deviendrait son azile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.
J'attendois de son Fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma credulité.
Je n'ay pû soupçonner ton Ennemi d'un crime,
Malgré luy-même enfin je l'ay crû magnanime.
Ah ! s'il l'estoit assez, pour nous laisser du moins
Au Tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins ;
Et que finissant là sa haine et nos miseres,
Il ne separast point des depouilles si cheres !

PYRRHUS.

Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CEPHISE.

PYRRHUS *continuë.*

Madame, demeurez.

On peut vous rendre encor ce Fils que vous pleurez.
Ouy, je sens à regret, qu'en excitant vos larmes,
Je ne fay contre moy que vous donner des armes.
Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, Madame, du moins tournez vers moy les yeux.
Voyez si mes regards sont d'un Juge severe,
S'ils sont d'un Ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoy me forcez-vous vous-même à vous trahir ?
Au nom de vostre Fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin, c'est moy qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie ?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?
Pour la derniere fois, sauvez-le, sauvez-nous.
Je sçay de quel sermens je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais sur moy faire éclater de haines.
Je renvoye Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma Couronne, un eternel affront :
Je vous conduis au Temple où son Hymen s'appreste.
Je vous ceins du Bandeau préparé pour sa Teste.
Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner.
Je vous le dis, il faut ou perir, ou regner.
Mon cœur, desesperé d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menasser, et gemir trop long-temps.
Je meurs, si je vous pers, mais je meurs si j'attens.

Songez-y, je vous laisse, et je viendray vous prendre
Pour vous mener au Temple, où ce Fils doit m'attendre ;
Et là vous me verrez soûmis, ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

SCENE VIII.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grece,
De vostre sort encor vous seriez la Maîtresse.

ANDROMAQUE.

Helas ! De quel effet tes discours sont suivis !
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon Fils.

CEPHISE.

Madame, à vôtre Epoux c'est estre assez fidelle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Luy-même il porteroit vôtre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoy, Je luy donnerois Pyrrhus pour successeur ?

CEPHISE.

Ainsi le veut son Fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout, ses Mânes en rougissent,
Qu'il méprisât, Madame, un Roy victorieux,

Qui vous fait remonter au rang de vos Ayeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos Vainqueurs en colere,
Qui ne se souvient plus qu'Achille estoit son Pere,
Qui dément ses Exploits et les rend superflus ?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus ?
Dois-je oublier Hector privé de funeraillles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?
Dois-je oublier son Pere à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'Autel qu'il tenoit embrassé ?
Songe, songe, Cephise, à cette Nuit cruelle,
Qui fut pour tout un Peuple une Nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos Palais bruslans,
Sur tous mes Freres morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.
Songe aux cris des Vainqueurs, songe aux cris des Mourans,
Dans la flâme étouffez, sous le fer expirans.
Peins-toy dans ces horreurs Andromaque éperduë.
Voila comme Pyrrhus vint s'offrir à ma veuë,
Voila par quels exploits il sçeut se couronner,
Enfin voila l'Epoux que tu me veux donner.
Non, je ne seray point complice de ses crimes.
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernieres Victimes.
Tous mes ressentimens luy seroient asservis.

CEPHISE.

Hé bien, allons donc voir expirer vostre Fils.
On n'attend plus que vous. Vous fremissez, Madame ?

ANDROMAQUE.

Ah ! de quel souvenir viens-tu frapper mon ame !
Quoy, Cephise, j'iray voir expirer encor

Ce Fils ma seule joye, et l'image d'Hector ?
Ce Fils que de sa flâme il me laissa pour gage ?
Helas ! je m'en souviens ; le jour que son courage
Luy fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son Fils et le prit dans ses bras.
Chere épouse, (dit-il en essuyant mes larmes)
J'ignore quel succez le sort garde à mes armes,
Je te laisse mon Fils, pour gage de ma foy ;
S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toy.
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chere,
Montre au Fils à quel point tu cherissois le Pere.
Et je puis voir répandre un sang si précieux ?
Et je laisse avec luy perir tous ses Ayeux !
Roy barbare ! faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
Mais cependant, mon Fils, tu meurs si je n'arreste
Le fer que le Cruel tient levé sur ta teste.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir ?
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chere Cephise,
Va le trouver pour moy.

CEPHISE.

Que faut-il que je dise ?

ANDROMAQUE.

Di-luy que de mon Fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

CEPHISE.

Madame, il va bien-tôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'assurer...

CEPHISE.

De quoy ? de votre foy ?

ANDROMAQUE.

Helas ! pour la promettre, est-elle encore à moy ?
O cendres d'un Epoux ! ô Troyens ! ô mon Pere !
O mon Fils, que tes jours coûtent cher à ta Mere !
Allons.

CEPHISE.

Où donc, Madame ? et que resolvez-vous ?

ANDROMAQUE.

Allons, sur son tombeau consulter mon Epoux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

AH ! je n'en doute point. C'est vostre Epoux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en vostre ame.
Il veut que Troye encor se puisse relever,
Avec cet heureux Fils, qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame, il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports. Pere, Sceptre, Alliez,
Content de vostre cœur, il met tout à vos piez.
Sur luy, sur tout son peuple il vous rend Souveraine.
Est-ce là ce Vainqueur digne de tant de haine ?
Dèjà contre les Grecs plein d'un noble couroux,
Le soin de vostre Fils le touche autant que vous,
Il previent leur fureur, il luy laisse sa Garde,
Pour ne pas l'exposer luy-mesme il se hazarde.
Mais tout s'appreste au Temple. Et vous avez promis.

ANDROMAQUE.

Ouy, je m'y trouveray. Mais allons voir mon Fils.

CEPHISE.

Madame, qui vous presse ? Il suffit que sa veuë
Desormais à vos yeux ne soit plus defenduë.
Vous luy pourrez bien-tost prodiguer vos bontez,

Et vos embrassemens ne seront plus contez.
Quel plaisir d'élever un Enfant, qu'on voit craistre,
Non plus comme un Esclave élevé pour son Maistre,
Mais pour voir avec luy renaistre tant de Rois!

ANDROMAQUE.

Cephise, allons le voir pour la dernière fois.

CEPHISE.

Que dites-vous ? O Dieux!

ANDROMAQUE.

O! ma chere Cephise,

Ce n'est point avec toy que mon cœur se déguise.
Ta foy dans mon malheur s'est montrée à mes yeux.
Mais j'ay crû qu'à mon tour tu me connoissois mieux.
Quoy donc, as-tu pensé qu'Andromaque infidelle,
Pust trahir un Epoux qui croit revivre en elle,
Et que de tant de Morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fist troubler le leur ?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
Mais son Fils perissoit, il l'a falu défendre.
Pyrrhus en m'épousant, s'en déclare l'appuy.
Il suffit, je veux bien m'en reposer sur luy.
Je sçay quel est Pyrrhus. Violent, mais sincere,
Cephise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le couroux des Grecs je m'en repose encor ;
Leur haine va donner un Pere au Fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.
Je vais, en recevant sa foy sur les Autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussi-tost ma main, à moy seule funeste,
D'une infidelle vie abregera le reste,

Et sauvant ma vertu, rendra ce que je doy
A Pyrrhus, à mon Fils, à mon Epoux, à moy.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème ;
Voilà ce qu'un Epoux m'a commandé luy-même.
J'iray seule rejoindre Hector et mes Ayeux.
Cephise, c'est a toy de me fermer les yeux.

CEPHISE.

Ah ! ne pretendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE.

Non, non, je te deffens, Cephise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique tresor :
Si tu vivois pour moy, vi pour le Fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule depositaire,
Songe à combien de Rois tu deviens necessaire.
Veille auprès de Pyrrhus. Fay-luy garder sa foy.
S'il le faut, je consens qu'on luy parle de moy.
Fay-luy valoir l'hymen, où je me suis rangée ;
Dy-luy, qu'avant ma mort je luy fus engagée,
Que ses ressentimens doivent estre effacez,
Qu'en luy laissant mon Fils, c'est l'estimer assez.
Fay connoistre à mon Fils les Heros de sa Race.
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace,
Di-luy, par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plûtost ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle-luy tous les jours des vertus de son Pere,
Et quelquefois aussi parle-luy de sa Mere.
Mais qu'il ne songe plus, Cephise, à nous vanger,
Nous luy laissons un Maistre, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses Ayeux un souvenir modeste.
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.
Et pour ce reste enfin j'ay moy-même en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

CEPHISE.

Helas !

ANDROMAQUE.

Ne me suy point si ton cœur en allarmes,
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Cephise, et souviens-toy
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foy.
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

SCÈNE II.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

Non, je ne puis assez admirer ce silence.
Vous vous taisez, Madame, et ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits ?
Vous soutenez en paix une si rude attaque,
Vous qu'on voyoit fremir au seul nom d'Andromaque ?
Vous qui sans desespoir ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulust honorer ?
Il l'épouse. Il luy donne, avec son Diadême,
La foy, que vous venez de recevoir vous-même ;
Et vostre bouche encor muette à tant d'ennuy,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de luy ?
Ah ! que je crains, Madame, un calme si funeste !
Et qu'il vaudroit bien mieux...

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste ?

CLEONE.

Il vient, Madame, il vient. Et vous pouvez juger,
Que bien-tost à vos piez il alloit se ranger.
Prest à servir toûjours sans espoir de salaire,
Vos yeux ne sont que trop asseurez de luy plaire.
Mais il entre.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

Ah ! Madame, est-il vray qu'une fois
Oreste en vous cherchant, obeïsse à vos loix ?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse esperance ?
Avez-vous en effet souhaité ma presence ?
Croiray-je que vos yeux à la fin desarmez
Veulent...

HERMIONE.

Je veux sçavoir, Seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime ? O Dieux ! mes sermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon desespoir, mes yeux de pleurs toûjours noyez,
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

HERMIONE.

Vangez-moy, je croy tout !

ORESTE.

Hé bien, allons, Madame.

Mettons encore un coup toute la Grece en flâme.
Prenons, en signalant mon bras et vostre nom,
Vous la place d'Helene, et moy d'Agamemnon ;
De Troye en ce pais réveillons les miseres,
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos Peres.
Partons, je suis tout prest.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons,

Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoy, de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance,
Et je m'en remettrois au destin des combats,
Qui peut-estre à la fin ne me vengeroit pas ?
Je veux qu'à mon depart toute l'Epire pleure.
Mais si vous me vengez, vengez moi dans une heure.
Tous vos retardemens sont pour moy des refus.
Courez au Temple. Il faut immoler...

ORESTE.

Qui ?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame ?

HERMIONE.

Hé quoy ? vostre haine chancelle ?

Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alleguez point des droits que je veux oublier.
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moy, je l'excuserois ? Ah ! vos bontez, Madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon ame.
Vengeons-nous, j'y consens. Mais par d'autres chemins.
Soyons ses Ennemis, et non ses Assassins ;
Faisons de sa ruine une juste conquête.
Quoy, pour reponse aux Grecs porteray-je sa teste ?
Et n'ay-je pris sur moy le soin de tout l'Estat,
Que pour m'en acquitter par un assassinat ?
Souffrez, au nom des Dieux, que la Grece s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il regne, et qu'un front couronné...

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ay condamné ?
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
Demande une Victime, à moy seule adressée,
Qu'Hermione est le prix d'un Tyran opprimé,
Que je le hais, enfin, autant que je l'aimé ?
Je ne m'en cache point. L'ingrat m'avoit sçû plaire,
Soit qu'ainsi l'ordonnast mon amour, ou mon Pere :
N'importe. Mais enfin reglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement deçûs,
Malgré la juste horreur, que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne luy pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort d'un couroux incertain.
S'il ne meurt aujourd'huy, je puis l'aimer demain.

ORESTE.

Hé bien, il faut le perdre, et prévenir sa grace.
Il faut... Mais cependant que faut-il que je fasse ?
Comment puis-je si-tost servir vostre couroux ?
Quel chemin jusqu'à luy peut conduire mes coups ?

A peine suis-je encore arrivé dans l'Epire,
Vous voulez par mes mains renverser un Empire,
Vous voulez qu'un Roy meure, et pour son chastiment,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
Aux yeux de tout son Peuple, il faut que je l'opprime.
Laissez-moy vers l'Autel conduire ma Victime.
Je ne m'en défens plus. Et je ne veux qu'aller
Reconnoistre la place où je dois l'immoler.
Cette nuit, je vous sers. Cette nuit, je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour il épouse Andromaque.
Dans le Temple déjà le trône est élevé.
Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
Enfin qu'attendez-vous ? Il vous offre sa teste.
Sans Gardes, sans défense il marche à cette Feste ;
Autour du Fils d'Hector il les fait tous ranger.
Il s'abandonne au bras qui me voudra vanger.
Voulez-vous, malgré luy, prendre soin de sa vie ?
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie.
Soulevez vos Amis. Tous les miens sont à vous.
Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
Mais quoy ? Déjà leur haine est égale à la mienne ;
Elle épargne à regret l'Epoux d'une Troyenne.
Parlez. Mon Ennemi ne vous peut échapper,
Ou plutôt, il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez, ou suivez une fureur si belle.
Revenez tout couvert du sang de l'Infidelle.
Allez, en cet état soyez seur de mon cœur.

ORESTE.

Mais, Madame, songez...

HERMIONE.

Ah ! c'en est trop, Seigneur !
Tant de raisonnemens offensent ma colere.

J'ay voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content. Mais enfin je voy bien,
Qu'il veut toujourns se plaindre, et ne meriter rien.
Partez, allez ailleurs vanter vostre constance,
Et me laissez icy le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontez mon courage est confus,
Et c'est trop en un jour essayer de refus.
Je m'en vais seule au Temple, où leur hymen s'appreste,
Où vous n'osez aller meriter ma conquête.
Là, de mon Ennemi je sçauray m'approcher.
Je perceray le cœur que je n'ay pû toucher,
Et mes sanglantes mains sur moy-même tournées,
Aussi-tost malgré luy joindront nos destinées,
Et tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec luy, que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non, je vous priveray de ce plaisir funeste,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos Ennemis par moy vont vous estre immolez.
Et vous reconnoistrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De vostre sort laissez-moy la conduite,
Et que tous nos Vaisseaux soient prests pour nostre fuite.

SCENE IV.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

Vous vous perdez, Madame. Et vous devez songer...

HERMIONE.

Que je me perde, ou non, je songe à me venger,

Je ne sçay même encor, quoy qu'il m'ait pû promettre,
Sur d'autres que sur moy, si je dois m'en remettre.
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrois mes coups bien plus seurs que les siens.
Quel plaisir, de venger moy-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du Parjure,
Et pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma Rivale à ses regards mourans!
Ah! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Luy laissoit le regret de mourir ma Victime!
Va le trouver. Di-luy qu'il apprenne à l'Ingrat
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'Estat.
Chere Cleone, cours. Ma vengeance est perduë,
S'il ignore, en mourant, que c'est moy qui le tuë.

CLEONE.

Je vous obeïray. Mais qu'est-ce que je voy ?
O Dieux! Qui l'auroit cru, Madame ? c'est le Roy.

HERMIONE.

Ah! cours après Oreste, et di-luy, ma Cleone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

SCENE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHÆNIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, et je voy bien
Que mon abord icy trouble vostre entretien.
Je ne viens point armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice.

Il suffit que mon cœur me condamne tout bas.
Et je soutiendrois mal ce que je ne croy pas.
J'épouse une Troyenne. Ouy, Madame, et j'avouë
Que je vous ay promis la foy que je luy vouë.
Un autre vous diroit que dans les champs Troyens
Nos deux Peres sans nous formerent ces liens,
Et que sans consulter ny mon choix ny le vostre,
Nous fûmes sans amour engagez l'un à l'autre.
Mais c'est assez pour moy que je me sois soumis.
Par mes Ambassadeurs mon cœur vous fut promis'.
Loin de les revoquer, je voulus y souscrire.
Je vous vis avec eux arriver en Epire,
Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eust déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrestay point à cette ardeur nouvelle,
Je voulus m'obstiner à vous estre fidelle.
Je vous reçûs en Reine, et jusques à ce jour
J'ay cru que mes sermens me tiendroient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte. Et par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle deteste.
L'un par l'autre entraînez, nous courons à l'Autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
Après cela, Madame, éclatez contre un Traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'estre.
Pour moy, loin de contraindre un si juste couroux
Il me soulagera peut-estre autant que vous.
Donnez-moy tous les noms destinez aux Parjures,
Je crains vostre silence, et non pas vos injures ;
Et mon cœur soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,

Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste après tout, qu'un Conquerant s'abaisse,
Sous la servile Loy de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoy vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoy, sans que ny serment, ny devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, Amant d'une Troyenne ?
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Helene, à la Veuve d'Hector ?
Couronner tour à tour l'Esclave et la Princesse,
Immoler Troye aux Grecs, au Fils d'Hector la Grece ?
Tout cela part d'un cœur toujours maistre de soy,
D'un Heros qui n'est point esclave de sa foy.
Pour plaire à vostre Epouse, il vous faudroit peut-estre
Prodiguer les doux noms de Parjure et de Traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voye.
Mais, Seigneur, en un jour ce seroit trop de joye,
Et sans chercher ailleurs des titres empruntez,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux Pere d'Hector la valeur abattuë
Aux pieds de sa Famille expirant à sa veuë,
Tandis que dans son sein vostre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé ;
Dans des ruisseaux de sang Troye ardente plongée,
De vostre propre main Polixene égorgée
Aux yeux de tous les Grecs, indignez contre vous
Que peut-on refuser à ces genereux coups ?

PYRRHUS.

Madame, je sçay trop à quels excez de rage
La vengeance d'Helene emporta mon courage.

Je puis me plaindre à vous du sang que j'ay versé.
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends graces au Ciel, que vostre indifference
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le voy bien, trop prompt à se gêner,
Devoit mieux vous connoistre et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisoient une injure mortelle,
Il faut se croire aimé, pour se croire infidelle.
Vous ne pretendiez point m'arrester dans vos fers.
J'ay craint de vous trahir, peut-estre je vous sers.
Nos cœurs n'estoient pas faits dépendans l'un de l'autre.
Je suivois mon devoir, et vous cediez au vostre.
Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ay point aimé, Cruel ? Qu'ay-je donc fait ?
J'ay dedaigné pour toy les vœux de tous nos Princes.
Je t'ay cherché moy-même au fond de tes Provinces.
J'y suis encor, malgré tes infidelitez,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontez.
Je leur ay commandé de cacher mon injure.
J'attendois en secret le retour d'un Parjure.
J'ay crû que tost ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterois un cœur qui m'estoit dû.
Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidelle ?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colere
Reserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez vostre hymen, j'y consens. Mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en estre les témoins,
Pour la dernière fois je vous parle peut-estre,

Différez-le d'un jour, demain vous serez maistre.
Vous ne répondez point ? Perfide, je le voy,
Tu comptes les momens que tu perds avec moy.
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre¹ t'entretienne.
Tu luy parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toy de ces lieux.
Va luy jurer la foy, que tu m'avois jurée.
Va profaner des Dieux la Majesté sacrée.
Ces Dieux, ces justes Dieux, n'auront pas oublié,
Que les mêmes sermens avec moy t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne.
Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Seigneur, vous entendez. Gardez de négliger
Une Amante en fureur, qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée,
La querelle² des Grecs à la sienne est liée.
Oreste l'aime encore. Et peut-estre à ce prix...

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son Fils.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE, *seule.*

OU suis-je ? Qu'ay-je fait ? Que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me devore ?
Errante et sans dessein, je cours dans ce Palais.
Ah ! ne puis-je sçavoir si j'aime, ou si je hais ?
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée ?
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée.
L'ay-je vû se troubler, et me plaindre un moment ?
En ay-je pô tirer un seul gémissement ?
Muet à mes souûpirs, tranquile à mes allarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ? Et pour comble d'ennuy,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour luy ?
Je tremble au seul penser du coup qui le menace ?
Et, preste à me vanger je luy fais déjà grace ?
Non, ne revoquons point l'arrest de mon couroux.
Qu'il perisse. Aussi-bien il ne vit plus pour nous.
Le Perfide triomphe, et se rit de ma rage.
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.
Il croit que toûjours foible, et d'un cœur incertain,
Je pareray d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moy par mes bontez passées.

Mais plutôt le Perfide a bien d'autres pensées.
Triomphant dans le Temple il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'Ingrat ! cet embarras funeste.
Non, non encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puis qu'enfin il a dû le prévoir,
Et puis qu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
A le vouloir ? Hé quoy ? c'est donc moy qui l'ordonne ?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?
Ce Prince, dont mon cœur se faisoit autrefois,
Avec tant de plaisir redire les Exploits,
A qui même en secret je m'estois destinée ?
Avant qu'on eût conclu ce fatal hymenée,
Je n'ay donc traversé tant de mers, tant d'Estats,
Que pour venir si loin préparer son trépas ?
L'assassiner, le perdre ? Ah ! devant qu'il expire...

SCÈNE II.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

Ah ! qu'ay-je fait, Cleone ? et que viens-tu me dire ?
Que fait Pyrrhus ?

CLEONE.

Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des Mortels, et le plus amoureux.
Je l'ay vû vers le Temple, où son hymen s'apreste,
Mener en Conquerant sa nouvelle conquête,
Et d'un œil où brilloient sa joye et son espoir,
S'enivrer, en marchant, du plaisir de la voir.

Andromaque, au travers de mille cris de joye,
Porte jusqu'aux Autels le souvenir de Troye :
Incapable toujours d'aimer et de haïr,
Sans joye, et sans murmure elle semble obeïr.

HERMIONE.

Et l'Ingrat ? Jusqu'au bout il a poussé l'outrage ?
Mais as-tu bien, Cleone, observé son visage ?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits ?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le Palais ?
Di-moy, ne t'es-tu point présentée à sa veuë ?
L'Ingrat a-t-il rougi lors qu'il t'a reconnuë ?
Son trouble avoûoit-il son infidelité ?
A-t-il jusqu'à la fin soûtenu sa fierté ?

CLEONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire
Semblent estre avec vous sortis de sa memoire.
Sans songer qui le suit, Ennemis, ou Sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du Fils d'Hector il a rangé sa Garde,
Et croit que c'est luy seul que le peril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprés
Dans un Fort éloigné du Temple et du Palais.
Voilà, dans ses transports, le seul soin qui luy reste.

HERMIONE.

Le perfide ! il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLEONE.

Oreste, avec ses Grecs, dans le Temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien ? à me vanger n'est-il pas préparé ?

CLEONE.

Je ne sçay.

HERMIONE.

Tu ne sçais? Quoy donc! Oreste encore,
Oreste me trahit?

CLEONE.

Oreste vous adore,
Mais de mille remords son esprit combattu
Croît tantôt son amour, et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadême ;
Il respecte en Pyrrhus Achille, et Pyrrhus même.
Il craint la Grece, il craint l'Univers en couroux,
Mais il se craint, dit-il, soy-même plus que tous.
Il voudroit en Vainqueur vous apporter sa teste :
Le seul nom d'Assassin l'épouvante et l'arreste.
Enfin il est entré, sans sçavoir, dans son cœur,
S'il en devoit sortir Coupable ou Spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle,
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sçay de quels remords son courage est atteint :
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoy ? sans qu'elle employast une seule priere,
Ma Mere en sa faveur arma la Grece entiere ?
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent perir vingt Rois, qu'ils ne connoissoient pas ?
Et moy je ne prétens que la mort d'un Parjure,
Et je charge un Amant du soin de mon injure ;
Il peut me conquerir à ce prix, sans danger,
Je me livre moy-même, et ne puis me vanger ?
Allons. C'est à moy seule à me rendre justice :

Que de cris de douleur le Temple retentisse.
De leur hymen fatal troublons l'événement,
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
Je ne choisiray point, dans ce desordre extrême.
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste luy-même.
Je mourray. Mais au moins ma mort me vengera,
Je ne mourray pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCENE III¹.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait, et vous estes servie.
Pyrrhus rend à l'Autel son infidelle vie.

HERMIONE.

Il est mort ?

ORESTE.

Il expire. Et nos Grecs irritez
Ont lavé dans son sang ses infidelitez.
Je vous l'avois promis. Et quoique mon courage
Se fist de ce complot une funeste image,
J'ay couru vers le Temple, où nos Grecs dispersez
Se sont jusqu'à l'Autel dans la foule glissez.
Pyrrhus m'a reconnu. Mais sans changer de face,
Il sembloit que ma veuë excitast son audace,
Que tous les Grecs bravez en leur Ambassadeur
Deussent de son Hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé luy-même.
*Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foy,
Andromaque, regnez sur l'Epire et sur moy.*

*Je voûe à vostre Fils une amitié de Pere,
J'en atteste les Dieux, je le jure à sa Mère.
Pour tous mes Ennemis je declare les siens,
Et je le reconnois pour le Roy des Troyens.
A ces mots, qui du Peuple attiraient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage.
L'Infidelle s'est vû par tout envelopper,
Et je n'ay pû trouver de place pour frapper.
Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ay veu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober,
Mais enfin à l'Autel il est allé tomber.
Du Peuple épouvanté j'ay traversé la presse
Pour venir de ces lieux enlever ma Princesse,
Et regagner le Port, où bien-tost nos Amis
Viendront couverts du sang que je vous ay promis.*

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait !

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience.

Ils ont, je le voy bien, trahi vostre vengeance.
Vous vouliez que ma main portast les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous.
Mais c'est moy dont l'ardeur leur a servi d'exemple,
Je les ay pour vous seule entraînez dans le Temple,
Madame, et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort, que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE.

Tay-toy, Perfide,

Et n'impute qu'à toy ton lâche Parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,

Va, je la desavouë, et tu me fais horreur.
Barbare qu'as-tu fait ? avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie ?
Avez-vous pû, Cruels, l'immoler aujourd'huy
Sans que tout vostre sang se soulevast pour luy ?
Mais parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
Qui te l'a dit ?...

ORESTE.

O Dieux ! Quoy ! ne m'avez-vous pas
Vous-même, icy, tantost, ordonné son trépas ?

HERMIONE.

Ah ! Falloit-il en croire une Amante insensée ?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée ?
Et ne voyois-tu pas, dans mes emportemens,
Que mon cœur dementoit ma bouche à tous momens ?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire ?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire,
Toy-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance ?
Qui t'ameine en des lieux où l'on fuit ta presence ?
Voilà de ton amour le detestable fruit.
Tu m'apportois, Cruel, le malheur qui te suit.
C'est toy dont l'Ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pancher vers ma Rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins,
Il m'aimeroit peut-estre, il le feindroit du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire,
Je renonce à la Grece, à Sparte, à son Empire,
A toute ma Famille. Et c'est assez pour moy,
Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toy.

SCENE IV.

ORESTE, *seul.*

Que vois-je ? Est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
Je suis, si je l'en crois, un Traître, un Assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt ? et suis-je Oreste, enfin ?
Quoy ? j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
J'assassine à regret un Roy que je revere ;
Je viole en un jour les droits des Souverains,
Ceux des Ambassadeurs et tous ceux des Humains :
Ceux même des Autels, où ma fureur l'assiege,
Je deviens Parricide, Assassin, Sacrilege.
Pour qui ? Pour une Ingrate, à qui je le promets
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais ;
Dont j'épouse la rage. Et quand je l'ay servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux !
Je la voy pour jamais s'éloigner de mes yeux,
Et l'Ingrate, en fuyant, me laisse, pour salaire,
Tous les noms odieux que j'ay pris pour luy plaire

SCENE V.

ORESTE, PYLADE, SOLDATS D'ORESTE.

PYLADE.

Il faut partir, Seigneur. Sortons de ce Palais,
Ou bien resolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs pour un moment en défendent la Porte.
Tout le Peuple assemblé nous poursuit à main forte.

Aux ordres d'Andromaque icy tout est soûmis,
Ils la traitent en Reine, et nous comme Ennemis.
Andromaque elle-même à Pyrrhus si rebelle,
Luy rend tous les devoirs d'une Veuve fidelle,
Commande qu'on le vange, et peut-estre sur nous
Veut venger Troye encore et son premier Epoux.
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne,
Nos Grecs nous rejoindront. Et tandis qu'Hermione,
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voila nostre chemin, sortons en seureté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, Amis, que je veux suivre,
A son dernier arrest je ne puis plus survivre.
Partez, j'ay fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, Seigneur ? il la faut oublier.
Quoy ! toujourns l'instrument et l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les Morts quelque nouvel outrage ?
Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez ?

ORESTE.

Elle meurt ? Dieux ! qu'entens-je ?

PYLADE.

Hé quoy ? vous l'ignoriez ?
En rentrant dans ces lieux, nous l'avons roncontrée,
Qui couroit vers le Temple, inquiete, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus, porté sur des Soldats,
Que son sang excitoit à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émueë ;
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons veuë,
Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au Ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE.

Grace aux Dieux ! Mon mal-heur passe mon esperance !
Ouy, je te louë, ô Ciel ! de ta perseverance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
Ta haine a pris plaisir à former ma misere ;
J'estois né pour servir d'exemple à ta colere,
Pour estre du malheur un modele accompli :
Hé bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux Amans ? Pour couronner ma joye,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noye :
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs, qui n'ont pû s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?
De quel costé sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grace au Ciel, j'entrevoiy...
Dieux ! Quels ruisseaux de sang coulent autour de moy !

PYLADE.

Ah Seigneur !

ORESTE.

Quoy, Pyrrhus, je te rencontre encore ?
Trouveray-je par tout un Rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voila le coup que je t'ay reservé.
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse ?
Elle vient l'arracher au coup qui le menasse ?
Dieux, quels affreux regards elle jette sur moy !
Quels Démons, quels serpens traîne-t-elle après soy ?
Hé bien, Filles d'Enfer, vos mains sont-elles prestes ?
Pour qui sont ces Serpens qui sifflent sur vos testes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?

Venez-vous m'enlever dans l'éternelle Nuit ?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais, non retirez-vous, laissez faire Hermione.
L'Ingrate mieux que vous saura me déchirer,
Et je luy porte enfin mon cœur à devorer.

PYLADE.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse,
Ménageons les momens que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissans
S'il reprenoit icy sa rage avec ses sens.

FIN.

NOTICES, NOTES

VARIANTES, APPENDICES

DU

TOME PREMIER.

LA THÉBAÏDE.

NOTICE.

LA préparation et l'apparition de *La Thébaïde* s'entourent d'une série de légendes. On dit que la pièce fut composée par Racine non seulement sur l'idée, mais sur le plan que lui avait fourni Molière. Molière lui-même aurait traité le sujet et il serait paru une *Thébaïde* de sa façon sur le théâtre de Bordeaux. Après avoir refusé une *Théagène* et *Chariclée* de son nouvel ami, il l'aurait ainsi aiguillé vers un sujet meilleur, choisissant pour soi de jouer le rôle d'*Étéocle*. C'est par ce morceau enfin que sa troupe se serait essayée pour la première fois à la tragédie.

Il y a, à l'origine de ce romanesque, enjolivé encore dans le détail, un récit plus que suspect de Grimarest et diverses traditions orales reprises avec complaisance par les amateurs d'anecdotes. En vérité, Racine destinait d'abord sa pièce à l'hôtel de Bourgogne où le protégeait Mademoiselle de Beauchâteau, sa future *Antigone*, et il rédigeait à loisir, dès son séjour à Uzès, ces actes dont on ajoute que, pressé, il les apportait à Molière à raison d'un par semaine. Tout ce que nous savons de précis sur la façon dont il travailla tient dans trois lignes de sa préface. « Quelques vers que j'avais faits... », écrit-il, « tombèrent par hasard entre les mains de quelques

personnes d'esprit. Ils m'excitèrent à faire une tragédie et me proposèrent le sujet de la Thébàïde... » Que parmi ces personnes se soit trouvé Molière, il est possible. Ce n'est pas sans raison que Racine parle de plusieurs, et dès cette époque il écoutait et sollicitait les conseils. C'est parce qu'on lui présenta Boileau comme critique sûr qu'il le voulut connaître. A propos de cette même Thébàïde, MESNARD nous rapporte ce détail significatif : « Dans la grande scène du quatrième acte tel qu'il [Racine] l'avait d'abord faite, les deux frères, animés par leurs défis mutuels, tiraient l'épée en présence de leur mère : et sans doute Créon et Hémon dégainaient aussi pour les séparer. Racine nous apprend que cette scène trouva plusieurs censeurs ; « Je ne goûtais point, ni les autres non plus, toutes ces épées « tirées ». Et pour contenter ses Aristarques, il retranscha plus de deux cent vers¹. »

La pièce fut donnée le 20 juin 1664 par la troupe de Monsieur, la troupe de Molière, sur la scène du Palais-Royal. Il faut venir au Mercure de 1721 pour entendre parler de la distribution des rôles. Étéocle aurait été Hubert ; Polynice, La Grange ; Jocaste, Mademoiselle Béjart ; Antigone, Mademoiselle de Brie ; Créon, La Thorillière ; Hémon, Béjart. Le succès fut honorable. Il y eut douze représentations en moins d'un mois. La troupe comprit La Thébàïde dans son répertoire au cours de ses déplacements à Fontainebleau, à Villers-Cotterets, à Versailles. Elle cessa naturellement de la jouer après la brouille de Molière et de Racine, c'est-à-dire dès la fin de 1665, et ne la reprit, après sa réunion aux Comédiens du Marais, qu'en 1678. On ignore si La Thébàïde fut représentée à l'hôtel de Bourgogne, au temps où l'on y donnait les chefs-d'œuvre raciniens. Reprise en 1703, en 1721, la Comédie-Française la redonnait en 1864 dans des conditions assez bizarres. Elle l'amputait de trois actes, ne gardant

1. MESNARD, I, p. 373.

que les deux derniers, et pensait à intercaler un morceau de Rotrou, sans doute en souvenir d'un pseudo-plagiat.

La Thébàïde a été imprimée sans préface, mais avec l'épître dédicatoire, en 1664, chez Barbin ; une autre édition, portant l'«*achevé d'imprimer*» et l'extrait du privilège que la première ne semble pas avoir contenu, chez Gabriel Quinet, au Palais. La préface ne parut que dans la première édition collective des Œuvres en 1676. L'épître dédicatoire n'a pas été reproduite dans les éditions publiées du vivant de Racine. De ces éditions, celles de 1676, 1687, 1697 ne conservent au titre courant que : Les Frères Ennemis.

On a voulu, entendant l'auteur solliciter l'indulgence, que cette pièce fût tout à fait inférieure, sinon franchement mauvaise. C'est une erreur, et on est surpris de ce qu'on peut encore y prendre de plaisir. Certes, ni La Thébàïde ne vaut Phèdre, ni elle n'en laisse pressentir l'entière profondeur. Ne l'oublions pas, toutefois : si elle offrit, en effet, un début au public, Racine s'était essayé déjà à plus d'une esquisse et en avait mené au moins une à bout. Il est ici mieux qu'un débutant, et il arrive que le maître futur s'y laisse deviner.

Il en emprunte la matière, mais le plan ne reste qu'à lui. Il le dresse, dit-il, «*à peu près*» sur Les Phéniciennes d'Euripide. En réalité, il puise dans ce fond très riche, trop riche, et il arrange à son gré, traitant à sa manière l'original grec, comme plus tard il traitera Tacite ou l'Écriture. Il mène l'action avec une vivacité singulière et ses erreurs mêmes sont significatives. L'amour n'est qu'épisodique dans l'histoire d'une haine monstrueuse et peut-être n'eût-il pas fallu l'y introduire. Par la force qu'il lui donne en Créon dont il fausse ainsi le caractère, dans Antigone dont il fait une véritable passionnée, Racine laisse entrevoir de quel usage lui sera ce sentiment.

Il lui souvenait de Sénèque ou de Stace et il venait après Jean Robelin, Robert Garnier et Rotrou. Celui-ci avait combiné ces mêmes Phéniciennes avec l'Antigone de Sophocle,

tombant à la dualité d'action que signala son émule, et soucieux, dirait-on, des effets de style autant que du drame¹.

Racine n'oubliera pas ses beaux endroits. Mais il suit un autre modèle sans le dire, par chance sans le vouloir, et c'est Corneille. Les commentateurs n'ont pas assez insisté sur ce point : il y a dans *La Thébaine* des morceaux « politiques » assez surprenants et dans le ton des entretiens trop nombreux qu'on rencontre dans *Pulchérie* ou *Surena*. Telle est, par exemple, la description par Polynice de l'état du « tyran » (II-3 et IV-3) et telle la scène où Créon se découvre à son confident (III-6). M. Lucien Dubech dans un curieux petit livre a bien su découvrir dès *La Thébaine* un « Jean Racine politique » et en montrer même l'actualité à cet égard. Mais ce qui chez Corneille était devenu essentiel reste ici épisodique, et Racine

1. Que l'on compare, par exemple, le sacrifice de Menécée chez les deux auteurs :

Hardi s'étant planté sur les bords de la tour
Et voyant sans frayer les bas lieux d'alentour,
A regardé-le camp et d'une voix profonde
A fait tourné vers lui les yeux de tout le monde :
« Arrêtez, a-t-il dit, d'un ton impérieux ;
Arrêtez, je l'ordonne et de la part des Dieux ;
Arrêtez. » Cette-voix est à peine entendue,
Chacun reste interdit, l'œil et le bras levé ;
Le coup demeure en l'air et n'est point achevé.

(*Antigone*, I, 2.)

Menécée, dit Racine,

De l'amour du pays montrant son âme atteinte
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte
Et, se faisant ouïr des Grecs et des Thebains :
Arrêtez, a-t-il dit, arrêtez, inhumains!
Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle.
Les soldats estonnez de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours...

(*La Thébaine*, III, 3.)

2. « En toute occasion », dit-il (p. 22), « Créon parle du pouvoir monarchique avec le même éclat et la même raison. C'est lui qui

a trop de goût déjà pour pousser ces sortes de débats ou de peintures jusqu'à l'indiscrétion.

On rapporte volontiers, à propos de cette première œuvre, un trait, en effet plaisant. Le *Nécrologe de Port-Royal* la mentionne seule en ces termes : « Bientôt il [Racine] fit paraître qu'il avoit apporté en naissant de grandes dispositions pour les sciences, qu'il eut occasion de cultiver et de perfectionner avec les savants solitaires qui habitaient ce désert. La solitude qu'il y trouva lui fit produire sa *Thébàïde*, qui lui acquit une très grande réputation dans un âge peu avancé ». « Voilà, ajoute Mesnard¹, voilà ce que Racine a gagné à donner à sa pièce, en dépit d'Heinsius, le titre de *Thébàïde*, que le savant philologue, honorablement cité dans sa préface, avait déclaré très mal convenir au sujet tragique de la lutte fratricide des enfants d'Œdipe. »

...Le pieux historien n'a pas voulu faire un jeu de mots et *La Thébàïde* prise pour quelque histoire de moines d'Orient, voilà aussi qui répand, à ce seuil profane, un parfum désuet et charmant de *Port-Royal*.

prononce la violente condamnation qui tombait d'aplomb sur les Frondeurs :

Leurs grandes actions sont les plus criminelles :
Ils signalent leur crime en signalant leur bras
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas. »

I. MESNARD, I, p. 387.

NOTES ET VARIANTES¹.

Page 3.

1. *Ils*, non pas *elles*. Usage commun alors, soit qu'on eût dans l'esprit le terme générique d'« homme », soit que, bien que venu d'un féminin latin, le mot ait gardé un sens masculin ou indéci. Cf. LITTRÉ au mot *Personne* (7^o) et BRUNOT, *Grammaire historique*, N^o 306. — Cette préface parut pour la première fois dans l'édition collective de 1676.

Page 7.

1. « Ils sont sortis », expression assez malheureuse dans son raccourci et qui veut dire : « On vient d'opérer une sortie ».

Page 8.

1. Le mot « Monstres » se rapporte aux choses, non aux personnes et a le sens d'« actes monstrueux ».

Page 10.

1. L'édition de 1664 ajoute :

Je n'ay que trop languy derrière une muraille,
Je brûlais de me voir en un champ de bataille
Lors que l'on peut paroistre au milieu des hazards,
Un grand cœur est honteux de garder des remparts.
J'estois las d'endurer que le fier Polinice,
Me reprochast tout haut cet indigne exercice,
Et criast aux Thébains, afin de les gagner,
Que je laissois aux fers ceux qui me font regner.

2. *Var.* (Pour celle-ci comme pour les autres, sauf indication contraire, les variantes sont celles de l'édition originale).

Vous preserve le Ciel d'une telle Victoire
Thebes ne veut point-voir une action si noire,
Laissez là son salut et n'y songez jamais ;
La guerre vaut bien mieux que cette affreuse Paix,

1. On remarquera que ces variantes consistent pour la plupart en des suppressions faites déjà dans l'édition collective de 1676.

Dure t'elle à jamais cette cruelle guerre,
Dont le flambeau fatal désole cette terre.
Prolongez nos mal-heurs, augmentez les toûjours,
Plustost qu'un si grand crime en arreste le cours.
Vous mesme d'un tel sang soûilleriez-vous vos Armes?

Page 11.

1. *Var.*

Pour un Trosne est-il rien qu'on refuse de faire,
On promet tout, Madame, afin d'y parvenir
Mais on ne songe apres qu'à si bien maintenir,
J'estois alors sujet et dans l'obéissance.
Et je tiens aujourd'huy la suprême puissance :
Ce que je fis alors ne m'est plus une Loy,
Le devoir d'un Sujet n'est pas celui d'un Roy.
D'abord que sur sa teste il reçoit la Couronne,
Un Roy sort à l'instant de sa propre personne,
L'interest du public doit devenir le sien,
Il doit tout à l'Estat et ne se doit plus rien.

JOCASTE. — Au moins, doit-il, mon Fils, quelque chose à sa gloire,

Dont le soin ne doit pas sortir de sa mémoire,
Et quand ce nouveau rang l'affranchiroit des Lois,
Au moins doit il tenir sa parole à des Rois.

ETEOCLE. — Polinice, à ce titre auroit tort de pretendre.
Thebes, sous son pouvoir, n'a point voulu se rendre,
Et lorsque...

2. Il était devenu le gendre de ce roi (Adraste) et en avait reçu une armée destinée à le servir dans la lutte.

Page 13.

1. « Connaistre », au lieu de connoistre, à partir de l'éd. de 1676, par souci, confirme LOUIS RACINE (*Remarques*, éd. citée p. 330), de rimer pour les yeux. Cette remarque de Louis Racine vient à propos d'*Alexandre*, A. I, sc. 2, p. 87, vers 21.

Page 17.

1. « Degasts », au sens fort de dévastation.

Page 21.

1. MESNARD rapproche justement cette première scène de la scène IV de l'acte premier de l'*Antigone* de ROTROU.

Page 22.

1. *Var.*

Lors qu'on se sent pressé d'une main inconnue
On la craint sans réserve, on hait sans retenuë.

Dans tous ces mouvemens le cœur n'est pas contraint,
 Et se sent soulagé de haïr ce qu'il craint.
 Mais voyant attaquer mon pais et mon Frere,
 La main qui l'attaquoit ne m'estoit pas moins chere ;
 Mon cœur qui ne voyoit que mes Freres et vous,
 Ne haïssoit personne et je vous craignoit tous.

Page 23.

I. *Var.*

ANTIGONE. — Je le chers toujours, encore qu'il m'oublie.

HEMON. — Non, non, son amitié ne s'est point affaiblie
 Il vous chérit encor mais ses yeux ont appris,
 Que mon amour pour vous est bien d'un autre prix.
 Quoique son amitié surpasse l'ordinaire,
 Il voit combien l'Amant l'emporte sur le Frere
 Et qu'auprès de l'amour dont je ressens l'ardeur,
 La plus forte amitié n'est au plus que tieueur.

Page 26.

I. *Var.*

HEMON. — Aussi quand jusqu'à vous j'osai porter ma flame,
 Vos yeux seuls imprimoient la terreur dans mon ame.
 Et je craignois bien plus d'offenser vos appas
 Que le couroux des Dieux que je n'offensois pas.

ANTIGONE. — Autant que votre amour votre erreur est extrême
 Et vous les offensiez beaucoup plus que moy mesme ;
 Quelque rigueur pour vous qui parust en mes yeux,
 Helas ! ils approuvoient ce qui faschoit les Dieux.
 Oüy, ces Dieux ennemis de toute ma famille,
 Aussi bien que le Pere en detestoient la Fille,
 Vous aimastes, Hemon, l'objet de leur couroux,
 Et leur haine pour moy s'estendit jusqu'à-vous.
 C'est-là de vos malheurs le funeste principe,
 Fuyez, Hemon, fuyez de la Fille d'Œdipe,
 Taschez de n'aimer plus, pour plaire aux Immortels,
 Et la Fille et la Sœur de tant de Criminels.
 Le crime en sa famille...

HEMON. — ...Ah ! Madame, leur crime
 Ne fait que relever vostre vertu sublime
 Puisque par un effort dont les Dieux sont jaloux,
 Vous brillez d'un éclat qui ne vient que de vous.

Page 27.

I. Racine fait « ministre » tantôt du masculin, tantôt du féminin.
 Cf. le glossaire de Marty-Laveaux au Tome VIII de l'édition
 MESNARD, à l'article : *ministre*.

Page 29.

1. Cette horreur du sang et une magnanimité rappelée également par Antigone (V-I), semblent les rares traits dont Racine ait voulu distinguer Polynce.

Page 38.

1. Cf. la scène III de l'acte premier de l'*Antigone* de ROTROU.

Page 50.

1. Cf. ROTROU, scène IV de l'acte II ; EURIPIDE (464-637) et SÉNÈQUE (443-664).

Page 55.

1. Ce vers remplace tout ce passage :

JOCASTE. — Un exil innocent vaut mieux qu'une couronne
Que le crime noircit, que le parjure donne.
Vostre bannissement vous rendra glorieux,
Et le Trosne, mon Fils, vous rendroit odieux.
Si vous n'y montez pas, c'est le crime d'un autre ;
Mais si vous y montez ce sera par le vostre.
Conservez vostre gloire.

ANTIGONE. — Ah, mon Frere, en effet,
Pouvez-vous concevoir cet horrible forfait ?
Ainsi donc tout à coup l'honneur vous abandonne ?
O Dieux ! Est-il si doux de porter la Couronne ?
Et pour le seul plaisir d'en estre revestu,
Peut-on se dépouiller de toute sa Vertu ?
Si la Vertu jamais eust regné dans vostre ame
En feriez-vous au Trône un sacrifice infame ?
Quand on l'ose immoler on la connoist bien peu,
Et la victime hélas ! vaut bien plus que le Dieu.

HEMON. — Seigneur, sans vous livrer à ce malheur extrême
Le Ciel à vos desirs offre le Diadème.
Vous pouvez sans respandre une goutte de sang,
Des que vous le voudrez monter à ce haut rang
Puisque le Roy d'Argos vous cede une Couronne.

Page 57.

1. C'est Etéocle et non Polynice qui parle ainsi dans EURIPIDE (*Phéniciennes*, 504-506).

Page 61.

1. Racine, dans sa correspondance avec Levasseur, parle de cinq stances à quoi il aurait réduit tout ce qu'il avait composé sur le sujet. Il n'en garda finalement que trois et, dans une lettre de décembre 1663, il cite celle-ci :

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
Et qui feignant d'ouvrir le trosne sous nos pas,
Ne nous ouvre qu'un précipice,
Que tu causes d'égaremens !
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amans !
Que leurs chutes sont déplorables !
Mais que tu fais périr d'innocens avec eux,
Et que tu fais de misérables
En faisant un ambitieux !

Page 62.

1. L'idée du faux rapport d'Olympe, note MESNARD, demeure propre à Racine. Il rapproche cette péripétie d'une invention analogue dans CORNEILLE (*Horace*, III-6).

Page 63.

1. L'éd. 1664 ajoute ici :

Quand on est au tombeau, tous nos tourmens s'apaisent ;
Quand on est furieux, tous nos crimes nous plaisent ;
Des plus cruels mal-heurs le trépas vient à bout ;
La fureur ne sent rien, mais la douleur sent tout.
Cette vive douleur dont je suis la victime
Ressent la mort de l'un et de l'autre le crime.
Le sort de tous les deux me deschire le cœur ;
Et plaignant le vaincu, je pleure le Vainqueur.
A ce cruel Vainqueur quel accueil dois-je faire ?
S'il est mon Frere, Olympe, il a tué mon Frere.
La nature est confuse et se taist aujourd'huy :
Elle n'ose parler pour luy, ni contre luy.

ÉPITRE¹.MONSEIGNEUR²,

Je vous présente un Ouvrage qui n'a peut-estre rien de considerable que l'honneur de vous avoir plû. Mais veritablement cet honneur est quelque chose de si grand pour moy que quand ma Piece ne m'auroit produit que cet avantage, je pourois dire que son succez auroit passé mes esperances. Et que pouvois-je esperer de plus glorieux que l'approbation d'une Personne qui sçait donner aux choses un si juste prix, et qui est luy-même l'admiration de tout le monde? Aussi, MONSEIGNEUR, si la Thebayde a receû quelques applaudissemens, c'est sans doute qu'on n'a pas osé dementir le jugement que vous avez donné en sa faveur, et il semble que vous luy ayez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'espere qu'estant dépouillée des ornemens du Theatre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'ap-

1. Les Epîtres et les Préfaces qui suivent sont celles des éditions originales.

2. François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, pair de France, lieutenant général pendant la Fronde, académicien (1610-1687), a publié des vers dans les recueils du temps et on lui a attribué une tragédie, *Bradamante*, parue, anonyme, en 1637. Il dirigea en 1664, à Versailles, *Les Plaisirs de l'Ile enchantée*. Il avait encouragé Racine dès l'*Ode de la Renommée aux Muses*. Il est peu vraisemblable que Molière l'ait eu en vue, comme on l'a dit, dans l'*Oronte* du *Misanthrope*.

prehende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un Protecteur, que le nombre des ennemis n'a pas accoustumé d'esbranler. On sçait, MONSEIGNEUR, que si vous avez une parfaite connaissance des belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez reünny en vous ces deux excellentes qualitez qui ont fait separement tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes, que les vostres m'ont esté advantageuses : Aussi bien je ne vous dirois que des choses qui sont connuës de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire avec un profond respect, que je suis,

MONSEIGNEUR

Vostre très-humble, et très obeyssant serviteur,

RACINE.

ALEXANDRE LE GRAND.

NOTICE.

A ne considérer que les apparences et l'ordre logique, il semble que l'Alexandre eût dû précéder La Thébàïde. S'il est vrai qu'un débutant imite d'abord et se met à l'école du maître dont il veut se faire l'émule, cette pièce-ci répond bien mieux que l'autre à une telle coutume. Racine, en effet, sans génie encore mais avec un talent singulièrement souple, suit Corneille dans Alexandre. La preuve en est qu'on l'en rapproche trop. Mais voyons d'abord succinctement l'histoire.

Dès le début de 1665, Racine lisait trois actes et demi de sa nouvelle œuvre chez Mme du Plessis-Guénégaud, à l'hôtel de Nevers. Boileau était présent. Il y avait de plus, parmi une brillante assemblée, Mme de Sévigné et sa fille, Mme de La Fayette, La Rochefoucauld, Pomponne. Ce haut tribunal fut conquis et le succès préparé par des suffrages aussi flatteurs. La pièce était donc reçue à l'applaudissement général lors de la première représentation, le 4 décembre de la même année, un vendredi, devant Monsieur, Madame, le grand Condé, le duc d'Enghien, la princesse Palatine. Les acteurs auraient été parfaits¹. C'étaient La Grange dans Alexandre, La Thorillière dans Porus, Hubert dans Taxile, du Croisy dans Ephestion. Des personnages d'Axiane et de Cléophile se chargeaient Mlle du Parc et la femme du directeur.

Car la pièce était montée encore chez Molière. Nul doute

1. Du moins d'après Subligny. (Cf. MESNARD, I, 489.)

pourtant que si elle y eût été si parfaitement jouée, Racine n'aurait point songé à l'en retirer. Or c'est ce qu'il fit. Le 18 décembre, jour de la sixième au Palais-Royal, Alexandre était représenté à l'hôtel de Bourgogne avec Floridor (Alexandre), Mlle des Œillets (Axiane), Montfleury (Porus), Mlle d'Ennebaut (Cléofile), Brécourt (Taxile), Hauteroche (Ephestion). On retrancha, au Palais-Royal, ses droits d'auteur à Racine et on arrêta les représentations au 27 décembre. Il y eut pire et ce fut la brouille sans réconciliation des deux amis. De quelque façon qu'on prenne la chose, Racine ne saurait y avoir un très beau rôle et il n'apparaît point de toute évidence que la troupe de Molière fût si audessous dans la tragédie qu'on dût lui ôter celle-ci qu'elle faisait triompher. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'avec bien des laideurs encore, il y a aujourd'hui dans nos mœurs littéraires une sorte de point d'honneur qui n'était point de mise alors. Une circonstance aggravante, cent louis que Molière aurait donnés ou prêtés à Racine, n'est pas assez nettement établie. Peut-être aussi y a-t-il un précédent à évoquer, celui du Sertorius de Corneille, joué, a-t-on dit, aux deux mêmes endroits¹.

Il y avait eu déjà une représentation de l'Alexandre par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne devant le Roi chez la comtesse d'Armagnac dès le 14 décembre. Jusqu'au milieu de 1685, on en compte quinze dont quatre à Versailles ou à Saint-Germain. La pièce parut imprimée chez Théodore Girard et chez Pierre Trabouillet en janvier 1666. Elle était précédée d'une préface assez violente qui fut amendée dès l'édition de 1672 et s'accompagna d'une seconde, plus modérée, dans l'édition collective de 1676.

C'est qu'il commençait à s'agir, pour Racine, de se défendre. Devant un succès qu'on trouvait trop vif et trop rapide, il y

1. *Id. ib.*, p. 491, n. 1.

eut cabale et il y eut critique. On sait que Corneille, consulté sur l'Alexandre, aurait répondu à son jeune rival, tout en le louant de bien versifier, qu'il n'avait pas le sens du théâtre. Cette sorte de jugement s'explique si on lit avec soin, et on n'y perd pas sa peine, la Dissertation de SAINT-EVREMOND.

Cette Dissertation circula d'abord, sous des formes diverses, adressée à Mme Bourneau, femme du Président de la Sénéchaussée de Saumur, puis, plus atténuée sans doute, au Comte de Lionne. Composée en 1668, vraisemblablement, elle est dans le premier volume des Œuvres meslées parues chez Claude Barbin en 1670. On sait le vœu de l'auteur. « Depuis que j'ai lu le Grand Alexandre, écrivait-il, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'alarmes, et je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la tragédie, mais je voudrais qu'avant sa mort il adoptât l'auteur de cette pièce, pour former avec la tendresse d'un père son vrai successeur... » Ses objections furent celles des contemporains. Il reproche à Racine de déformer l'histoire, d'accommoder les plus illustres personnages au goût du jour, de manquer en somme de couleur locale, et il esquisse avant la lettre une « théorie des climats ». « Les héros des Indes », écrivit-il, « devaient avoir un caractère différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler, un autre soleil, une autre terre y produisent d'autres animaux et d'autres fruits ; les hommes y paraissent tous autres par la différence des visages et plus encore, si j'ose le dire, par une diversité de raison : une morale, une sagesse singulière à la région y semble régler et conduire d'autres esprits dans un autre monde¹. »

Il y a là un exemple assez curieux d'incompréhension. Racine était ainsi jugé d'après Corneille, et c'est pourquoi il était en somme mal jugé. Le vieux dramaturge, sans le vouloir,

1. Id. WILMOTTE : Saint-Evremond critique littéraire (Collection des Chefs-d'œuvre méconnus), p. 138.

se charge de préciser les choses. « Vous flattez agréablement mes sentiments », répond-il à Saint-Evremond, « quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres, ces caractères de leur temps, de leur nation et de leur humeur. J'ai cru jusqu'ici que l'amour était une passion trop chargée de faiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque ; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps ; et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien¹. » Deux systèmes dramatiques s'opposaient, l'un où l'on voyait sur le fond d'une histoire d'ailleurs arrangée une sorte d'héroïsme en action, l'autre où l'amour seul allait régner dans sa tyrannie, un peu conventionnel parfois dans l'allure, mais manifestant au point le plus vif le cœur humain. Le tort et la faiblesse de l'Alexandre fut de ne pas être encore assez franchement racinien.

C'est de cela, pour le fond, que vint le succès et donc ce fut un succès en un certain sens de mauvais aloi pour le jeune auteur. On l'applaudit surtout d'être excellent élève, de renouveler les thèmes et une doctrine un peu fatigués. On prit plaisir à revoir encore des héros capables de subordonner l'amour à la gloire en des accents moins raides et moins caducs. Mais les vrais amis de Corneille ne se trompèrent pas sur un dangereux rival. Ils purent constater que ces mêmes héros n'étaient jamais aussi vivants que lorsqu'ils étaient près de faiblir. Ils entendirent Porus lui-même dire de son âme :

La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas.
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas?

1. *Ed. des Œuvres meslées de 1706 (T. II, pp. 346-347.)*

et Taxile laisser échapper cette parole où passe le désespoir des passions :

Il faut que tout périsse ou que je sois heureux.

Encore là, Racine avait eu des prédécesseurs. Il était paru en 1619 et en 1621 une Mort de Daire et une Mort d'Alexandre, de Hardy, parfaitement oubliées. On ne reparle pas non plus de La Générosité d'Alexandre de Boyer datant de 1647. C'est pourtant une pièce assez extraordinaire. Alexandre n'y est pas amoureux. Porus paraît déguisé dans le camp ennemi pour y confondre sa femme prisonnière et qu'il croit infidèle, son vainqueur le surprend, lui pardonne et s'attire ainsi ce seul mot qui compte : « Tu sais vaincre, Alexandre... ». En revanche Boyer nous apprend que la rougeur ou la pâleur proviennent du sang qui se ramasse ou se disperse. Cela onze ans après Le Cid.

NOTES ET VARIANTES.

Page 77.

1. Cette deuxième préface parut d'abord dans l'édition collective de 1676. L'édition de 1681 y ajoutait à la fin :

« Il paroît par la suite de ce passage que les Indiens regardoient cette Cleofile comme les Romains depuis regardèrent Cleopatre. Aussi y a-t-il quelque conformité entre les aventures de ces deux Reines, et Cléofile en usa envers Alexandre à peu près comme Cleopatre en a usé depuis envers Cesar. L'une en eut un fils qu'elle appelloit Alexandre, et l'autre eut un Fils qu'elle appelloit Cesarion. On pouvoit ajouter cette ressemblance au parallele que l'on a fait de ces deux Conquerans, d'autant plus qu'ils se ressembloient beaucoup dans la maniere dont ils ont esté amoureux. Cette passion ne les a jamais tourmentez plus que de raison. Et quand Cleofile auroit esté Sœur de Taxile comme elle l'est dans ma Tragédie, je suis persuadé que l'amour qu'Alexandre avoit pour elle ne l'auroit pas empêché de rétablir Porus en présence de cette Princesse.

Page 78.

1. Après « *cum se dedisset ei* », dans la citation de Justin, Racine a supprimé les mots « *concubita redemptum* » qui sont dans ce texte.

Page 80.

1 et 2. Le personnage d'Axiane semble de l'invention de Racine, ainsi que la parenté de Cleofile et de Taxile.

Page 89.

1. Abdalonyme, descendant des rois de Tyr, étoit jardinier. C'est dans son jardin qu'Alexandre l'alla chercher pour le faire remonter sur le trône de ses pères.

Page 97.

1. Ce nom semble de l'invention de Racine.

Page 98.

1. Dans toute cette scène, nombreux souvenirs de QUINTE-CURCE (VIII-10 et VII-8).

Page 108.

1. Le vers est une réminiscence *littérale* de CORNEILLE (*Horace* I-3). Et c'est pourtant une variante. L'édition de 1666 porte, en effet :

« D'une égale fierté l'une et l'autre animées. »

Page 109.

1. Après ce vers l'édition de 1666 ajoute :

Ah! Madame, s'il m'aime il le témoigne mal.
Ses lasches soins ne font qu'avancer son Rival.
Il devoit dans un champ plein d'une noble envie,
Luy disputer mon cœur et le soin de ma vie,
Balancer mon estime et comme luy courir
Bien moins pour me sauver que pour me conquérir.

CLEOPHILE. — D'un refus si honteux, il craint peu les reproches ;
Il n'a point du combat évité les approches,
Il en eust partagé la gloire et le danger,
Mais Porus avec luy ne veut rien partager.
Il auroit crû trahir son illustre colere
Que d'attendre un moment le secours de mon Frere.

AXIANE. — Un si lent défenseur, quel que soit son amour,
Se seroit fait, Madame, attendre plus d'un jour.
Non, non, vous jouissez d'une pleine assurance,
Vostre Amant, vostre Frere estoient d'intelligence,
Le lasche qui dans l'ame estoit déjà rendu,
Ne cherchoit qu'à nous vendre après s'estre vendu.
Et vous m'osez encor parler de votre Frere ?
Ah! de ce camp, Madame, ouvrez moy la barrière...

Page 113.

1. Ce satrape de Bactriana avait assassiné Darius. Alexandre le fit battre de verges, puis écarteler.

Page 116.

1. Réminiscence de ROTROU :

« ... Conservez contre moi le titre d'invincible... »

(*Antigone*, II-3).

Page 118.

1. *Siluit terra in conspectu ejus*. C'est la phrase des Macchabées (I, 3.) que Racine traduit (A. III sc. VI) par ce vers :

Et la terre en tremblant se taire devant vous...

Page 135.

1. Les *Malles* ou *Maliens*, peuple habitant d'au-delà l'Hydraote à l'Indus.

Page 138.

1. L'éd. de 1666 ajoute :

Je croyois que touché de mes justes allarmes
Vous sauveriez Porus...

ALEXANDRE. — Que j'escoute vos larmes,
Tandis que vostre cœur au lieu de s'emouvoir
Desespere Taxile et brave mon pouvoir ?
Pensez-vous après tout que j'ignore son crime ?
C'est moy dont la faveur le noircit et l'opprime,
Vous le verriez sans moy d'un œil moins irrité.
Mais on n'en croira pas vostre injuste fierté.
Porus est son Captif. Avant qu'on le ramene
Consultez vostre amour, consultez vostre haine,
Vous le pouvez d'un mot ou sauver ou punir,
Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.

AXIANE. — Hélas ! que voulez vous que ma douleur prononce ?
Pour sauver mon Amant faut-il que j'y renonce ?
Faut-il pour obeir aux ordres du vainqueur
Que je livre à Taxile ou Porus, ou mon cœur ?
Pourquoy m'ordonnez-vous un choix si difficile ?
Abandonnez mes jours au pouvoir de Taxile,
J'y consens. Ne peut-il se venger à son tour ?
Qu'il contente sa haine et non pas son amour.
Punissez les mépris d'une fiere princesse
Qui d'un cœur endurcy le haïra sans cesse.

CLEOPHILE. — Et pouquoy ces mépris qu'il n'a pas mérités,
Luy qui semble adorer jusqu'à vos cruautés ?
Pourquoy garder toujours cette haine enflammée ?

AXIANE. — C'est pour vous avoir crüe, et pour m'avoir aimée.
Je connoy vos desseins. Vostre esprit allarmé
Veut esteindre un couroux par vous même allumé ;
Vous me craignez, enfin, Mais qu'il vienne ce Frere,
Il saura quelle main l'expose à ma colere,
Heureuse si je puis luy donner aujourd'huy
Plus de haine pour vous que je n'en ay pour luy.

2. Le récit d'Ephestion rappelle QUINTE-CURCE (VIII-14). Toutefois, dans cet auteur, c'est le frère de Taxile qui veut séduire Porus et est tué. Cf. sur toute cette scène ARRIEN (V. 18), BOYER (*Porus* IV. 6), les notes de MESNARD I., pp. 591 et suiv.

ÉPÎTRE¹.

AU ROY.

SIRE,

Voicy une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la premiere. Je ne me contente pas d'avoir mis à la teste de mon Ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoûte encore celui de Vostre Majesté, c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le Siecle present et les Siecles passez nous peuvent fournir de plus Grand. Mais, SIRE, j'espere que V. M. ne condamnera pas cette seconde hardiesse comme elle n'a pas desaprouvé la premiere. Quelques efforts que l'on eust faits pour luy defigurer mon Heros, il n'a pas plustost paru devant Elle, qu'Elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un Roy dont la Gloire est répandue aussi loin que celle de ce Conquérant, et devant qui l'on peut dire que tous les Peuples du Monde se taisent, comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre ? Je sçay bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration, que jusqu'icy la force de vos Armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos Vertus. Mais, SIRE, vostre reputation n'en est pas moins eclatante, pour n'estre point etablie sur les embrasemens et sur les ruines ; et déjà V. M. est arrivée au comble de la Gloire par un chemin plus nouveau et

1. Du vivant de Racine, l'Épître au Roi n'a paru que dans les éditions séparées de 1666 et 1672.

plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune Homme gagner des Batailles, de le voir mettre le feu par toute la Terre. Il n'est pas impossible que la Jeunesse et la Fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'Histoire est pleine de jeunes Conquerans. Et l'on sçait avec quelle ardeur V. M. Elle-mesme a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisait encore que pleurer sur les Victoires de son Pere. Mais Elle me permettra de luy dire que devant Elle on n'a point vu de Roy, qui à l'âge d'Alexandre ait fait paroistre la conduite d'Auguste, qui sans s'éloigner presque du centre de son Royaume, ait répandu sa lumiere jusqu'au bout du Monde, et qui ait commencé sa Carrière par où les plus grands Princes ont tasché d'achever la leur. On a disputé chez les Anciens, si la Fortune n'avait point eu plus de part que la Vertu dans les Conquestes d'Alexandre. Mais quelle part la Fortune peut-elle prétendre aux Actions d'un Roy qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'estat florissant de son Royaume¹, et qui n'a besoin que de luy-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe ? Mais, SIRE, je ne songe pas qu'en voulant louer V. M. je m'engage dans une Carrière trop vaste et trop difficile. Il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres Héros de l'Antiquité. Et je prevoy qu'à mesure que je prendray de nouvelles forces V. M. se couvrira Elle-mesme d'une Gloire toute nouvelle ; que nous la reverrons peut-estre à la teste d'une Armée achever la Comparaison qu'on peut faire d'Elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de Conquerant à celui du plus sage Roy de la Terre. Ce

1. Le roi ayant déclaré après la mort de Mazarin qu'il entendait gouverner *seul*, c'était là, remarque MESNARD (T. I, 514, n. 3.), faire judicieusement sa cour.

sera alors que vos Sujets devront consacrer toutes leurs veilles au recit de tant de grandes Actions, et ne pas souffrir que V. M. ait lieu de se plaindre comme Alexandre, qu'Elle n'a personne de son temps qui pût laisser à la Postérité la memoire de ses Vertus. Je n'espere pas estre assez heureux pour me distinguer par le merite de mes Ouvrages ; mais je sçay bien que je me signaleray au moins par le zele et la profonde vénération avec laquelle je suis,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTÉ,

Le tres humble, tres obeïssant, et tres fidelle
Serviteur et Sujet,

RACINE.

PRÉFACE

de l'Édition de 1666.

Je ne rapporteray point icy ce que l'Histoire dit de Porus, il faudroit copier tout le huitième livre de Quinte-Curse ; et je m'engageray moins encore à faire une exacte Apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma Piece. Je n'ay pas pretendu donner au Public un ouvrage parfait. Je me fais trop de justice pour avoir osé me flater de cette esperance. Avec quelque succez que l'on ait représenté mon Alexandre, et quoy que les premières Personnes de la Terre et les Alexandres de nostre Siècle, se soient hautement declarez pour luy, je ne me laisse point eblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, et m'exciter à faire encore mieux dans la suite. Mais j'avouë que quelque défiance que j'eusse de moy-mesme, je n'ay pû m'empescher de concevoir quelque opinion de ma Tragedie, quand j'ay veu la peine que se sont donnée de certaines gens pour la decrier. On ne fait point tant de brigues contre un Ouvrage qu'on n'estime pas. On se contente de ne le plus voir quand on l'a veu une fois, et on le laisse tomber de luy-mesme, sans daigner seulement contribuer à sa chute. Cependant ¹ j'ay eu le plaisir de voir plus

1. « Cependant... », jusqu'à « Ce n'est... » (p. 249) omis dans l'édition de 1672.

de six fois de suite à ma Piece, le visage de ses censeurs. Ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisoit. Ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans conter les chagrins que leur ont peut-estre coustez les applaudissemens que leur presence n'a pas empesché le Public de me donner. Ce n'est pas, comme j'ay déjà dit, que je croye ma Piece sans défauts. On sçait avec quelle deference j'ay ecouté les avis sinceres de mes veritables Amis, et l'on verra même que j'ay profité en quelques endroits des conseils que j'en ai reçus. Mais je n'aurois jamais fait si je m'arrestois aux subtilitez de quelques critiques qui pretendent assujettir le goust du Public aux dégoust d'un Esprit malade, qui vont au Theatre avec un ferme dessein de n'y point prendre de plaisir, et qui croient prouver à tous les Spectateurs par un branlement de teste, et par des grimaces affectées, qu'ils ont étudié à fond la Poétique d'Aristote.

En effet que répondrois-je à ces critiques qui condamnent jusques au Titre de ma Tragedie, et qui ne veulent pas que je l'appelle Alexandre, quoyqu'Alexandre en fasse la principale Action, et que le veritable Sujet de la Piece ne soit autre chose que la generosité de ce Conquérant ? Ils disent que je fais Porus plus grand qu'Alexandre. Et en quoy paroist-t-il plus grand ? Alexandre n'est-il pas toûjours le Vainqueur ? Il ne se contente pas de vaincre Porus par la force de ses armes, il triomphe de sa fierté mesme, par la generosité qu'il fait paroistre en luy rendant ses Etats. Ils trouvent étrange qu'Alexandre après avoir gagné la Bataille, ne retourne pas à la teste de son Armée et qu'il s'entretienne avec sa Maistresse, au lieu d'aller combattre un petit nombre de desesperéz qui ne cherchent qu'à perir. Cependant si l'on en croit un des plus grands Capitaines de ce temps, Ephestion n'a

pas dû s'y trouver luy-mesme. Ils¹ ne peuvent souffrir qu'Ephestion fasse le Recit de la Mort de Taxile en presence de Porus, parce que ce Recit est trop à l'avantage de ce Prince. Mais ils ne considerent pas que l'on ne blâme les louanges que l'on donne à une Personne en sa presence, que quand elles peuvent estre suspectes de flatterie, et qu'elles font un effet tout contraire quand elles partent de la bouche d'un Ennemy, et que celui qu'on louë est dans le malheur. Cela s'appelle rendre justice à la Vertu, et la respecter même dans les fers. Il me semble que cette conduite répond assez bien à l'idée que les Historiens nous donnent du Favory d'Alexandre. Mais au moins, disent-ils, il devroit epargner la patience de son Maistre, et ne pas tant vanter devant luy la valeur de son Ennemy. Ceux qui tiennent ce langage ont sans doute oublié que Porus vient d'estre defait par Alexandre, et que les louanges qu'on donne au Vainqueur retournent à la Gloire du Vainqueur. Je ne répons rien à ceux qui blâment Alexandre de retablir Porus en presence de Cleophile. C'est assez pour moy que ce qui passe pour une faute auprès de ces Esprits qui n'ont lû l'Histoire que dans les Romans, et qui croient qu'un Heros ne doit jamais faire un pas sans la permission de sa Maistresse, a receu des loüanges de ceux qui estant eux-mesmes de grands Heros, ont droict de juger de la vertu de leurs pareils. Enfin la plus importante objection que l'on me fasse c'est que mon sujet est trop simple et trop sterile. Je ne represente point à ces Critiques le goust de l'Antiquité. Je voy bien qu'ils le connoissent mediocrement². Mais de quoy se plaignent-ils, si toutes mes Scenes sont

1. « Ils ne... » jusqu'à « je ne répons... » est omis dans l'éd. de 1672.

2. Phrase omise dans l'éd. de 1672.

bien remplies, si elles sont liées nécessairement les unes avec les autres, si tous mes Acteurs ne viennent point sur le Theatre, que l'on ne sçache la raison qui les y fait venir, et si avec peu d'incidens et peu de matiere, j'ay esté assez heureux pour faire une Piece qui les a peut-estre attachez malgré eux depuis le commencement jusqu'à la fin ? Mais ce qui me console, c'est de voir mes Censeurs s'accorder si mal ensemble. Le uns disent que Taxile n'est pas assez honneste homme, les autres qu'il ne merite point sa perte. Les uns soutiennent qu'Alexandre n'est pas assez amoureux, les autres me reprochent qu'il ne vient sur le Theatre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ay pas besoin que mes Amis se mettent en peine de me justifier. Je n'ay qu'à renvoyer mes Ennemis à mes Ennemis, et je me repose sur eux de la defense d'une Piece qu'ils attaquent en si mauvaise intelligence, et avec des sentimens si opposez.

ANDROMAQUE.

NOTICE.

LE jeudi 17 novembre 1667, *Andromaque* était jouée dans l'appartement de la Reine devant leurs Majestés. Il est peu probable que la Ville eût vu d'abord la pièce et en tout cas aucun document ne parle d'une représentation antérieure. La première à l'hôtel de Bourgogne eut lieu du 18 au 25. La date était mémorable, et trente et un ans après *Le Cid*, la scène française enregistrait une révélation pareille à celle du *Cid*.

On n'est sûr que de la distribution des premiers rôles. Mlles Du Parc et Des Œillets parurent dans *Andromaque* et *Hermione*, Floridor et Montfleury dans *Pyrrhus* et *Oreste*. Hauteroche dut être *Phœnix*; peut-être De Villiers, Pylade; Mlle Poisson, *Cléone*; Mlle Brécourt, *Céphise*. La troupe une fois de plus se distingua. Son succès même auprès des adversaires desservit Racine, puisque ses adversaires reportèrent sur les interprètes le mérite du triomphe. « Elle a besoin », dit Saint-Évremond de la nouvelle tragédie, « elle a besoin de grands comédiens, qui remplissent par l'action ce qui lui manque¹... » Floridor et les deux actrices étaient illustres², Montfleury ajoutait à sa réputation la turbulence et, si l'on en croit Molière, une assez bonne part de ridicule. *Andromaque* mit le comble à sa popularité. Il était énorme et Cyrano de

1. Lettre à M. Lionne (ŒUVRES, Amsterdam, 1706, T. II, p. 286).

2. Floridor était d'aussi bonne réputation par ses mœurs que par son talent. Mlle des Œillets était déjà sur l'âge pour l'époque, ayant 46 ans.

Bergerac le comparait à « une longe de veau qui se promène sur ses lardons ». « Pensez-vous », ajoutait cet impitoyable ennemi, « pensez-vous donc à cause qu'un homme ne sauroit vous bâtonner tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne sauroit en un jour échineur qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau... » L'anecdote mise en scène dans le premier acte du *Cyrano de Ros-tand* repose sur un fond historique. Montfleury fut si exagéré dans les fureurs d'Oreste qu'on dit, à la lettre, qu'il en creva. On le montra, dans les Enfers, répétant aux Ombres : « Qui voudra savoir de quoi je suis mort, qu'il ne demande point si c'est de la fièvre, ou de l'hydropisie, ou de la goutte ; mais qu'il sache que c'est d'Andromaque... » Il mourut en effet le 31 décembre, soit que son ventre eût éclaté, malgré les deux ceintures qu'il portait, soit qu'il se fût rompu une veine¹...

Le succès fut continu ; à Pâques de 1670 les débuts de Mlle Champmeslé dans *Hermione* redonnèrent de l'actualité à la pièce. En 1673 Baron remplaça Floridor. Louis XIV aurait souhaité que ce rôle d'*Hermione* fût joué par Mlle Des Œillets aux deux premiers actes, ensuite par Mlle Champmeslé, l'une ayant plus de finesse, l'autre plus de passion ; Mlle Lecouvreur, dit justement M. Dubech², réalisa ce vœu, en 1717. En 1724, on eut Mlle Deseine ; en 1737, Mlle Dumesnil ; en 1743, Mlle Clairon ; au temps de Talma Mlle Raucourt, puis Mlle Duchesnois et, jusqu'en 1855, Rachel. Oreste avait trouvé aussi d'illustres interprètes dans *Le Kain* et ce même Talma (1787)³.

1. Cf. LEMAZURIER. *Galerie des Acteurs du Théâtre français*, T. I, pp. 426-429.

2. *Œuvres de Jean Racine*, T. I, p. 176.

3. *Andromaque* a été représentée, sous Louis XIV, 198 fois à la ville, 23 à la Cour ; sous Louis XV, 158 fois à la ville, 17 à la Cour ; sous Louis XVI, 29 fois à la ville, 4 à la Cour ; de 1789 à

La pièce a été refaite plus qu'imitée dans La Mère Vertueuse de PHILIPS (Distrest Mother), imprimée en 1712, et Les Marrons du Feu, de MUSSET. Andromaque parut en librairie, chez Théodore Girard, au début de janvier 1668 ; le privilège du 28 décembre 1667 donne à Racine le titre de « prieur de l'Epinay », lointain résultat des démarches d'Uzès.

La troupe de Molière joua sur son théâtre une parodie de l'avocat Subligny : La Folle Querelle. Molière ne fut pour rien dans cette platitude et Subligny fut trop heureux qu'on cherchât à l'en déposséder au profit de ce grand homme. La Folle Querelle fut dédiée à Mme la Maréchale de l'Hospital et l'auteur feignit hypocritement dans sa préface de prendre les intérêts de sa victime. Il morigène les personnages et leur dicte la conduite qu'à son gré ils auraient dû tenir. Il reproche à la mère d'Astyanax d'épouser Pyrrhus avant d'avoir mis son fils en sûreté, à Pylade de ne pas tutoyer Oreste, à Pyrrhus de ne prendre aucune précaution pour s'assurer quelque sécurité. Quant au style, il reprend à tort et à travers, conteste « rabaisser ses attraits », « exécuter les vœux », « apaiser » une « rigueur ». Dans ce vers :

Souffrez que je me flatte en secret de leur choix.

il découvre du galimatias. Et Racine tint compte plus d'une fois des avis de cette bouche prévenue, puisque le vers devint :

Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix.

Le malentendu avec les amis de Corneille persistait et s'accusait. Les vaines chicanes d'histoire et de style cachaient le fond du débat. On s'obstinait à chercher des héros là où il n'y avait plus que des hommes. Parce que les créatures

1793, 8 fois ; de 1794 à 1814, 104 fois dont 7 fois à la Cour, sous l'Empire ; sous la Restauration, 80 fois ; sous Louis-Philippe, 94 fois ; sous la seconde République, 11 fois ; sous le second Empire, 35 fois ; pu 4 septembre 1870 au 1^{er} août 1883, 61 fois... (cf. ed. LARROUMET, p. 48).

de Racine souffraient et s'exprimaient comme tout le monde on ne les trouvait pas assez originales ou relevées. On ne voyait point qu'il y avait autre chose, au théâtre, et une chose toute nouvelle. Il ne s'agissait plus de maximes frappées en médailles et de grands politiques maîtres de leur volonté. Des hommes apparaissaient qui luttaienent contre leurs passions et y succombaient. Pyrrhus avait des manières et un langage trop choisis, il parlait de ses « fers » de sa « flamme », « de ses feux », et cela nous offusque encore justement : il était prêt à devenir un bourreau et il devait périr victime d'un fou, voilà ce qui nous le fait excuser et ce que tous les contemporains ne voyaient pas encore.

Andromaque est la pièce où le mécanisme des passions tel qu'il jouera dans l'œuvre de Racine apparaît le mieux. Dans une page de critique amusante et juste¹ Paul Janet a montré comment les rapports des acteurs, réglés par la fatalité de la passion, s'ordonnaient dans un ordre quasi mécanique. Personne en effet ne s'appartient ici, pas même Andromaque, menée par un intérêt supérieur, l'amour maternel, mais ne laissant pas d'être menée. A son propos Racine faillit même se laisser emporter à un excès où il ne devait plus tomber. Il l'avait d'abord rendue amoureuse de Pyrrhus mort. On lui fit avec raison supprimer la scène². On voit par là à quel point il entraînait dans la passion qui devait gouverner ses sujets.

Il y avait, parmi les ennemis d'Andromaque ou ceux qui n'en étaient point entièrement satisfaits, de simples envieux, et d'honnêtes gens qui parlaient à tort et à travers, tantôt trouvant Pyrrhus trop féroce et tantôt trop galant. Saint-Évremond louait avec des réserves significatives.

1. Ouv. cité pp. 24-25 de la 2^e édition. Cf. notre Jean Racine, p. 67 et suiv.

2. Voir Acte V. sc. III.

Andromaque avait « l'air des belles choses »... mais il lui en manquait... Racine ne devait passer premier qu'après Corneille. Il estimait enfin « qu'on peut aller plus loin dans les passions et qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les sentiments que ce qui s'y trouve¹... » S'il entendait se tenir au sentiment de l'amour, que lui fallait-il ?

Boileau lui-même hésita parfois. Vieilli, au dire de Louis Racine, il aurait désapprouvé cette scène V de l'acte II, où Pyrrhus parle avec tant d'insistance de sa « maîtresse », que Phœnix lui répond que ce n'est point ainsi qu'il l'oubliera. Encore là, Racine avait raison. Il savait qu'il peut arriver au comique de se laisser entrevoir au cœur de la tragédie.

La pièce, comme l'indique la préface, fut inspirée par un fragment du troisième livre de l'Énéide. Plus qu'ailleurs, ici peut-être Racine fit, quant à l'invention, œuvre originale, empruntant seulement des traits à Euripide ou surtout à Sénèque. On a voulu voir dans la mère d'Axtyanax une sorte d'image de « la chrétienne ». Disons seulement que Racine modernise ses personnages dans le sens d'une humanité perpétuelle².

1. A. M. de LIONNE (éd. citée, T. II, pp. 319-320).

2. On lira avec intérêt l'article de M. JEAN MOREL dans la Revue d'Histoire Littéraire de la France (décembre 1924) sur les rapports de l'Andromaque de Racine avec certains traits de la vie de Henriette-Marie de France. Nous n'osons suivre l'ingénieux auteur dans ses conclusions, mais on trouvera là une étude singulièrement vivante et suggestive.

NOTES ET VARIANTES.

Page 147.

1. ÉNÉIDE. (l. III, vers 292-332).

« Nous bordonnons les rivages de l'Épire, nous pénétrons en un port de la Chaonie et nous montons à la ville haute de Buthrote. Or ce même jour Andromaque portait aux cendres d'Hector, les tristes offrandes et les libations solennelles. Elle invoquait les Mânes auprès du tertre verdoyant, vain cénotaphe, consacré ensemble avec deux autels, raison de ses larmes... Elle baissa la tête et dit à voix basse : « Heureuse avant toutes la vierge Priamide, condamnée à mourir sur la tombe d'un ennemi devant les hautes murailles de Troie, heureuse celle que le sort ne livra point au partage et qui ne fut point contrainte, captive, d'entrer au lit du vainqueur. Nous, la patrie incendiée, traînée par l'orbe des mers, nous dûmes, mère dans l'esclavage, subir la force née d'Achille, ce jeune et superbe guerrier, lié bientôt à Hermione, race de Lédæ, et à un hymen lacédémonien. Et voici pourtant qu'Oreste, enflammé d'un puissant amour pour l'épouse ravie et poussé par les Furies des forfaits, le surprend et l'abat au pied des autels paternels ».

Après « *Lacedemoniosque hymenæos* », Racine omet le vers :

Me famulo famulamque Heleno transmisit habendam,

allusion, qu'il a sans doute jugée fâcheuse, au troisième mariage d'Andromaque.

Page 159.

1. Les éd. 1668-76 écrivent, orthographiant plus correctement, *saurai*, et en ce au lieu de *quelque* :

« Et je *saurai* peut être accorder en ce jour. »

Page 162.

1. « On craint qu'il n'essuyât... » Concordance en parfait accord avec le sens qui implique un conditionnel.

Page 163.

1. Il y a bien « allumé » non « allumai » dans le texte, Il se peut que le même souci qui fait écrire à Racine *aistre* au lieu de *oistre* quand il faut rimer en aistre lui ait fait adopter cette orthographe.

Page 164.

1. « Sacrés murs ». A la lettre, les murs de Troie auraient été bâties par Phoïbos et Poseidon.

2. « Gênez », sens fort de gêne (gehenne), torture.

Page 165.

1. Les commentateurs posent ici une curieuse question de psychologie. Faut-il entendre le vers comme une menace ou une adjuration pathétique ? Les deux sans doute, bien qu'un acteur comme Baron fait joué dans ce dernier vers de la pitié. Cf. MESNARD (II, 59, n. 2).

Page 166.

1. « Pendant », si l'on peut dire, de la scène V de ce même acte, entre Pyrrhus et Phœnix, mais ici le tragique l'emporte.

Page 176.

1. « Conseil » au sens de *décision*.

Page 182.

1. L'éd. de 1736 donne « dessein » au lieu de « destin » et dit tirer cette correction de l'exemplaire des comédiens. Il semble peu douteux que la correction ne soit juste et qu'on n'ait affaire ici à une faute d'impression passée inaperçue.

Page 188.

1. Réminiscence de Corneille :

Placide suppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, Madame, un spectacle assez doux.

(*Théodore*, vers 993-994).

Page 203.

1. Il est certain que grammaticalement le vers n'est pas français. Il faut entendre non « les ambassadeurs » mais leurs propositions.

Page 211.

1. Il y a bien « un autre » non « une autre ». Ce n'est point négligence, mais usage, encore plus piquant chez Corneille (Cf. Mesnard II, 109, n. 2).

2. « Querelle » au sens usuel alors, s'appliquant à l'un des partis et le désignant.

Page 216.

1. Voici la scène III telle qu'elle débutait dans les éditions antérieures 1673 et où reparaisait sans avantage Andromaque sur le point de devenir amoureuse de Pyrrhus mort...

ORESTE. — Madame, c'en est fait. Partons en diligence
Venez dans mes vaisseaux goûter vostre vangeance.
Voyez cette Captive. Elle peut mieux que moy
Vous apprendre qu'Oreste a dégagé sa foy.

HERMIONE. — O Dieux, c'est Andromaque ?

ANDROMAQUE. — Oüy, c'est cette Princesse
Deux fois Veuve, et deux fois l'Esclave de la Grece ;
Mais qui jusques dans Sparte ira vous braver tous,
Puisqu'elle voit son Fils à couvert de vos coups.
Du crime de Pyrrhus complice manifeste,
J'attens son chastiment. Car je voy bien qu'Oreste
Engagé par vostre ordre à cet assassinat,
Vient de ce triste exploit vous ceder tout l'éclat.
Je ne m'attendois pas que le Ciel en colere
Pust, sans perdre mon Fils, accroistre ma misere ;
Il gardait à mes yeux quelque spectacle encor,
Qui fist couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
Vous avez trouvé seule une sanglante voye,
De suspendre en mon cœur le souvenir de Troye.
Plus barbare aujourd'huy qu'Achille et que son Fils,
Vous me faites pleurer mes plus grands Ennemis ;
Et, ce que n'avoient pu promesse, ni menasse,
Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.
Je n'ay que trop, Madame, éprouvé son couroux,
J'avois plus de sujet de m'en plaindre que vous
Pour dernière rigueur, ton amitié cruelle,
Pyrrhus, à mon Époux me rendoit infidelle.
Je t'en allois punir. Mais le Ciel m'est témoin
Que je ne pousois pas ma vangeance si loin,
Et sans verser ton sang, ny causer tant d'allarmes,
Il ne t'en eust cousté peut estre que des larmes.

Plus loin, p. 217, après le vers 13 :

Mais enfin à l'autel il est allé tomber

on lisait :

Le Troyen est sauvé. Mais partons le temps presse ;
L'Epire tost ou tard satisfera la Grece :
Cependant j'ay voulu qu'Andromaque aujourd'huy
Honnorast mon triomphe et respondit de luy.
Du peuple espouventé la foule fugitive

M'a laissé sans obstacle enlever ma Captive,
Et regagner ces lieux où bien-tost nos Amis
Viendront couverts du sang que je vous ay promis.

Après le dernier vers de la scène, Hermione continuait, s'adressant à Andromaque :

Allons, Madame, allons. C'est moy qui vous deslivre.
Pyrrhus ainsi l'ordonne et vous pouvez me suivre.
De nos derniers devoirs allons nous degager.
Montrons qui de nous deux sçaura mieux le vanger.

ÉPITRE.

A MADAME¹.

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre Nom à la teste de cet Ouvrage. Et de quel autre nom pourrois-je éblouir les yeux de mes Lecteurs, que de celui dont mes Spectateurs ont été si heureusement éblouis ? On sçavoit que VOTRE ALTESSE ROYALE avoit daigné prendre soin de la conduite de ma Tragedie. On sçavoit que vous m'aviez presté quelques-une de vos lumières, pour y ajouter de nouveaux ornemens. On sçavoit enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, MADAME, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudroient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'Andromaque tant qu'ils voudront, pourveu qu'il me soit permis d'appeler de toutes les subtilitez de leur esprit au cœur de V. A. R.

Mais MADAME, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un Ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne sçauroit tromper. Pouvons-nous mettre sur la Scene une Histoire que vous

1. Henriette-Anne d'Angleterre (1644-1670), duchesse d'Orléans, fille de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, et petite-fille de Henri IV, épouse de Philippe de France, duc d'Orléans.

ne possediez aussi bien que Nous ? Pouvons-nous faire joüer une intrigue dont vous ne penetriez tous les ressorts ? Et pouvons-nous concevoir des sentimens si nobles et si délicats qui ne soient infiniment au dessous de la noblesse et de la delicatesse de vos pensées ?

On sait, MADAME, et V. A. R. a beau s'en cacher, que dans ce haut degré de gloire où la Nature et la Fortune ont pris plaisir de vous eslever, Vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'estoient reservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe par les connoissances et par la solidité de vostre esprit, que vous excellez dans le vostre par toutes les grâces qui vous environnent. La Cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agreable. Et nous qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux Sçavans si nous travaillons selon les Regles. La Regle souveraine est de plaire à V. A. R.

Voila sans doute la moindre de vos excellentes qualitez. Mais, MADAME, c'est la seule dont j'ay eü à parler avec quelque connoissance : les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la foiblesse de mes pensées, et sans sortir de la profonde veneration avec laquelle je suis,

MADAME,
DE VOSTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidelle serviteur,

RACINE.

PRÉFACE

de l'Édition de 1667.

VIRGILE
AU TROISIÈME LIVRE DE *L'ÉNÉIDE*

C'est Enée qui parle.

*Littoraque Epeiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus Urbem.
Sollemmes tum forte dapes, et tristia dona
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat Aras...
Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est.
« O felix una ante alias Priameïa Virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mænibus altis,
Jussa mori! quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit Captiva cubile.
Nos, Patria incensa ; diversa per æquora, vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
Ledæam Hermionem, Lacedæmoniosque hymenæos...
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitato, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad Aras. »*

Voilà, en peu de Vers, tout le sujet de cette Tragedie.
Voilà le lieu de la Scene, l'Action qui s'y passe, les quatre

principaux Acteurs, et mesme leurs Caracteres. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportemens sont assez marqués dans l'Andromaque d'Euripide.

Mais veritablement mes personnages sont si fameux dans l'Antiquité, que pour peu qu'on la connoisse, on verra fort bien que je les ay rendus tels que les anciens Poëtes nous les ont donnez. Aussi n'ay je pas pensé qu'il me fust permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ay prise, ç'a esté d'adoucir un peu la ferocité de Pyrrhus, que Seneque, dans sa Trcade, et Virgile, dans le second de l'Enéide, ont poussée beaucoup plus loin que je n'ay crû le devoir faire.

Encore s'est il trouvé des Gens qui se sont plaints qu'il s'emportast contre Andromaque et qu'il voulust epouser cette Captive à quelque prix que ce fust. J'avouë qu'il n'est pas assez resigné à la volonté de sa Maistresse et que Celadon a mieux connu que luy le parfait Amour. Mais que faire ? Pyrrhus n'avoit pas lû nos Romans. Il estoit violent de son naturel. Et tous les Heros ne sont pas faits pour estre des Celadons.

Quoy qu'il en soit, le Public m'a esté trop favorable pour m'embarasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes, qui voudroient qu'on reformast tous les Heros de l'Antiquité pour en faire des Heros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la Scene que des hommes impeccables. Mais je les prie de se souvenir, que ce n'est pas à moy de changer les regles du Theatre. Horace nous recommande de depeindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il estoit, et tel qu'on dépeint son Fils. Et Aristote bien éloigné de nous demander des heros parfaits, veut au contraire que les Personnages tragiques, c'est à dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la Tragedie, ne soyent ny tout a fait bons, ny tout a fait mechans. Il ne veut pas qu'ils soyent extrême-

ment bons, parce que la punition d'un homme de bien exciteroit plutôt l'indignation que la pitié du spectateur ; ny qu'ils soyent mechans avec excez, parce qu'on n'a point pitié d'un scelerat. Il faut donc qu'ils ayent une bonté mediocre, c'est à dire une vertu capable de foiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

APPENDICES.

Chronologie sommaire des œuvres de Racine.

Le Paysage ou promenade de Port Royal des champs (date incertaine*, publication posthume).

Stances à Parthénice (id.).

La Nymphé de la Seine à la Reine (1660).

Ode sur la convalescence du Roi (1663).

La Renommée aux Muses (1663).

La Thébàide ou les Frères ennemis (1664).

Alexandre le Grand (1665).

Lettre à l'auteur des Imaginaires (1666).

Andromaque (1667).

Les Plaideurs (1668).

Britannicus (1669).

Bérénice (1670).

Bajazet (1672).

Mithridate (1673).

Iphigénie en Aulide (1674).

Phèdre (1677).

Discours prononcé à l'Académie française à la Réception de M. l'abbé Colbert (1678).

Idylle sur la Paix (1685).

Discours prononcé à l'Académie française à la Réception de MM. Corneille et Bergeret (1685).

* Nous donnerons au cours de la publication les dates approximatives, ainsi que les dates des épigrammes, des notes, des traductions.

Esther (1689).

Athalie (1691).

Cantiques spirituels (1694).

Hymnes tirées du bréviaire romain (date incertaine).

Ode tirée du psaume XVII (id. publication posthume).

Plan du premier acte d'Iphigénie en Tauride (id. ib.).

Abrégé de l'Histoire de Port-Royal (id. ib.).

Fragments historiques (id. ib.).

Correspondance.



Note bibliographique.

La bibliographie de Racine (Manuscripts, éditions collectives ou séparées, Traductions, Études) occupe les pages 363 à 426 du Tome VII de l'éd. MESNARD (1870). Il n'est point question ici de donner une suite à ce minutieux catalogue. Retenons seulement les moments principaux de l'histoire du texte : éditions originales ; parmi les éditions collectives, celle de 1676, Paris, chez Claude Barbin, 2 vol. in-12 ; celle de 1681, Paris, chez Claude Barbin, 2 vol. in-12 ; celle de 1687, Paris, Claude Barbin (ou Thierry ou Trabouillet), 2 vol. in-12, enfin celle de 1697.

Le lecteur, d'autre part, saura trouver dans l'œuvre des critiques les plus connus et les dictionnaires ou les encyclopédies ce qui intéresse notre auteur. Nous nous bornons donc à relever à son usage les ouvrages les plus significatifs sur Racine, postérieurs à l'éd. Mesnard, et ceux où pourront se rencontrer soit des détails qu'on ne saurait tenir d'ailleurs, soit les éléments d'une bibliographie plus complète. Notre courte liste se borne à l'ensemble de l'œuvre racinienne. Nous donnerons aux notes de chaque pièce les indications bibliographiques pouvant s'y rapporter.

Les Grands Écrivains français par Sainte-Beuve (éd. Maurice Allem. Garnier). XVII^e siècle. Les Poètes dramatiques : Corneille, Molière, Racine, Regnard. 1927.

STAPPER, *Racine et Victor Hugo* (Colin, 1887).

GUSTAVE LARROUMET, *Racine* (Hachette, 1898).

LE BIDOIS, *L'Action dans la Tragédie de Racine* (Poussielgue, 1899 et 1901).

JULES LEMAITRE, *Jean Racine* (Calmann-Lévy, sans date [1908]).

MASSON-FORESTIER. *Autour d'un Racine Ignoré* (éd. Mercure de France, 1910).

ANDRÉ BELLESSORT, *Sur les grands chemins de la Poésie classique*, (Paris, Perrin, 1914).

FUNCK-BRENTANO. *Le Drame des Poisons* (Hachette).

GONZAGUE TRUC, *Le Cas Racine* (Garnier, 1921).

— Id. — *Jean Racine. L'Œuvre, l'Artiste, l'Homme et le Temps* (1926).

— Id. — (édition). *Racine : Lettres à son fils, suivies de Lettres de Jean-Baptiste Racine*. (Collection des chefs-d'œuvres méconnus, Bossard, 1922).

— Id. — (ib.) *Racine. Théâtre Religieux suivi des Poésies sacrées*. (Les meilleures œuvres dans leur meilleur texte. Bossard, 1927).

LUCIEN DUBECH, *Jean Racine, politique* (Grasset, 1926).

— Id. — *Œuvres de Jean Racine* (La Cité des Livres, 1924).

GABRIEL DES HONS, *Anatole France et Jean Racine* (A. Colin, 1927).

ERNEST JOVY. *De Royer-Collard à Racine*. (Saint-Dizier, 1917).

— Id. — *Une contribution indirecte à l'histoire de Racine : La Ferté-Milon de 1791 à 1801*. (Paris, Bouchy, 1928).

CHARLES LE GOFFIC. *Racine-Théâtre*.

Lettres de Willard à M. de Préfontaine

sur les derniers mois et la mort de Racine¹.

WILLARD ou Vuillard, ancien secrétaire de Guillaume le Roi, abbé de Haute Fontaine et voisin de Racine, dans la rue des Maçons, aurait ménagé le mariage de Marie-Catherine, nous rappelle M. Jovy, qui ajoute (ouv. cité, p. 25) combien il est à « regretter que personne, parmi les amis de Port-Royal, ne se soit chargé de publier toute cette correspondance inédite Vuillard-Préfontaine, dont il existe, paraît-il, plusieurs liasses aux archives jansénistes d'Utrecht. » Cet excellent homme, Vuillard, passa douze ans à la Bastille et mourut en en sortant le 23 octobre 1715. MESNARD donne (T. VII, p. 133 à 332), après Sainte-Beuve, les fragments qui touchent à la fin de Racine. Nous en reproduisons les plus caractéristiques, indispensables à une édition comme celle-ci par l'atmosphère où ils situent les derniers jours.

1. Cf. Introduction, p. XV.

DE M. WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

10 janvier 1699.

LE mariage [de Marie Catherine avec M. de Moramber-Riberpré] fut célébré le 7. Monsieur de Saint-Séverin en fit la cérémonie à Saint-Sulpice avec l'agrément du curé ; car c'est depuis quelques années la paroisse de M. Racine, auparavant de celle de Saint-Séverin, sur laquelle est M. de Moramber. M. Racine donna le dîner des noces. Monsieur le Prince lui avait envoyé pour cela, deux ou trois jours auparavant, un mulet chargé de gibier et de venaison. Il y avait un jeune sanglier tout entier. Le soir il n'y eut point de souper chez le père de l'époux, avec lequel on était convenu qu'il donneroit plutôt un dîner le lendemain, afin qu'il n'y eut point deux grands repas en un jour. Tout finit donc le soir des noces par une courte et pathétique exhortation de Monsieur de Saint-Séverin sur la bénédiction du lit nuptial qu'il fit. M. et Mme Racine se retirèrent à huit [heures] et demie. Les jeunes gens firent la lecture de piété ordinaire à la prière du soir avec la famille. Le père, comme pasteur domestique, répéta la substance de l'instruction de Monsieur le Curé ; et tout était en repos comme de coutume avant onze heures. Il n'y eut point d'autres garçons de la noce, ou plutôt amis des époux, que M. Despréaux et moi.

DE M. WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

Janvier 1699.

IL eut été à désirer, Monsieur, que l'on eut fait cadrer en tout la comparaison de Tobie le jeune et de la jeune Sara, avec nos jeunes et nouveaux conjoints. Mais comme le *his tribus noctibus Deo jungimur* dépend de la seule inspiration de l'esprit du Seigneur, et d'une grâce aussi rare que précieuse, même pour un temps, et que l'exhortation à une pratique si respectable convenoit au pasteur conjoignant, il n'était nullement du ressort ni de l'entremise du médiateur de l'alliance, ç'a été lettres closes pour lui¹. Mais la réflexion que vous faites, Monsieur, sur cette belle circonstance de l'histoire de ces anciens *enfants de saints*, convient tout à fait à la haute idée qu'une religion aussi éclairée que la vôtre donne de l'image de Dieu, qui est dans l'homme, et de l'alliance que Jésus-Christ a élevée à la dignité de Sacrement... Après de telles réflexions que vous faites, Monsieur, et que vous me mettez en voie de faire aussi, voyez si je n'ai pas grand sujet de désirer que vos lettres me viennent en leur entier, et que Dieu continue de me faire par vous, jusqu'à la fin de votre vie ou de la mienne, le bien qu'il a daigné me faire durant près de trente ans par feu Monsieur votre frère, mon très-honoré père en Jésus-Christ et mon très-libéral bienfaiteur.

1. Cf. pour le sens de cette allusion TOBIE VIII-5.

DE M. WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

19 mars 1699.

M. RACINE a été malade à mourir. Il revient des portes de la mort. C'était une rechute. Son mal était si pressant, que lui et sa famille me souhaitant auprès de lui par amitié, je fus privé jeudi passé de la consolation de vous écrire. A jeudi prochain le reste.

DE M. WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

24 mars 1699.

IL [l'abbé Renaudot] me laissa chez le malade parce que je voulus voir lever le premier appareil d'une incision qu'on lui avoit faite la veille au côté droit, un peu au-dessous de la mamelle. C'est une incision cruciale. Il en sortit une demi-poilette de pus bien cuit. Il n'en est point sorti depuis ; mais il lui faut quelques jours pour se former. On ne sait s'il n'y a point d'abcès au poumon ou au foie. La patience et la douceur du malade, naturellement prompt et impatient, est un vrai ouvrage de la miséricorde du Seigneur. Il est en danger, mais si bien disposé qu'il témoigne plus craindre le retour de la santé que la fin de sa vie. « Je n'ai jamais eu la force de faire pénitence, disoit-il confidemment le dernier jour à une personne. Quel avantage pour moi que Dieu m'ait fait la miséricorde de me donner celle-ci ! » Il est tout plein de semblables sentiments. Il lui en échappe quelques-uns quand il sent près de lui quelqu'un de confiance. Je le recommande, Monsieur, très-instamment à vos prières. Tout Paris prend grande part à son danger, comme toute la cour ; et tout le monde souhaite passionnément sa conservation. Il est dans une réputation de candeur, de droiture, de probité, qui le rend plus précieux à ses amis et aux honnêtes gens que son bel esprit. Son gendre et sa sœur, Mlle de Moramber, sont sans cesse à le servir avec son fils et son épouse, et tous se surpassent chacun en sa manière.

DE M. DE WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

Ce 25 mars vers le soir.

J E sors de chez le pauvre M. Racine. On le trouve toujours en danger, quoique les accidents diminuent : je crains beaucoup la fin. Elle peut n'être pas si proche ; mais selon les apparences, elle sera triste pour nous. Il est entre les mains de celui *qui deducit ad inferos et reducit, qui eripit de portis mortis, qui dixit populo suo : « Ego sum Dominus, sanator tuus »*, et de qui Saint Augustin dit : *Omnipotentis medico nihil et insanabile*. Il est le Seigneur tout-puissant et le médecin tout-puissant aussi. Rien donc n'est hors de son pouvoir. Nulle maladie n'est incurable pour lui. Il n'y a qu'à l'adorer et à le laisser faire.

DE M. WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

Ce mercredi 8 avril 1699.

M. RACINE a toujours de la fièvre ; elle est petite à la vérité, mais il y a plus d'un mois qu'elle dure. On ne peut découvrir quelle est la source d'un abcès qu'il a dans le corps, si elle est au concave ou au convexe du foie, ou dans sa région. Il se vide bien et ce qui en sort est bien conditionné. On craint que le cours des humeurs ne se prenne par là. Si la nature s'y accoutumoit, on seroit réduit à la canule, peut-être pour toujours. Vif naturellement tout ce qu'il se peut, il est devenu patient et tranquille au delà de ce qui se peut dire.

Comme j'en suis à cet endroit, on m'apprend qu'il est de mieux en mieux, car je viens d'envoyer chez M. de Riberpré, son gendre, mon voisin.

DE M. WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

Ce mardi 21 avril 1699.

C'EST du cabinet de M. Racine que j'ai l'honneur d'accuser la réception de votre lettre du 14 avril, et que j'ai, Monsieur, la douleur de vous écrire qu'au bout de quarante-cinq jours d'une patience très-exemplaire, Dieu nous l'a ôté ce matin entre 3 et 4. Nous l'allons porter à Saint-Sulpice. Il y sera en dépôt cette nuit. Demain il sera transporté à Port-Royal des Champs, où il a prié la maison de lui accorder la sépulture aux pieds de M. Hamon, dans le cimetière, quoiqu'il se soit rendu indigne, dit-il dans un acte olographe fait exprès pour cet article, qu'on lui accordât cette grâce, après sa vie scandaleuse et le peu de profit qu'il avoit fait de l'excellente éducation qu'il avoit reçue dans la maison de Port-Royal. Le Roi a eu la bonté de donner son agrément sur ce point. Je laisserai ce mot pour vous être envoyé jeudi ; car je ne serai revenu que le soir de Port-Royal, où la famille a souhaité que j'accompagnasse le fils aîné de mon cher ami. Il ne faut pas omettre qu'il laisse huit cents livres à Port-Royal. A mon retour, j'aurai l'honneur de vous entretenir plus amplement. Divers petits offices à rendre à la famille affligée, comme lettres à écrire, soins à prendre, etc., m'obligent d'être court.

DE M. WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

Ce dimanche de Quasimodo, 26 avril 1699.

ENFIN, voilà mon cher ami M. Racine au lieu du repos qu'il a choisi. Je crois avoir eu l'honneur de vous mander qu'il n'avoit point fait d'autre testament que pour demander sa sépulture dans le cimetière de Port-Royal des Champs, au pied de la fosse de M. Hamon. Ce sont ses termes. A quoi il ajoute qu'il supplie très-humblement la Mère abbesse et les religieuses de vouloir bien lui accorder cet honneur, quoiqu'il s'en reconnoisse, dit-il, très indigne et par les scandales de sa vie passée et par le peu d'usage qu'il a fait de l'excellente éducation qu'il a reçue autrefois dans cette maison, et des grands exemples de piété et de pénitence qu'il y a vus, et dont il n'avoue n'avoir été qu'un *stérile admirateur*; mais que plus il a offensé Dieu, plus il a besoin des prières d'une sainte communauté, qu'il supplie aussi de vouloir bien accepter une somme de huit cents livres qu'il a ordonné qu'on lui donnât après sa mort. Elle est ici, Monsieur, d'une très-bonne odeur comme les vingt dernières années de sa vie; car c'est depuis tout ce temps-là qu'il avoit renoncé si absolument à ce qu'il avoit fait pour le théâtre dans sa jeunesse, que nulle puissance de la terre n'avoit été capable de l'y faire retourner, quelque pressantes sollicitations qu'on lui en ait faites. On les avoit même renouvelées à l'occasion de son *Esther* et de son *Athalie*, afin qu'il en traitât du moins avec les comédiens, qui lui

en offroient une somme très-considérable ; et il étoit demeuré ferme ; et le Roi avoit toujours eu la bonté de ne point vouloir qu'ils les représentassent sans l'agrément de l'auteur, qu'il a toujours très-constamment refusé.

La Gazette parle de lui en termes magnifiques. Je les transcrirois ici comme dignes d'être retenus et comme si bien mérités par cet homme vraiment illustre, sans que vous la voyez ordinairement. M. Renaudot y a bien mis au vrai le caractère de son ami. Il s'est mépris seulement à la qualité de gentilhomme ordinaire ; car le défunt ne l'étoit pas *de la maison*, charge d'environ quinze mille livres, mais *de la chambre*, ce qui vaut cinquante mille livres. Le fils, qui court sa vingt-unième année, en avoit la survivance et y étoit reçu. Il est à la cour pour obtenir une pension du Roi pour lui et pour aider à élever les enfants qui sont encore en bas âge, et à mieux pourvoir ceux qui en sont en état. On ne sauroit, au reste, voir un homme plus universellement regretté que ne l'est M. Racine. Les grands, qui étoient tous les jours chez lui durant sa maladie, montroient bien par leurs soins combien ils le chérissoient et combien ils craignoient sa mort ; et la comtesse de Gramont, qui y étoit presque tous les jours, me dit le soir de la grande fête, les larmes aux yeux : « Hélas ! quelle perte pour nous, gens de cour, que celle d'un tel ami, car tout ce que nous y étions de gens qui pensions un peu sérieusement à notre salut, l'avions pour conseil comme pour exemple. Il nous encourageoit, nous éclairoit, nous fortifioit. »

...Je vous rapporte, Monsieur, mot pour mot, les termes du petit testament de mort, sans y ajouter ni diminuer le moins du monde. Ils ont fait une telle impression sur ma mémoire que je crois qu'ils n'en sortiront jamais.

DE M. WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

Ce mercredi soir, 6 mai 1699.

ET disons pour finir cet ordinaire (car j'ai affaire à sortir demain dès le matin) que M. Racine le fils a été très-bien reçu du Roi, mais que M. Despréaux l'a été encore beaucoup mieux ; car il m'a raconté (ceci est pure anecdote) que le Roi avait eu la bonté de lui dire : « Nous avons bien perdu tous deux en perdant le pauvre Racine. — C'était un vrai honnête homme, répliqua M. Despréaux. Il l'a marqué plus que jamais durant sa dernière maladie et il a affronté la mort avec une audace toute chrétienne, quoiqu'il eut été toujours fort timide sur ce qui regardoit la santé, et qu'une égratignure lui fit peur. — Oui, reprit le Roi, et je me souviens que pendant une des campagnes où vous étiez ensemble, c'étoit vous qui étiez le brave. » Il y avoit plusieurs années que M. Despréaux n'avoit paru à la cour à cause de sa surdité, et c'étoit M. Racine qui le déchargeoit et se chargeoit de tout pour lui. « Ce n'est plus cela, ajouta le Roi : il faut que vous soyez seul chargé de tout désormais. Je ne veux que votre style. » M. Despréaux demanda du secours pour tirer les mémoires qu'il lui faudroit de chez les secrétaires d'Etat et d'ailleurs, et nomma M. de Valincourt au Roi, qui le lui accorda : sur quoi un homme d'esprit a dit que ce M. de Valincourt seroit le résident de M. Despréaux auprès de Sa Majesté très-chrétienne. L'entretien dura plus d'une heure, et finit par la déclaration que fit le Roi à son historien qu'il vouloit avoir assez souvent avec lui des conversations de deux heures dans son cabinet. M. Despréaux a tous les papiers.

DE M. WILLARD A M. DE PRÉFONTAINE.

Ce jeudi 14 mai 1699.

J'AI de petits paralipomènes à vous faire, Monsieur, sur le sujet de M. Racine. Je les tire d'une lettre que m'a écrite une personne qui se trouva au petit discours que fit l'ecclésiastique de Saint Sulpice qui avoit accompagné le corps, et qui le présenta, et à la réponse que fit le confesseur de la maison, nommé M. Eustace. Le discours ne fut guère qu'un lieu commun un peu approprié au sujet ; mais la réponse y fut toute propre et mérite d'être retenue. M. Eustace dit donc au sulpicien qu'il avoit ouï avec édification ce qu'il venoit de dire de l'illustre défunt avec justice ; que c'étoit avec quelque justice aussi qu'il avoit souhaité d'être enterré dans la maison où il avoit reçu les premières semences de la religion et de la vérité qu'il avoit aimées. Il y ajouta quelques mots sur la tempête qui s'étoit élevée contre la maison, et qui avoit obligé des personnes qui s'y étoient retirées à s'en séparer ; que pour le défunt, les ronces et les épines avoient étouffé pendant un temps ces précieuses semences que son cœur y avoit reçues ; mais que comme on avoit lieu d'avoir une humble créance qu'il étoit une de ces heureuses plantes que le Père céleste a plantées lui-même pour ne souffrir jamais qu'elles fussent entièrement déracinées, il avoit repris vigueur et avoit porté son fruit en son temps. Il fit valoir sa piété, sa patience dans sa longue maladie, son

amitié pour la maison, la reconnoissance de sa maison pour lui. Il lui avoit, en effet, rendu des services très-essentiels.

Je n'étois arrivé là qu'environ une heure après le corps, avec le fils, qui avoit eu à s'arrêter à Versailles.

...Depuis quelques jours le Roi a accordé au fils une pension de mille livres, et autant à la veuve, pour elle et ses enfants encore en bas âge. Il y en a sept en tout. L'aîné avait la survivance de gentilhomme ordinaire. Il est dans sa vingt-unième année. Mme de Riberpré (Moramber) en a dix-huit à dix-neuf. L'Ursuline de Melun, qui est la troisième en a dix-huit. Il y a une postulante de dix-sept ans à Variville, où sa mère a une sœur prieure. C'est un couvent de l'ordre de Fontevrault, près Clermont en Beauvoisis. Il y en a une à Port-Royal, parmi les voiles blancs pour se préparer à sa première communion, et une d'onze ans près de la mère, avec le cadet de la famille qui approche de sept ans. Pardonnez tout ce détail, Monsieur, à un ami qui s'étend volontiers sur tout ce qui regarde un tel ami, dont ces restes vivants lui sont précieux.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION.	
Note biographique.....	VII
L'Histoire et les Historiens de Racine.....	XVII
Le Texte.....	XXIV
Extraits des Privilèges du Roy.....	XXXI
<i>La Thébaïde ou les Frères ennemis.</i>	
Préface	3
Acte premier	7
Acte II.....	21
Acte III	33
Acte IV	47
Acte V.....	61
<i>Alexandre le Grand.</i>	
Préface	77
Acte premier	81
Acte II.....	95
Acte III	108
Acte IV.....	121
Acte V	133
<i>Andromaque.</i>	
Virgile, au troisième livre de l'Enéide.....	147
Acte premier	151
Acte II	166

	PAGES
Acte III	181
Acte IV	198
Acte V.....	220
NOTES, VARIANTES ET APPENDICES.	
La Thébàide	225
Alexandre le Grand	237
Andromaque	252
Appendices.....	267
Chronologie des œuvres de Racine	267
Notes bibliographiques	269
Lettres	271

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR VÉLIN DES
PAPETERIES DE LA HAYES-DISCARTES,
PAR L'IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
A PARIS, LE QUINZE JUIN MIL NEUF
CENT VINGT NEUF.



Prix : 18 fr.